

UNIVERSITARIA,

R. BIBLIOTECA

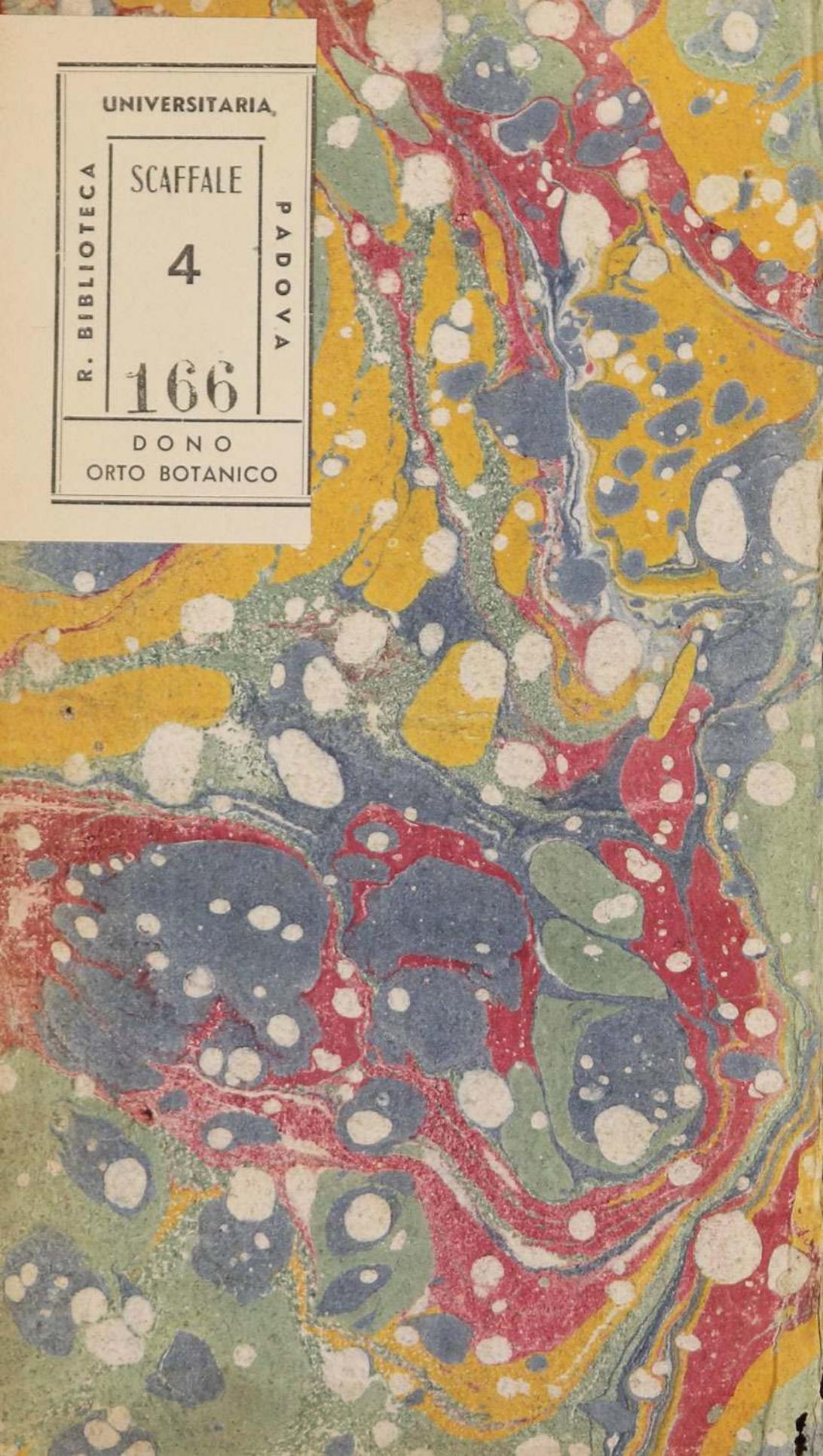
SCAFFALE

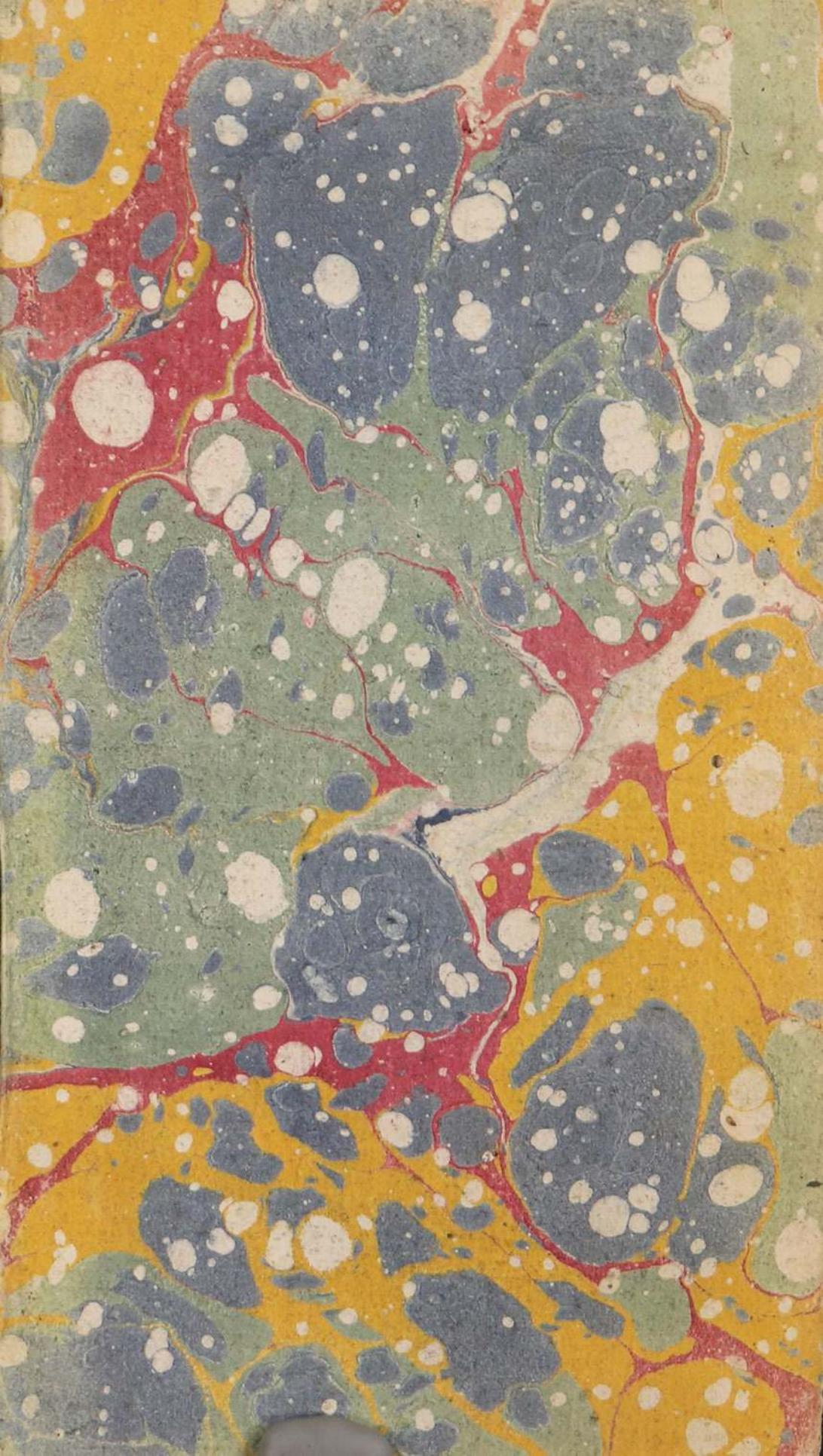
4

166

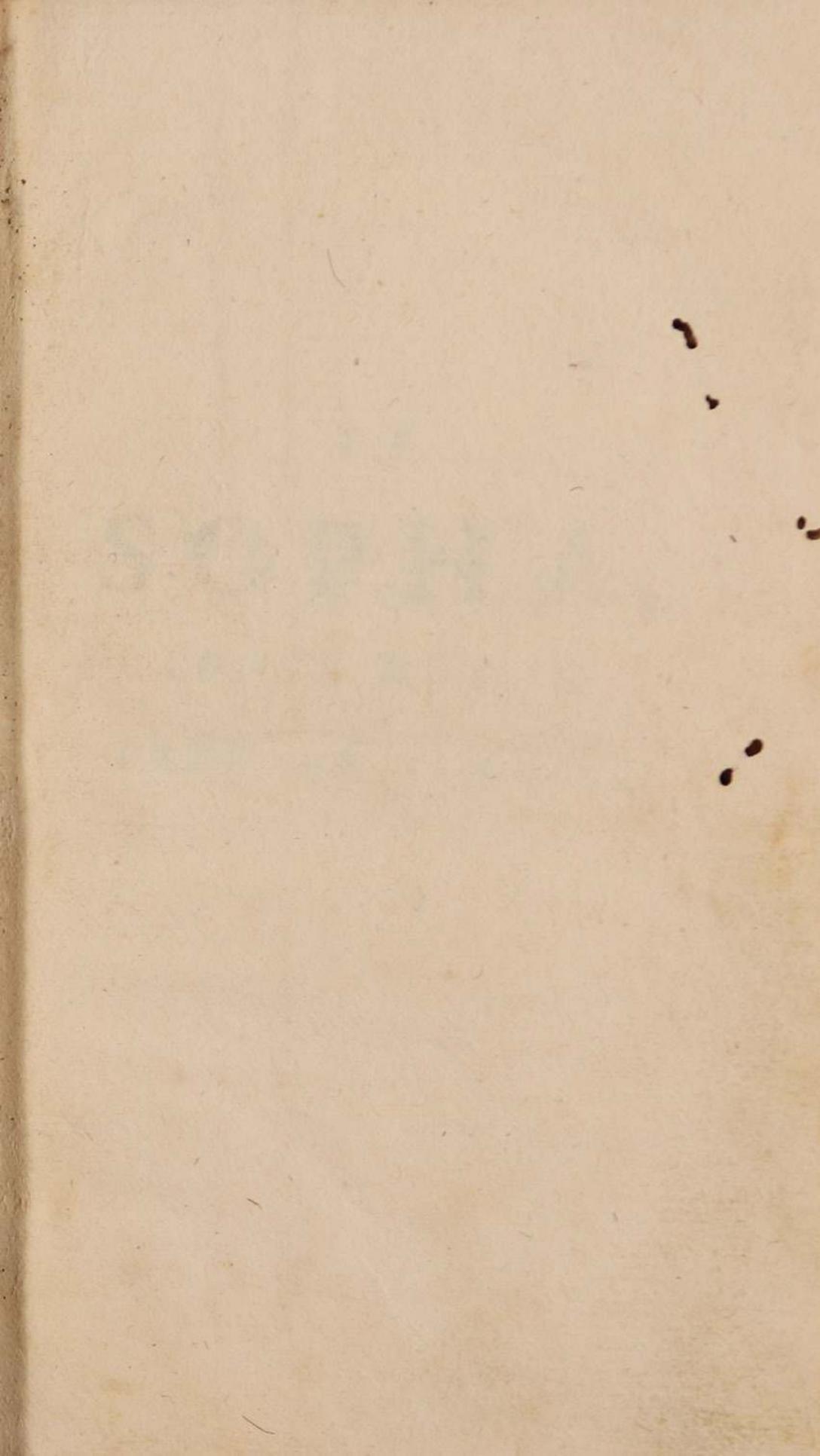
PADOVA

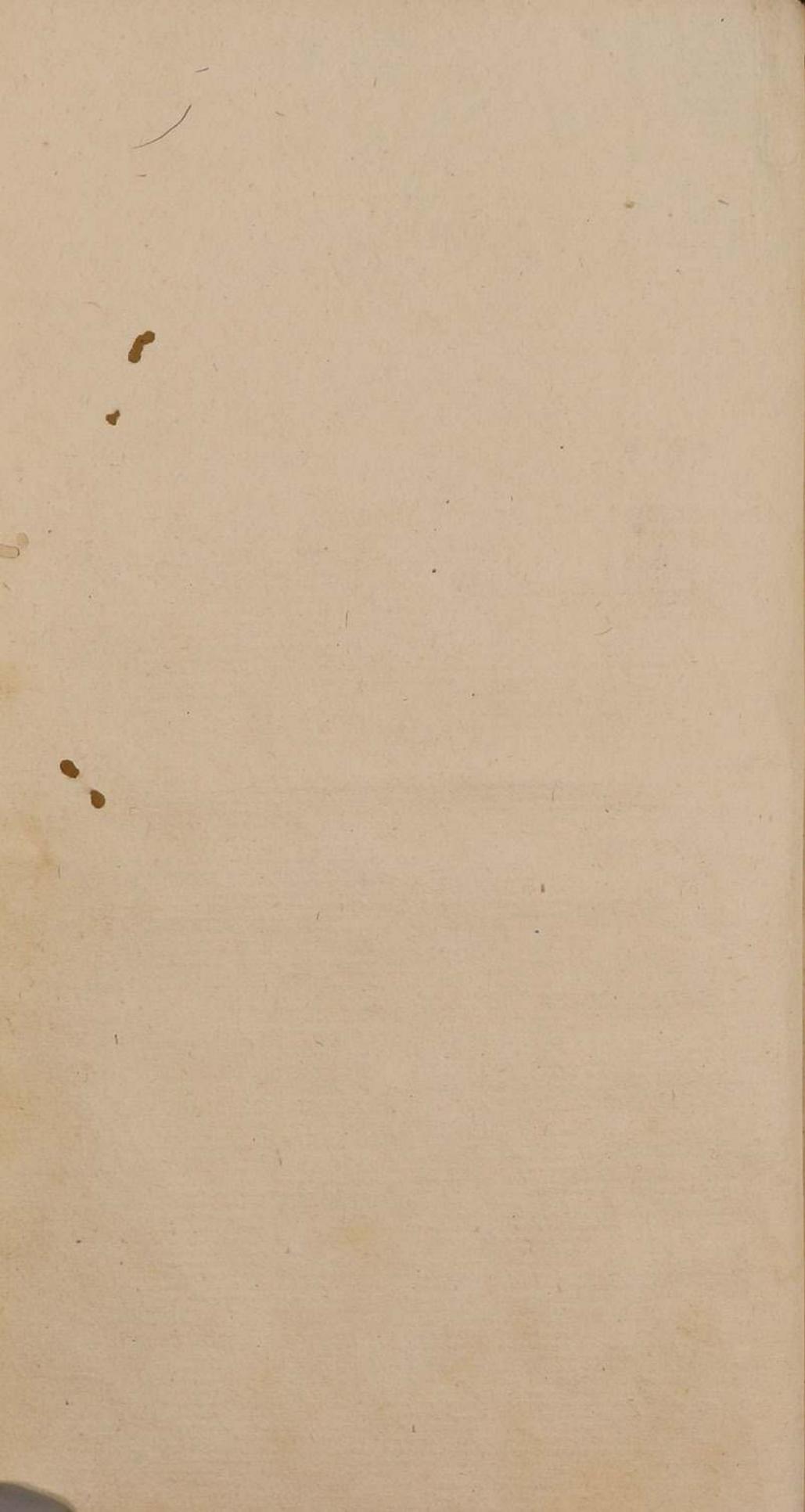
DONO  
ORTO BOTANICO





646





LE

SOPHA,

*CONTE MORAL.*

PREMIER VOLUME.

LE

SOPHIA

CONTE MORAL.

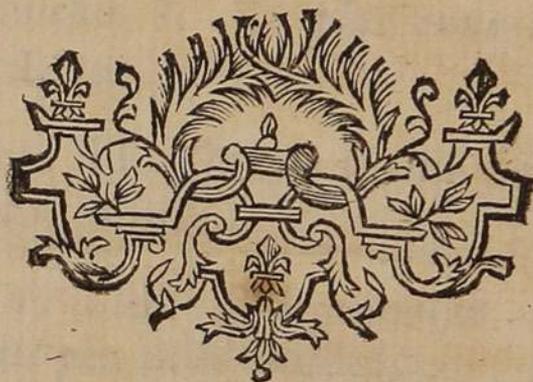
PREMIER VOLUME.

LE

SOPHA,

CONTE MORAL.

PREMIER VOLUME.



A GAZNAH,

De l'Imprimerie du Très-Pieux,  
Très-Clément & Très-Auguste  
Sultan des Indes.

---

L'an de l'Hegire M. C. XX.

*Avec Privilege du Susdit.*

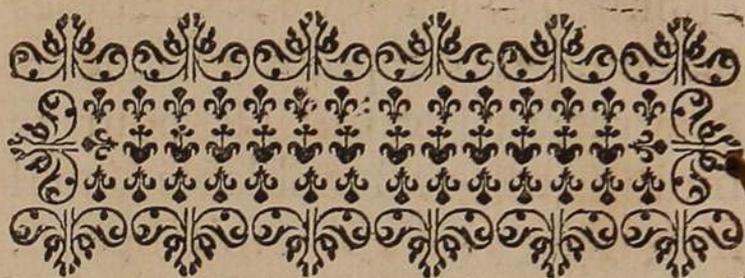
CHAP. VII. Où l'on trouvera  
beaucoup à reprendre. 131

CHAP. VIII. 153

CHAP. IX. Où l'on trouvera une  
grande Question à décider. 182

CHAP. X. Où, entre autres cho-  
ses, on trouvera la façon de tuer  
le tems. 220

CHAP. XI. Qui contient une  
Recepte contre les Enchante-  
mens. 264




---

## INTRODUCTION.

---

**I**L y a déjà quelques siècles qu'un Prince nommé Schah-Baham regnoit sur les Indes. Il étoit petit-fils de ce magnanime Schah-Riar, de qui l'on a lû les grandes actions dans les Mille & une Nuit ; & qui, entr'autres choses, se plaisoit tant à étrangler des femmes, & à entendre des Contes : celui-là même, qui ne fit grace à l'incomparable Schéherazade, qu'en faveur de toutes les belles histoires qu'elle sçavoit.

Soit que Schah-Baham ne fût pas extrêmement délicat sur

A l'hon-

l'honneur , soit que ses femmes ne couchassent point avec leurs Nègres; ou (ce qui est pour le moins aussi vraisemblable) qu'il n'en sçût rien; il étoit bon & commode mari, & n'avoit hérité de Schah-Riar, que de ses vertus & de son goût pour les Contes. On assure même, que le Recueil des Contes de Schéherazade, que son auguste Grand Pere avoit fait écrire en lettres d'or, étoit le seul Livre qu'il eût jamais daigné lire.

A quelque point que les Contes ornent l'esprit, & quelques agréables, ou quelques sublimes que soient les connoissances & les idées qu'on y puise, il est dangereux de ne lire que des Livres de cette espece. Il n'y a que les personnes vraiment éclairées, au-dessus des préjugés & qui connoissent le vuide des Sciences, qui sçachent combien

ces sortes d'ouvrages sont utiles à la société ; & combien l'on doit d'estime , & même de vénération aux gens qui ont assez de génie pour en faire , & assez de force dans l'esprit pour s'y dévouer , malgré l'idée de frivolité que l'orgueil & l'ignorance ont attachée à ce genre. Les importantes leçons que les Contes renferment , les grands traits d'imagination qu'on y rencontre si fréquemment , & les idées riantes dont ils sont toujours remplis , ne prennent rien sur le vulgaire de qui l'on ne peut acquérir l'estime , qu'en lui donnant des choses qu'il n'entend jamais ; mais qu'il puisse se faire honneur d'entendre.

Schah-Baham , est un exemple bien mémorable de l'injustice des hommes à cet égard. Quoiqu'il scût l'origine de la féerie , aussi-bien que s'il eût été

de ces tems-là ; que personne ne connût plus particulièrement le célèbre Pays du Ginnistan , & ne fût plus instruit sur les fameuses dynasties des premiers Rois de Perse , & qu'il fût , sans contredit , l'homme de son siècle , qui possédât le mieux, l'Histoire de tous les événements qui ne sont jamais arrivés , on le faisoit passer pour le Prince du monde le plus ignorant.

Il est vrai qu'il narroit avec si peu de graces , ( chose d'autant plus désagréable , qu'il narroit toujours ) qu'il étoit impossible qu'il n'ennuyât pas un peu : surtout n'ayant jamais pour Auditeurs , que des femmes & des Courtisans : personnes , qui communément aussi délicates , que superficielles , s'attachent plus à l'élégance des tours , qu'elles ne sont frappées de la grandeur , & de la justesse des idées. C'est ,  
sans

ſans doute , d'après ce que l'on penſoit de Schah-Baham dans ſa propre Cour , que Scheik-Ebn-Taher-Abou-Feraïki , Auteur Contemporain de ce Prince , nous l'a dépeint dans ſa grande Hiſtoire des Indes , tel qu'on va le voir ci-deſſous ; c'eſt à l'endroit où il parle des Contes.

Schah-Baham , premier du nom , étoit un Prince ignorant & d'une moleſſe achevée. On ne pouvoit pas avoir moins d'eſprit ; & , ( ce qui eſt aſſez ordinaire à ceux , qui par cet endroit , lui reſſemblent ) on ne pouvoit pas ſ'en croire davantage. Il s'étonnoit toujours de ce qui eſt commun , & ne comprenoit jamais bien que les choſes abſurdes , & hors de toute vraisemblance. Quoi qu'en tout un an , il ne lui arrivât pas une ſeule fois de penſer ; à peine ,

en tout un jour, lui arrivoit-il de se taire une minute. Il disoit pourtant de lui modestement, qu'à l'égard de la vivacité d'esprit, il n'y prétendoit pas; mais que pour la réflexion, il ne croyoit pas avoir son pareil.

Aucun des plaisirs qui sont dépendans de l'esprit, ne touchoit le Sultan: tout exercice, quel qu'il fut, lui déplaisoit; & cependant il n'étoit pas désœuvré. Il avoit des oiseaux, qui ne laissoient pas de l'amuser beaucoup; des Perroquets, qui graces aux soins qu'il prenoit de leur éducation, étoient les plus bêtes Perroquets des Indes, sans compter des Singes, auxquels il donnoit une assez grande partie de son tems; & ses femmes, qui après tous les animaux de sa Ménagerie, lui paroissoient fort propres à le divertir.

Malgré de si grandes occu-  
pa-

(7)

pations , & des plaisirs auffi variés , il fut impossible au Sultan d'éviter l'ennui. Il n'y eût pas jusques à ces Contes fameux, objets perpétuels de son étonnement & de sa vénération , & dont il étoit défendu sur peine de la vie , de faire la critique ; qui à force de lui être connus , ne lui fussent devenus insipides. Il les admiroit toujours , mais il bâilloiten les admirant. L'ennui enfin le suivoit jusques dans l'appartement de ses femmes , où il passoit une partie de sa vie à les voir broder , & faire des découpûres : arts pour lesquels il avoit une estime singuliere, dont il regardoit l'invention comme le chef-d'œuvre de l'esprit humain , & ausquels il voulut enfin que tous ses Courtisans s'appliquassent.

Il récompensoit trop bien ceux qui y excelloient, pour qu'il

y eut dans tout l'Empire , quel-  
 qu'un qui les négligeât. Broder,  
 ou découper , étoient alors dans  
 les Indes , les seuls moyens d'ar-  
 river aux honneurs. Le Sultan  
 ne connoissoit aucune autre es-  
 pece de merite ; ou du moins ,  
 ne doutoit pas qu'un homme ,  
 qui avoit de pareils talens , n'eût  
 à bien plus forte raison , tous  
 ceux qu'il faut pour être un bon  
 Général , ou un excellent Mi-  
 nistre. Pour prouver à quel point  
 il en étoit persuadé , il avoit éle-  
 vé à la place de premier Vizir ,  
 un de ces Courtisans desœuvrés,  
 de ceux qui , ne sçachant à quoi  
 employer leur tems , le passent  
 à ennuyer les Rois de leur  
 présence , & réciproquement à  
 s'ennuyer de la leur. Celui-ci ,  
 qui avoit été long-tems confon-  
 du dans la foule , se trouva heu-  
 reusement pour lui , un des pre-  
 miers Découpeurs du Royau-  
 me ,

me, lorsqu'il plût à Schah-Baham de révéler la découpure; & sans être comme beaucoup d'autres, obligé de faire des brigues, ne dût, qu'à la supériorité de ses talens, l'honneur éclatant de découper auprès de son Maître, & la première place de l'Empire.

Entre toutes les femmes du Sultan, on distinguoit la Sultane-Reine, qui par son esprit, faisoit les délices de ceux qui, dans une Cour aussi frivole, avoient encore le courage de penser, & de s'instruire. Elle seule y connoissoit, & y soutenoit le mérite; & le Sultan lui-même osoit rarement n'être pas de son avis, quoi qu'elle n'approuvât, ni ses goûts, ni ses plaisirs: il se contentoit, lorsqu'elle le railloit sur ses Singes, & sur ses autres occupations, de lui dire qu'elle étoit caustique; défaut  
que

que les fots ne manquent jamais de trouver aux gens d'esprit.

Un jour Schah-Baham étant avec toute sa Cour dans l'appartement de ses femmes, où il regardoit decouper avec une attention incroyable; & ne pouvant cependant vaincre l'ennui qui l'accabloit: Je ne m'étonne point, dit-il, en bâillant, si je m'endors! nous ne disons mot! Oh! je voudrois de la conversation, moi!

Eh! de quoi voulez-vous qu'on vous parle? demanda la Sultane. Que sçais-je? reprit-il; suis-je fait pour deviner cela? Ne suffit-il pas que je veuille qu'on me parle de quelque chose, sans que je sois encore obligé de dire ce que je voudrois qu'on me dît? Sçavez-vous bien que vous n'avez pas, à beaucoup près, tant d'esprit que vous vous croyez? que vous rêvez  
plus

plus que vous ne parlez , & qu'à cela près de quelques bons mots , que les trois quarts du tems je n'entends seulement pas , je vous trouve , on ne peut pas plus stérile ? Pensez-vous , par exemple , que si la Sultane Schéhérazade vivoit encore , & qu'elle fût ici , elle ne nous fît pas d'elle-même , & sans en être priée par ma tante Dinarzade , les plus beaux contes du monde ? Mais vraiment , à propos d'elle , je pense une chose ! Quelque mémoire qu'elle eût , il est impossible qu'elle ait retenu tous les contes qu'elle avoit appris ; que quelqu'un ne sçache pas précisément ceux qu'elle avoit oubliés ; qu'on n'en ait pas fait depuis elle , ou qu'actuellement même on n'en fasse pas. Cela n'est pas douteux , Sire , dit le Visir ; & je puis assurer Votre Majesté , que non seulement j'en sçais ,

ſçais , mais que j'ai même le talent d'en faire de ſi bizarres , que ceux de feu Madame votre grand-mere , n'ont rien qui les ſpuiffe ſurpaſſer.

Vizir , Vizir , dit le Sultan , c'eſt beaucoup dire ! ma grand-mere étoit une perſonne d'un rare mérite.

En effet , s'écria la Sultane , il en faut beaucoup pour faire des Contes ! ne diroit-on pas , à vous entendre , qu'un Conte eſt le chef-d'œuvre de l'eſprit humain ? Et cependant , quoi de plus pué- rile , de plus abſurde ? Qu'eſt-ce qu'un Ouvrage ( ſ'il eſt vrai toutefois qu'un conte mérite de porter ce nom ? ) Qu'eſt-ce , dis-je , qu'un Ouvrage , où la vraisemblance eſt toujours violée , & où les idées reçûes ſont perpétuellement renverſées ; qui s'appuient ſur un faux & frivole merveilleil-

veilleux, n'employe des êtres extraordinaires, & la toute-puissance de la Féerie; ne bouleverse l'ordre de la Nature, & celui des Elémens, que pour créer des objets ridicules, singulièrement imaginés, mais qui souvent, n'ont rien qui rachete l'extravagance de leur création? Trop heureux encore si ces misérables fables ne gâtoient que l'esprit; & n'alloient point par des peintures trop vives, & qui blessent la pudeur, porter jusques au cœur des impressions dangereuses?

Propos de *Caillette*, dit gravement le Sultan, grands mots qui ne signifient rien: ce que vous venez de dire, a d'abord l'air d'être beau; il saisit, il faut l'avouer; mais avec le secours de la réflexion, il est impossible que . . . . au fonds, il ne s'agit ici que de sçavoir si vous avez raison; & comme je voulois vous le dire,  
&

& que je viens de le prouver ,  
 c'est ce que je ne crois pas : car ,  
 ce n'est pas pour faire le bel ef-  
 prit , assurément : mais puisqu'un  
 Conte m'a toujours amusé , il est  
 clair qu'il faut qu'un Conte ne  
 soit pas une chose si frivole. Ce  
 ne sera certainement pas à moi  
 qu'on fera croire qu'un Sultan  
 peut être une bête. D'ailleurs ,  
 c'est-à-dire par parenthèse , il est  
 tout aussi clair qu'une chose  
 merveilleuse , j'entends par-là  
 une de ces choses . . . que je di-  
 rois bien si c'étoit de cela qu'il  
 fût question . . . mais parlons de  
 bonne-foi ; que nous importe ,  
 après tout ? Je soutiens , moi ,  
 que j'aime les Contes , & qu'au  
 surplus je ne les trouve plaisans  
 que quand ils sont , ce qu'on ap-  
 pelle entre gens sensés , un peu  
 gaillards. Cela y jette un intérêt  
 d'une vivacité . . . si vive ! au reste ,  
 j'entends , je comprends bien :

c'est comme si vous me disiez , que vous sçavez des Contes , & que vous en faites. Voilà véritablement ce qu'il me faut. Je pensois , que pour rendre les jours moins longs, il faudroit que chacun de nous racontât des histoires : quand je dis des histoires, je m'entends bien ! Je veux des événemens singuliers , des Fées , des Talismans ; car , ne vous y trompez pas , au moins ! Il n'y a que cela de vrai. Eh bien ! nous convenons donc tous de faire des Contes ? Mahomet veuille m'assister ! mais je ne doute pas que , même sans son secours , je n'en fasse de meilleurs que qui que ce soit ; & la raison de cela , c'est que je sors d'une maison , où l'on n'ignore pas que l'on en sçait faire , & sans vanité , d'assez bons.

Au reste , comme je suis sans partialité quelconque , je déclare

re

re que l'on parlera chacun à son tour ; que ce sera le fort qui décidera les places ; & non ma volonté ; que j'entens que tout le monde ait la liberté de me faire des Contes, & que chaque jour on parlera une demi-heure, plus ou moins, selon qu'il me conviendra.

En achevant ces paroles, il fit tirer au fort toute la Cour : malgré les vœux du Vizir, il tomba sur un jeune Courtifan, qui après en avoir reçu la permission du Sultan, commença ainsi :



LE SOPHA.  
CONTE MORAL.  
PREMIERE PARTIE.

---

CHAPITRE PREMIER

*Le moins ennuyeux du Livre.*

SIRE, vôtre Majesté n'ignore pas, que quoi que je sois son sujet, je ne suis pas la même Loi qu'elle, & que je ne reconnois pour Dieu que Bra-  
ma.

Quand je le sçaurois, dit le Sultan, qu'est-ce que cela fe-  
I. Partie. B roit

roit à vôtre conte. Au reste , ce sont vos affaires ; tant pis pour vous si vous croyez Brama , il vaudroit mieux cent fois , que vous fussiez Mahomé-tan. Je vous le dis en ami , n'al-lez pas croire au moins , que ce soit pour faire le Docteur , car , au fonds , cela ne m'importe guères. Après.

Nous autres sectateurs de Bra-ma , nous croyons la métempfi-côse , continua Amanzéi , ( c'est le nom du conteur. ) C'est-à-dire , pour ne point embaraf-ser ma à-propos vôtre Majes-té , que nous croyons qu'au for-tir d'un corps , nôtre Ame pas-se dans un autre , & successive-ment ainsi , tant qu'il plaît à Brama , ou que nôtre ame soit devenue assez pure pour être mi-se au nombre de celles qu'en-fin il juge dignes d'être éternel-lement heureuses. Quoi-

Quoique le Dogme de la métémpsicôse soit, parmi nous, généralement établi, nous n'avons pas tous les mêmes raisons, pour le croire certain, puisqu'il y a fort peu de gens à qui il soit accordé de se souvenir des différentes transmigrations de leur Ame. Il arrive ordinairement, qu'au sortir du corps où une Ame étoit emprisonnée, elle entre dans un autre, sans conserver aucune idée, soit des connoissances qu'elle avoit acquises, soit des choses auxquelles elle a eu part.

Ainsi, nos fautes sont perpétuellement perduës pour nous, & nous recommençons une nouvelle carrière avec une Ame aussi neuve, & aussi susceptible d'erreurs, & de vices, que lorsque Brama la tira pour la première fois, de cet immense

tourbillon de feu, dont, en attendant sa destination, elle fait partie.

Beaucoup d'entre-nous, se plaignent de cette disposition de Brama, & je doute qu'ils aient raison. Nos Ames destinées pendant une longue suite de siècles, à passer de corps en corps, seroient presque toujours malheureuses, si elles se souvenoient de ce qu'elles ont été. Telle, par exemple, qui après avoir animé le corps d'un Roi, se trouve dans celui d'un reptile, ou dans le corps d'un de ces mortels obscurs que la grandeur de leur misère, rend plus à plaindre encore, que les animaux les plus vils, ne soutiendrait pas, sans desespoir, sa nouvelle condition.

J'avoie qu'un homme qui se voit dans le sein des richesses,

ou

ou élevé au rang suprême, s'il se souvenoit de n'avoir été qu'un insecte, pourroit abuser moins de l'état heureux, ou brillant où la bonté de Brama, l'a mis. A considérer, cependant, l'orgueil, la dureté, l'insolence de ces gens nés dans la bassesse, & élevés par la fortune, l'on peut croire, à la promptitude avec laquelle ils perdent le souvenir de leur premier état, que d'un corps à un autre, leur humiliation se déroberoit plus rapidement encore à leurs yeux, & n'influeroit en rien sur leur conduite.

L'Ame, d'ailleurs, se trouveroit nécessairement surchargée du grand nombre d'idées qui lui resteroient de ses vies précédentes, & plus affectée peut-être de ce qu'elle auroit été, que de ce qu'elle seroit,

ne

négligeroit les devoirs , que le corps qu'elle occupe , lui prescrit , & troubleroit enfin , l'ordre de l'Univers , au lieu d'y contribuer.

Mon cher Ami, dit alors le Sultan , Mahomet me pardonne , si ce n'est pas de la morale que ce que vous venez de me dire ? Sire, répondit Amanzéi , ce sont des réflexions préliminaires , qui , je crois ne sont pas inutiles. Fort inutiles, c'est moi qui le dis, repliqua Schah-Baham. C'est que tel que vous me voyez , je n'aime pas la Morale , & que vous m'obligerez beaucoup de la laisser là.

J'exécuterai vos ordres , répondit Amanzéi ; il me reste cependant à dire à vôtre Majesté , que Brama permet quelquefois que nous nous souvenions de ce que nous avons été ,  
sur

sur-tout quand il nous a infligé quelque peine singulière, & ce qui le prouve, c'est que je me souviens parfaitement d'avoir été Sopha.

Un Sopha! S'écria le Sultan, allons, cela ne se peut pas. Me prenez-vous pour une Autruche, de me faire de ces contes-là? J'ai envie de vous faire un peu brûler, pour vous apprendre à me dire, & affirmativement, de pareilles balivernes.

Vôtre clément Majesté a de l'humeur aujourd'hui, dit la Sultane, il est dans son Auguste caractère de ne douter de rien, & elle ne veut pas croire qu'un homme ait pu être Sopha. Cela n'est pas relatif à ses idées ordinaires.

Croyez-vous? répliqua le Sultan, terrassé par l'objection, il me semble pourtant que je n'ai

n'ai pas tort. Ce n'est pas cependant que je ne pûsse . . . .  
 Mais , parbleu , j'ai raison. Je ne sçaurois en conscience , croire ce que dit Amanzéi , est-ce donc pour rien que je suis Musulman ?

A merveille , répondit la Sultane ; hé bien ? écoutez Amanzée , & ne le croyez pas. Ah Oüi ! reprit le Sultan , ce ne sera point parce que la chose est incroyable , qu'il faudra que je ne la croye pas , mais , parce que , fût-elle vraie , je ne dois pas la croire. Je comprends bien , cela fait une différence , Vous avez donc été Sopha , mon enfant ? Cela fait une terrible aventure ! Hé , dites-moi , étiez-vous brodé ?

Oüi , Sire , répondit Amanzéi , le premier Sopha dans lequel mon Ame entra , étoit  
 couleur

couleur de rose, brodé d'argent. Tant mieux, dit le Sultan, vous deviez être un assez beau meuble. Enfin, pourquoi votre Brama vous fit-il Sopha plutôt qu'autre chose ? quel étoit le fin de cette plaisanterie ? Sopha ! Cela me passe.

C'étoit, répondit Amanzéi, pour punir mon Ame de ses dérèglemens. Dans quelque corps qu'il l'eût mise, il n'avoit pas eu lieu d'en être content, & sans doute, il crut m'humilier plus en me faisant Sopha, qu'en me faisant reptile.

Je me souviens qu'au sortir du corps d'une femme, mon Ame entra dans celui d'un jeune homme. Comme il étoit minaudier, coquet, tracassier, médifant, grand connoisseur en bagatelles, uniquement occupé de ses habits, de sa toilette,

& de mille autres petits riens , à peine s'apperçut elle qu'elle eût changé de demeure.

Je voudrois bien , interrompit Schah-Baham , sçavoir un peu ce que vous faisiez pendant que vous étiez femme ; cela doit faire un détail fort curieux. J'ai toujours crû que les femmes avoient de singulieres idées. Je ne sçai si je me fais bien entendre , mais je veux dire qu'on a de la peine à deviner ce qu'elles pensent.

Peut-être , répondit Amanzéi , serions nous plus éclairés là-dessus , si nous leur croyions moins de finesse. Il me semble que lorsque j'étois femme , je me moquois beaucoup de ceux qui m'attribuoient des idées réfléchies , pendant que le moment seul me les faisoit naître , cherchoient des raisons où je n'avois

vois pris de loix que du caprice, & qui pour vouloir trop m'approfondir, ne me pénétraient jamais. J'étois vraie, dans le tems que je passois pour fausse; on me croyoit coquette, dans l'instant que j'étois tendre; j'étois sensible, & l'on imaginoit que j'étois indifférente. On me donnoit presque toujours un caractère qui n'étoit pas le mien, ou qui venoit de cesser de l'être. Les gens intéressés à me connoître le plus, avec qui je dissimulois le moins, à qui même, emportée par mon indiscretion naturelle, ou par la violence de mes mouvemens, je découvrois les secrets les plus cachés de ma vie, ou les sentimens les plus vrais de mon cœur, n'étoient pas ceux qui me croyoient le plus, ou qui me faisoient le mieux, ils ne

vouloient juger de moi que suivant le plan qu'ils s'en étoient fait, s'y trompoient sans cesse, & croyoient m'avoir bien connue, quand ils m'avoient définie à leur gré.

Oh ! je le sçavois, dit le Sultan, on ne connoît jamais bien les femmes, & comme vous dites, il y a long-tems, pour moi, que j'y ai renoncé ; mais, laissons là cette matiere, elle aiguise trop l'esprit, & elle est cause que vous m'avez fait un grand préambule dont je n'avois que faire, & que vous n'avez pas répondu à ce que je vous demandois. Il me semble que je voulois sçavoir ce que vous faisiez pendant que vous étiez femme.

Il ne m'est resté de ce que je faisois alors, qu'une idée fort imparfaite, répondit Amanzéi.

Ce dont je me souviens le plus , c'est que j'étois galante dans ma jeunesse , que je ne sçavois ni haïr, ni aimer ; que née sans caractère , j'étois tour à tour , ce qu'on vouloit que je fusse , ou ce que mes intérêts , & mes plaisirs me forçoient d'être ; qu'après une vie fort dérangée , je finis par me faire hypocrite , & qu'enfin je mourus en m'occupant malgré mon air prude , de ce qui , dans le cours de ma vie, m'avoit amusée le plus.

— Ce fut apparemment du goût que j'avois eu pour les Sopha , que Brama prit l'idée d'enfermer mon ame dans un meuble de cette espece. Il voulut qu'elle conservât dans cette prison , toutes ses facultés , moins , sans doute , pour adoucir l'horreur de mon sort , que pour me la faire mieux sentir. Il ajouta que

C 3 mon

mon ame ne commenceroit une nouvelle carrière, que quand deux personnes se donneroient mutuellement, & sur moi leurs prémices.

Voilà, s'écria le Sultan, bien du galimatias, pour dire que.. N'allez-vous pas avoir la bonté de nous expliquer cela? demanda la Sultane. Pourquoi pas? reprit-il, j'aime assez les choses claires. Cependant si vous n'êtes pas de mon avis, je consens qu'Amanzéi soit aussi obscur qu'il le voudra. Graces au Prophète: il ne le fera jamais pour moi.

Il me restoit assez d'idées, & de ce que j'avois fait, & de ce que j'avois vû, continua Amanzéi, pour sentir que la condition à laquelle Brama vouloit bien m'accorder une nouvelle vie, me retenoit pour long.

long tems dans le meuble qu'il m'avoit choisi pour prison , mais la permission qu'il me donna de me transporter quand je le voudrois de Sopha en Sopha , calma un peu ma douleur. Cette liberté mettoit dans ma vie , une variété qui devoit me la rendre moins ennuyeuse ; d'ailleurs , mon Ame étoit aussi sensible aux ridicules d'autrui que lorsqu'elle animoit une femme , & le plaisir d'être à portée d'entrer dans les lieux les plus secrets , & d'être en tiers dans les choses que l'on croiroit le plus cachées , la dédommagea de son supplice.

Après que Brama m'eut prononcé mon Arrêt , il transporta lui-même , mon Ame dans un Sopha que l'ouvrier alloit livrer à une femme de qualité qui passoit pour être extrême-

ment sage , mais s'il est vrai qu'il y ait peu de Héros pour les gens qui les voyent de près , je puis dire aussi , qu'il y a pour leur Sopha , bien peu de femmes vertueuses.

---

## CHAPITRE II.

*Qui ne plaira pas à tout le monde.*

**U**N Sopha ne fut jamais un meuble d'antichambre , & l'on me plaça chez la Dame à qui j'allois appartenir , dans un cabinet séparé du reste de son Palais , & où , disoit-elle , elle n'alloit souvent que pour méditer sur ses devoirs , & se livrer à Brama avec moins de distraction. Quand j'entrai dans ce cabinet , j'eus peine à croire  
à

à la façon dont il étoit orné , qu'il ne servît jamais qu'à d'aussi sérieux exercices. Ce n'étoit pas qu'il fût somptueux , ni que rien y parût trop recherché ; tout y sembloit , au premier coup d'œil , plus noble que galant , mais à le considérer avec réflexion , on y trouvoit un luxe hypocrite , des meubles d'une certaine commodité , de ces choses enfin que l'austérité n'invente pas , & dont elle n'est pas accoustumée à se servir. Il me sembla que j'étois moi-même , d'une couleur bien gaye pour une femme qui affichoit tant d'éloignement pour la coquetterie.

Peu de tems après que je fus dans le cabinet , ma Maîtresse entra , elle me regarda avec indifférence , parut contente , mais sans me louer trop , & d'un  
air

air froid , & distrait , elle renvoya l'ouvrier. Aussi-tôt qu'elle se vît seule , cette physionomie sombre , & sévère s'ouvrit ; je vis un autre maintien , & d'autres yeux , elle m'essaya avec un soin qui m'annonçoit qu'elle ne comptoit pas faire de moi , un meuble de simple parade. Cet essay voluptueux , & l'air tendre , & gai qu'elle avoit pris d'abord qu'elle s'étoit vuë sans témoins , ne m'ôtoient rien de la haute idée qu'on avoit d'elle dans Agra.

Je sçavois que ces Ames que l'on croit si parfaites , ont toujours un vice favori , souvent combattu , mais , presque toujours triomphant ; qu'elles paroissent sacrifier des plaisirs , qu'elles n'en goutent quelquefois qu'avec plus de sensualité , & qu'enfin elles font souvent  
consister

consister la vertu , moins dans la privation , que dans le repentir. Je conclus de cela , que Fatmé étoit paresseuse , & je me ferois alors reproché de porter mes idées plus loin.

La première chose qu'elle fit après celle dont je viens de parler , fut d'ouvrir une armoire fort secrètement pratiquée dans le mur , & cachée avec art à tous les yeux , elle en tira un livre. De cette armoire elle passa à une autre , où beaucoup de volumes étoient fastueusement étalés ; elle y prit aussi un livre qu'elle jeta sur moi avec un air de dédain , & d'ennui , & revint avec celui qu'elle avoit choisi d'abord , se plonger dans toute la mollesse des coussins dont j'étois couvert.

Dites-nous un peu , Amanzéi , interrompit le Sultan ,  
étoit-

étoit-elle jolie, votre femme raisonnable ?

Oüi, Sire, répondit Amanzei, elle étoit belle, plus qu'elle ne le paroïssoit. On sentoît même qu'avec moins de modestie, ces airs évaporez qui inspirent le mépris à la vérité, mais qui excitent les desirs, elle auroit pu ne le céder à personne. Ses traits étoient beaux, mais sans jeu, sans vivacité, & n'exprimant que cet air vain, & dédaigneux, sans lequel, les femmes de ce genre, croiroient n'avoir pas une physionomie vertueuse. Tout en elle annonçoit d'abord, l'abandonnement, & le mépris de soi-même. Quoi qu'elle fût bien faite, elle se tenoit mal, & si elle marchoit noblement; c'est parce qu'une démarche lente, & posée, convient à des personnes occupées des objets  
les

les plus sérieux. La haine qu'elle témoignoit pour la parure, n'alloit pas jusques à cette négligence, qui rend presque toujours les vertueuses dégoûtantes : ses habits étoient simples, de couleurs obscures, mais dans leur modestie, on trouvoit de la noblesse, & du choix ; elle avoit même soin qu'ils ne pûssent rien dérober de l'élégance de sa taille, & sous l'attirail de l'austerité, il étoit aisé de remarquer qu'elle aimoit la propreté la plus recherchée, & la plus sensuelle.

Le livre qu'elle avoit pris le dernier, ne me parut pas être celui qui l'intéressoit le plus. C'étoit pourtant, un gros recueil de réflexions, composées par un Bramine. Soit qu'elle crut avoir assez de celles qu'elle faisoit elle-même, ou que  
celles

celles-là ne portassent pas sur des objets qui lui plûssent, elle ne daigna pas en lire deux, & quitta bien-tôt ce livre, pour prendre celui qu'elle avoit tiré de l'armoire secrète, & qui étoit un Roman dont les situations étoient tendres, & les images vives. Cette lecture me paroissoit si peu devoir être celle de Fatmé, que je ne pouvois revenir de ma surprise. Sans doute, dis-je, en moi-même, elle veut s'éprouver, & sçavoir jusques à quel point son Ame est affermie contre toutes les idées qui peuvent porter le trouble dans celle des autres.

Sans deviner alors, le motif qui la faisoit agir d'une façon si contraire aux principes que je lui croyois, je ne lui en supposai qu'un bon. Il me parut cependant que ce livre l'animoit,

ses

ses yeux devinrent plus vifs , elle le quitta , moins pour perdre les idées qu'il lui donnoit , que pour s'y abandonner avec plus de volupté. Revenue enfin de la rêverie dans laquelle il l'avoit plongée , elle alloit le reprendre , lorsqu'elle entendit un bruit qui le lui fit cacher. Elle s'arma à tout événement , de l'ouvrage du Bramine ; sans doute elle le croyoit meilleur à montrer qu'à lire.

Un homme entra , mais d'un air si respectueux , que malgré la noblesse de sa physionomie , & la richesse de ses vêtemens , je le pris d'abord pour un des Esclaves de Fatmé. Elle le reçût avec tant d'aigreur ! lui parla si durement ! parut si choquée de sa présence ! si ennuyée de ses discours ! que je commençai à croire que cet homme

si

si maltraité, ne pouvoit être que son mari. Je ne me trompois pas. Elle rejetta long-tems, & avec aigreur, les instantes prières qu'il lui fit de le laisser auprès d'elle, & n'y consentit enfin que pour l'accabler de l'importun détail des fautes qu'elle prétendoit qu'il commettoit sans cesse. Ce mary le plus malheureux de tous les époux d'Agra, reçût cette impatiente correction, avec une douceur dont je m'indignois pour lui. L'opinion qu'il avoit de la vertu de Fatmé, n'étoit pas la seule chose qui le rendît si docile; Fatmé étoit belle, & quoiqu'elle parût se soucier peu d'inspirer des desirs, elle en inspireroit pourtant. Quelque peu aimable qu'elle voulût paroître aux yeux de son mari, elle éveilla sa tendresse. L'amant le plus timide,

mide, & qui parleroit amour pour la première fois à la femme du monde qu'il craindroit le plus, seroit mille fois moins embarrassé que ce mari ne le fut pour dire à sa femme, l'impression qu'elle faisoit sur lui. Il la pressa tendrement, & respectueusement de répondre à son ardeur, elle s'en défendit long-tems de mauvaise grace, & céda enfin comme elle s'étoit défenduë.

Avec quelque opiniâreté qu'elle lui refusât tout ce qui auroit pû lui faire penser qu'elle n'avoit pas, pour ce qu'il exigeoit d'elle, la plus forte répugnance, je crus m'appercevoir qu'elle étoit moins insensible qu'elle ne vouloit le paroître. Ses yeux s'animerent, elle prit un air plus attentif, elle soupira, & quoiqu'avec nonchalance, elle devint moins oisive. Ce n'étoit

cependant pas son mari qu'elle aimoit. Je ne ſçai quelles étoient alors les idées de Fatmé ; mais , ſoit que la reconnoiſſance la rendit plus douce , ſoit qu'elle voulût engager ſon mari à de nouvelles attentions , des propos aſſez tendres , quoique graves , & méſurés , ſuccederent à ce ton dur , & grondeur , dont elle s'étoit armée en le voyant. Il eſt apparent qu'il n'en découvroit pas le motif , ou qu'il n'en étoit pas touché , & il ne l'eſt pas moins que ſa froideur , ou ſa diſtraction déplurent à Fatmé. Inſenſiblement elle engagea une querelle , elle vit dans un inſtant à ſon mari les vices les plus odieux. Quelles horribles mœurs n'avoit-il pas ? Quelle débauche ! Quelle diſſipation ! Quelle vie ! Elle l'accabla enfin de tant d'injures , que malgré

gré toute sa patience, il fut obligé de la quitter. Fatmé se fâcha de son départ, le trouble de ses yeux, moins obscur pour moi qu'il ne l'avoit été pour ce mari, m'apprit que ce n'étoit point par son absence qu'elle auroit voulu être calmée, avant même que quelques mots assez singuliers qu'elle prononça, quand elle se vit seule, m'eussent absolument mis au fait de ce qu'elle pensoit là-dessus.

Que cette femme ! l'exemple & la terreur de toutes celles d'Agra, qu'elles haïssoient toutes, & que toutes vouloient cependant imiter, devant qui la moins contrainte sur ses passions, se croyoit obligée au moins d'être hypocrite, que cette femme auroit rassuré de gens, s'ils avoient pû comme moi, la voir dans la solitude, &

la liberté du cabinet :

Oùi-dà ! dit le Sultan , est-ce que c'étoit une femme qui dans le fond... comme il y en a qui font semblant... C'est que cela arrive, au moins ? Il ne faut pas du tout croire que ce soit une chose si peu ordinaire que celle que je veux dire. Vous m'entendez bien , je pense ?

A la façon dont Sa Majesté s'explique , reprit Amanzéi , il n'est pas bien difficile de deviner ce qu'elle désire , & sans vouloir me vanter de trop de finesse , j'ose croire que je l'ai pénétrée.

Oùi ! dit le Sultan , en riant , eh bien ! voyons un peu , qu'est-ce que je pensois ?

Que Fatmé n'étoit rien moins que ce qu'elle vouloit paroître , répondit Amanzéi. C'est cela , ou je meure , interrompit le Sultan ,

tan, continuez, vous avez réellement bien de l'esprit.

Fatmé, en apparence, fuyoit les plaisirs, continua Amanzéi, & ce n'étoit que pour s'y livrer avec plus de sûreté. Elle n'étoit pas du nombre de ces femmes imprudentes, qui ayant donné leur jeunesse à l'éclat, à la dissipation, aux jeunes gens que le caprice met à la mode, quittent dans un âge plus avancé, le fard & la parure, & après avoir été long-tems la honte, & le mépris de leur siècle, veulent en devenir l'exemple, & l'ornement; plus méprifables en affectant des vertus qu'elles n'ont pas, qu'elles ne l'étoient par l'audace avec laquelle elles affichoient leurs vices. Non, Fatmé avoit été plus prudente. Assez heureuse pour être née avec cette fausseté qu'inspirent

aux

aux femmes , la nécessité de se déguiser , & le desir de se faire estimer , ( desir qui n'est pas toujours le premier qu'elles conçoivent ) elle avoit senti de bonne heure qu'il est impossible de se dérober aux plaisirs , sans vivre dans les plus cruels ennuis , & qu'une femme ne peut cependant s'y livrer ouvertement , sans s'exposer à une honte , & à des dangers qui les rendent toujours amers. Dévoüée à l'imposture dès sa plus tendre jeunesse , elle avoit moins songé à corriger les penchans vicieux de son cœur , qu'à les voiler sous l'apparence de la plus austère vertu. Son ame , naturellement . . . Dirai-je voluptueuse ? Non , ce n'étoit pas le caractère de Fatmé : son ame étoit portée aux plaisirs ; peu délicate , mais sensuelle

fuelle, elle se livroit au vice, & ne connoissoit point l'amour. Elle n'avoit pas encore vingt ans, il y en avoit cinq qu'elle étoit mariée, & plus de huit qu'elle avoit prévenu le mariage. Ce qui séduit ordinairement les femmes, ne prenoit rien sur elle; une figure aimable, beaucoup d'esprit, lui inspiroient peut-être des desirs, mais elle n'y cédoit pas. Les objets de ses passions étoient choisis parmi des gens non suspects, engagés par leur genre de vie à taire leurs plaisirs, ou entre ceux que la bassesse de leur état dérobe aux soupçons du Public, que la libéralité séduit, que la crainte retient dans le silence, & qui dévoués en apparence aux plus vils emplois, quelquefois n'en paroissent pas moins propres aux plus doux mystères  
de

de l'amour. Fatmé, au reste, méchante, colere, orgueilleuse, s'abandonnoit sans danger à son caractère, il n'y en avoit même pas un défaut qu'elle n'eût fait servir avec succès à sa réputation. Haute, impérieuse, dure, cruelle, sans égards, sans foi, sans amitié, le zèle pour Brama, le chagrin que lui cau-  
soient le dérèglement des autres, le desir de les ramener à eux-mêmes, couvroient, & honoroient ses vices. C'étoit toujours à si bonne fin, qu'elle nuisoit ! Elle étoit si saintement vindicative ! Son ame étoit si pure ! Quel moyen ! de soupçonner un cœur si droit, si sincère, d'être conduit dans ses haines, par quelque motif qui lui pût être personnel ?

---

 CHAPITRE III.

*Qui contient des faits peu vraisemblables.*

**A**PRES le départ de son mari, Fatmé alloit reprendre sa lecture, lorsqu'un vieux Bramine, suivi de deux vieilles femmes, dont il se disoit le consolateur, & dont il étoit le tyran, entra. Fatmé se leva, & les reçut d'un air si modeste, si recueilli, qu'il étoit impossible de n'y pas être trompé. Il fallut même que le vieux Bramine l'empêchât de se prosterner devant lui, mais ce fut d'un air d'orgueil qui me peignit si bien le cas qu'il faisoit de lui-même; il paroissoit si content de ce qu'elle faisoit pour lui, si persuadé

*I. Partie.* *E* suadé

suadé même qu'il méritoit encore plus , qu'il me fut impossible de ne pas rire en moi-même de la sotte vanité de ce ridicule personnage.

Il étoit bien difficile qu'entre des personnes d'un si rare mérite , la conversation ne fût pas aux dépens d'autrui. Ce n'est point que les gens qui vivent dans la dissipation , ne médissent souvent ; mais plus occupés des ridicules que des vices , la médifance n'est pour eux qu'un amusement , & ils ne sont point assez parfaits pour s'en faire un devoir. Ils nuisent quelquefois , mais ils n'ont pas toujours l'intention de nuire , ou du moins , leur légèreté & le goût des plaisirs ne leur permettent , ni de la conserver long-tems , ni de songer à la mettre à profit. Cette façon

aigre

aigre & pesante de parler mal des autres , & qu'on trouve si nécessaire pour les corriger , qui sans cette vûë même , paroîtroit si condamnable , leur est inconnue ; ils... Aurez-vous bien-tôt fait , interrompit le Sultan en colère ? Ne voilà-t-il pas vos chiennes de réflexions qui reviennent encore sur le tapis ? Mais, Sire, répondit Amanzéi , il y a des occasions où elles sont indispensables. Et moi , je prétens , repliqua le Sultan , que cela n'est pas vrai ; & quand cela seroit... En un mot , puisque c'est à moi qu'on fait des contes , j'entends qu'on les fasse à ma fantaisie. Divertissez-moi , & trêve , s'il vous plaît , de toutes ces morales qui ne finissent point , & me donnent la migraine. Vous aimez à faire le beau parleur , mais , par-

E 2      bleu,

bleu , j'y mettrai bon ordre ,  
& je jure foi de Sultan , que je  
tuerai le premier qui osera me  
faire une réflexion. Nous ver-  
rons à présent comment vous  
vous en tirerez.

En me préservant des réflexions ,  
répondit Amanzéi ,  
puisque'elles n'ont pas le bon-  
heur de plaire à Votre Majesté.  
Fort bien , cela , dit le Sultan ,  
allez.

Jamais on n'est sensible au  
plaisir de dire mal des autres ,  
qu'on ne le soit aussi à celui de  
parler bien de soi-même. Fat-  
mé & les personnes qui étoient  
chez elle , avoient trop de rai-  
sons de s'estimer beaucoup ,  
pour ne pas mépriser tous ceux  
qui ne leur ressembloient pas.  
En attendant qu'on apprêtât ce  
qui leur étoit nécessaire pour  
jouir , elles commencèrent une  
con-

conversation qui ne démentit point leur caractère. Le vieux Bramine cependant , dit du bien d'une femme que Fatmé connoissoit , & l'éloge lui déplut. Entre toutes les choses contre lesquelles elle se déchaînoit , l'amour étoit ce qui lui paroissoit le plus digne de blâme. Qu'une femme aimât, eût-elle d'ailleurs les qualités les plus estimables , rien ne pouvoit la sauver de la haine de Fatmé ; mais qu'elle eût les vices les plus deshonorans & les plus odieux , & qu'on pût ne pas nommer son amant , c'étoit pour elle une personne respectable , & dont on ne pouvoit assez révéler la vertu.

La femme que le Bramine louoit , étoit malheureusement pour elle , dans le cas où l'on méritoit l'indignation de Fat-

mé. Une femme perdue , dit-elle , d'un ton aigre , peut-elle mériter vos éloges ? Le Bramine se défendit sur ce qu'il ignoroit qu'elle eût des mœurs si condamnables , & Fatmé l'instruisit charitablement des raisons qui la lui faisoient mépriser.

Je ne doute pas, Fatmé, lui dit alors une des femmes qui étoient chez elle, que genereuse, & portée au bien comme vous l'êtes, vous ne foyez infiniment sensible à ce que je vais vous apprendre. Nahami, cette Nahami dont nous avons ensemble tant déploré la perte, Nahami lassée de ses erreurs, vient tout d'un coup de quitter le monde, elle ne met plus de rouge. Hélas! s'écria Fatmé, qu'elle est loüable, si ce retour est sincere! mais, Madame, vous êtes bonne, & les personnes de votre

ca-

caractere sont facilement trompés ; je le sens par moi-même , quand on est né avec cette droiture de cœur , cette candeur que vous avez, on n'imagine pas que quelqu'un soit assez malheureux pour ne les avoir point. Après tout , c'est un beau défaut que de juger trop bien des autres. Mais , pour revenir à Nahami, je ne sçaurois m'empêcher de craindre que dans le fond de l'ame , toute entiere au monde , elle n'en ait pas abjuré sincerement les erreurs. On quitte le rouge plus aisément que ses vices , & souvent on prend un air plus réservé , plus modeste , moins pour commencer à entrer dans la vertu , que pour imposer au monde , sur des déréglemens auxquels on est encore attaché.

Mon cher ami , dit Schah-  
E s Baham,

Baham , en bâillant , cette conversation m'est mortelle ; pour l'amour de moi , ne l'achevez pas. Ces gens là m'excedent à un point que je ne puis dire. En conscience, cela ne vous ennuyet-il pas vous-même ? En grace , faites qu'ils s'en aillent. Très-volontiers , Sire , répondit Amanzéi. Après avoir poussé sur Nahami la conversation aussi loin qu'elle pût aller , on revint aux médifances générales , & j'appris , en moins d'un moment , toutes les aventures d'Agra. Ensuite on se loüa , on se mit tristement au jeu , on le continua avec toute l'aigreur & toute l'avarice possible , & l'on fortit.

J'étois sur les épines , dit le Sultan , vous venez de m'obliger considérablement. Me donnez-vous parole qu'ils ne rentreront

treront pas, ces gens-là? Oûi ;  
 Sire, répondit Amanzéi. Eh  
 bien ! reprit le Sultan, pour  
 vous prouver que je sçai ré-  
 compenser les services qu'on  
 me rend, je vous fais Emir ;  
 d'ailleurs, c'est que vous bro-  
 dez bien, vous travaillez avec  
 ardeur, j'espere que vous forti-  
 rez bien de votre conte, enfin...  
 Tout cela me fait plaisir ; &  
 puis il faut encourager le mé-  
 rite.

Le nouvel Emir, après avoir  
 rendu graces au Sultan, pour-  
 suivit ainsi : Malgré l'air affable  
 de Fatmé, je crus m'apperce-  
 voir que la visite de ces trois  
 personnes avoit fait sur elle le  
 même effet que sur Votre Ma-  
 jesté, & que si elle en eût été  
 la maîtresse, elle auroit em-  
 ployé sa journée à d'autres  
 amusemens qu'à ceux qu'elles  
 lui

lui avoient procurés.

Aussi-tôt qu'elles furent sorties , Fatmé se mit à rêver profondement , mais sans tristesse ; ses yeux s'attendrirent , ils errerent languissamment dans le cabinet , il sembloit qu'elle désirât vivement quelque chose qu'elle n'avoit pas , ou dont elle craignoit de jouir. Enfin , elle appella.

A sa voix , un jeune Esclave d'une figure plus fraîche qu'agréable , se présenta. Fatmé le fixant avec des yeux où régnoient l'amour & le désir , parut cependant irresoluë , & craintive. Ferme la porte , Dahis , lui dit-elle enfin , vien , nous sommes seuls , tu peux sans danger te souvenir que je t'aime , & me prouver ta tendresse.

Dahis à cet ordre , quittant l'air respectueux d'un Esclave , prit

prit celui d'un homme que l'on rend heureux. Il me parut peu délicat, peu tendre, mais vif, & ardent, dévoré de desirs, ne connoissant point l'art de les satisfaire par degrés, ignorant la galanterie, ne sentant point de certaines choses, ne détaillant rien, mais s'occupant essentiellement de tout. Ce n'étoit pas un amant, & pour Fatmé qui ne cherchoit pas l'amusement, c'étoit quelque chose de plus nécessaire. Dahis loüoit grossièrement, mais le peu de finesse de ses éloges, ne déplaisoit pas à Fatmé, qui, pourvu qu'on lui prouvât fortement qu'elle inspiroit des desirs, croyoit toujours être loüée assez bien.

Fatmé se dédommagea avec Dahis, de la réserve avec laquelle elle s'étoit forcée avec  
son

son mari. Moins fidèle aux sévères loix de la décence, ses yeux brillèrent du feu le plus vif; elle prodigua à Dahis les noms les plus tendres, & les plus ardentes caresses; loin de lui rien dérober de tout ce qu'elle sentoit, elle se livroit à tout son trouble. Plus tranquille, elle faisoit remarquer à Dahis, toutes les beautés qu'elle lui abandonnoit, & le forçoit même à lui demander de nouvelles preuves de sa complaisance, & que de lui-même il n'auroit pas desirées.

Dahis, cependant paroissoit peu touché; ses yeux s'arrêtoient stupidement sur les objets que la facile Fatmé leur présentoit, c'étoit machinalement qu'ils faisoient impression sur lui, son ame grossiere ne sentoit rien, le plaisir ne pénétoit même pas  
 jusqu'à

jusqu'à elle ; pourtant Fatmé étoit contente. Le silence de Dahis , & sa stupidité ne choquoient point son amour propre , & elle avoit de trop bonnes raisons , pour croire qu'il étoit sensible à ses charmes , pour ne pas préférer son air indifférent aux éloges les plus outrés , & aux plus fougueux transports d'un Petit-Maître.

Fatmé , en s'abandonnant aux desirs de Dahis , annonçoit assez qu'elle avoit aussi peu de délicatesse que de vertu , & n'exigeoit pas de lui , cette vivacité dans les transports , ces tendres riens que la finesse de l'ame , & la politesse des manières rend supérieurs aux plaisirs , ou qui , pour mieux dire , les font eux-mêmes.

Dahis sortit enfin après avoir bâillé plus d'une fois. Il étoit du  
nombre

nombre de ces personnes malheureuses , qui ne pensant jamais rien , n'ont jamais aussi rien à dire , & qui sont meilleures à occuper qu'à entendre.

Quelque idée que les amusemens de Fatmé m'eussent donnée d'elle , j'avoüerai qu'après la retraite de Dahis , je crus que ne lui restant plus rien sur quoi elle pût méditer dans ce cabinet , elle en sortiroit bientôt , je me trompois : c'étoit sur ce genre de méditation , une femme infatigable. Il n'y avoit pas long-tems qu'elle étoit toute aux réflexions dont Dahis lui avoit fourni si ample matière , lorsqu'il lui arriva de quoi en faire de nouvelles.

Un Bramine sérieux , mais jeune , frais , & avec une de ces physionomies dont l'air composé , ne détruit pas la vivacité ,

vacité, entra dans le cabinet. Malgré son habit de Bramine, peu fait pour les graces, il étoit aisé de remarquer qu'il étoit tourné de façon à donner des idées à plus d'une prude; aussi étoit-il le Bramine d'Agra, le plus recherché, le plus consolant, & le plus employé. Il parloit si bien ! disoit-on, c'étoit avec tant de douceur qu'il insinuoit dans les ames le goût de la vertu ! le moyen sans lui de ne pas s'égarer ! Voilà ce qu'en public on disoit de lui ; on verra bientôt sur quoi en particulier on lui devoit des éloges, & si ceux qu'on lui donnoit le plus haut, étoient ceux qu'il méritoit le mieux.

Cet heureux Bramine s'approcha de Fatmé d'un air doux & empesé, plus fade que galant. Ce n'étoit pas qu'il ne cherchât des airs légers, mais  
il

il copioit mal ceux qu'il prenoit pour modèles, & le Bramine perçoit au travers du masque qu'il empruntoit.

Reine des cœurs, dit-il à Fatmé, en minaudant, vous êtes aujourd'hui plus belle que les Etres heureux destinés au service de Brama. Vous élevez mon ame à une extase qui a quelque chose de céleste, & que je voudrois bien vous voir partager. Fatmé, d'un air languissant, lui répondit sur le même ton, & le Bramine n'en changeant point, il s'établit entr'eux une conversation fort tendre, mais où l'amour parloit une langue bien étrangere, & en apparence, bien peu faite pour lui. Sans leurs actions, je doute que j'eusse jamais compris leurs discours.

Fatmé, qui naturellement faisoit assez peu de cas de l'é-

lo-

loquence, & qui, quoi qu'elle en dît, n'estimoit pas beaucoup celle du Bramine même, fut la première à s'ennuyer du sentiment. Le Bramine à qui il ne plaisoit pas plus qu'elle, le quitta bien-tôt aussi, & cette conversation si fade, si douceuse, finit comme celle de Dahis avoit commencé.

Il est vrai cependant que Fatmé, en faisant les mêmes choses, étoit plus soigneuse des dehors. Elle vouloit & paroître délicate, & que le Bramine pût croire qu'elle ne cédoit qu'à l'amour.

Le Bramine, qui pour le caractère & la figure, ressembloit assez à Dahis, ne lui fut inférieur en rien, & mérita tous les complimens que lui prodiguoit sans cesse la complaisante Fatmé. Après qu'ils eurent donné

à leur tendresse ce qu'elle avoit exigé d'eux , ils tournerent la vertu en ridicule , s'entretinrent ensemble du plaisir qu'il y a à tromper les autres , & se firent mutuellement des leçons d'hypocrisie. Ces deux odieuses personnes se séparèrent enfin , & Fatmé alla désespérer son mari , & faire parade de ses mortifications.

Pendant que je fus chez elle , je ne lui connus point d'autres façons d'amuser ses loisirs que celles que j'ai racontées à V<sup>ô</sup>tre touj<sup>ours</sup> auguste Majesté.

Fatmé, toute prudente qu'elle étoit, s'oublioit quelquefois. Un jour que seule avec son Bramine, elle se livroit à ses transports, son mari que le hazard conduisit à la porte du cabinet, entendit des soupirs, & de certains termes qui l'étonnerent.

Les

Les occupations publiques de Fatmé laissoient si peu imaginer ses amusemens particuliers, que je doute que son mari devinât d'abord de qui partoient les soupirs, & les étranges paroles qui venoient de frapper ses oreilles.

Soit enfin qu'il crût reconnoître la voix de Fatmé, soit que la curiosité seule lui fît désirer de s'éclaircir de cette aventure, il voulut entrer dans le cabinet. Malheureusement pour Fatmé, la porte n'étoit pas bien fermée, & il l'enfonça d'un seul coup.

Le spectacle qui frappa ses yeux, le surprit au point que sa fureur demeurant suspendue, il sembla pendant quelques instans, douter de ce qu'il voyoit, & ne sçavoir à quoi se déterminer. Perfides ! s'ecria-t'il en-

fin, recevez le châtement dû à vos vices, & à vôtre hypocrisie.

A ces mots, sans écouter ni Fatmé, ni le Bramine, qui s'étoient précipités à ses pieds, il les fit expirer sous ses coups. Quelqu'affreux que fût ce spectacle, il ne me toucha pas. Ils avoient tous deux trop mérité la mort, pour qu'ils pûssent être plaints, & je fus charmé qu'une aussi terrible catastrophe apprît à tout Agra, ce qu'avoient été deux personnes qu'on y avoit si long-tems regardées comme des modèles de vertu.



## CHAPITRE IV.

*Où l'on verra des choses qu'il se  
pourroit bien qu'on n'eût  
pas prévues.*

**A**PRE'S la mort de Fatmé,  
mon ame prit son essor,  
& vola dans un Palais voisin, où  
tout me parût à-peu-près réglé  
comme dans celui que j'aban-  
donnois. Dans le fond pour-  
tant, on y pensoit d'une façon  
bien différente.

Ce n'étoit pas que la Dame qui  
l'habitoit, entrât dans cet âge  
où les femmes un peu sensées,  
quand elles ne condamneroient  
pas la galanterie comme un vi-  
ce, la regardent au moins com-  
me un ridicule. Elle étoit jeune  
& belle, & l'on ne pouvoit pas  
dus

qu'elle n'aimoit la vertu, que parce qu'elle n'étoit point faite pour l'amour. A son air simple & modeste, au soin qu'elle prenoit de faire de bonnes actions, & de les cacher, à la paix qui sembloit régner dans son cœur, on devoit croire qu'elle étoit née ce qu'elle paroissoit. Sage sans contrainte & sans vanité, elle ne se faisoit ni une peine, ni un mérite de suivre ses devoirs. Jamais je ne la vis un moment, ni triste, ni grondeuse, sa vertu étoit douce & paisible, elle ne s'en faisoit pas un droit de tourmenter, ni de mépriser les autres, & elle étoit sur cet article, beaucoup plus réservée que ne le sont ces femmes qui ayant tout à se reprocher, ne trouvent cependant personne exempt de reproche. Son esprit étoit naturellement

lement gay , & elle ne cherchoit pas à en diminuer l'enjouement. Elle ne croyoit pas sans doute , comme beaucoup d'autres , qu'on n'est jamais plus respectable que lorsqu'on est fort ennuyeux. Elle ne médisoit point , & n'en sçavoit pas moins amuser. Persuadée qu'elle avoit autant de foiblesses que les autres , elle sçavoit pardonner à celles qu'elle leur découvroit. Rien ne lui paroissoit vicieux ou criminel que ce qui l'est effectivement. Elle ne se défendoit pas les choses permises , pour ne se permettre , comme Fatmé , que celles qui sont défendües. Sa maison estoit sans faste , mais tenue noblement. Tous les honnêtes gens d'Agra se faisoient honneur d'y être admis , tous vouloient connoître une femme d'un aussi rare caractère , tous  
la

la respectoient, & malgré ma perversité naturelle, je me vis enfin forcé de penser comme eux.

J'étois, lorsque j'entrai chez cette Dame, si rempli encore de la fausseté de Fatmé, que je ne doutai pas d'abord qu'elle ne fît les mêmes choses, & je confondis au premier coup d'œil, la femme vertueuse avec l'hypocrite. Jamais je ne voyois entrer un Esclave, ou un Bramine, sans croire qu'on me mettroit de la conversation, & je fus long-tems étonné d'y être toujours compté pour rien.

L'oïfiveté à laquelle on me condamnoit dans cette maison, m'ennuya enfin, & persuadé que ce seroit en vain que j'attendrois qu'on m'y donnât matière à observations, je quittai le sofa de cette Dame, charmé d'être convaincu par moi-même

même qu'il y avoit des femmes vertueuses , mais desirant assez peu d'en retrouver de pareilles.

Mon ame , pour varier les spectacles que son état actuel pouvoit lui procurer , ne voulut pas , en quittant ce Palais , rentrer dans un autre , & s'abattit dans une assez vilaine maison , obscure , petite , & telle que je doutai d'abord s'il y auroit de quoi m'y donner retraite. Je pénétrai dans une chambre triste , meublée , au-dessous du médiocre , & dans laquelle pourtant je fus assez heureux pour rencontrer un sofa , qui , terni , délabré , témoignoit assez que c'étoit à ses dépens qu'on avoit acquis les autres meubles qui l'accompagnoient. Ce fut avant que je scusse chez qui j'étois ; la première idée qui me vint , & quand je l'appris ,

je ne changeai pas d'opinion.

Cette chambre , en effet , servoit de retraite à une fille assez jolie , & qui par sa naissance , & par elle-même , étant ce qu'on appelle mauvaise compagnie , voyoit cependant , quelquefois , les gens qui , dit-on , composent la bonne. C'étoit une jeune danseuse , qui venoit d'être reçue parmi celles de l'Empereur , & dont la fortune , & la réputation , n'étoient pas encore faites , quoi qu'elle conût particulièrement , presque tous les jeunes Seigneurs d'Aggra , qu'elle les comblât de ses bontés , & qu'ils l'assurassent de leur protection. Je doute même , quelque chose qu'ils lui promissent , que sans un Intendant des domaines de l'Empereur qui prit du goût pour elle , sa fortune eût si-tôt changé de face.

Abdala-

Abdalathif, c'est le nom de cet Intendant, par sa naissance, & par son mérite personnel, ne faisoit pas une conquête brillante. Il étoit naturellement rustre & brutal, & depuis sa fortune, il avoit joint l'insolence à ses autres défauts. Ce n'étoit pas qu'il ne voulût être poli, mais persuadé qu'un homme comme lui, honore quelqu'un quand il lui marque des égards, il avoit pris cette politesse froide, & sèche des gens d'un certain rang, qu'en eux on veut bien appeller dignité, mais qui dans Abdalathif, étoit le comble de la sottise & de l'impertinence. Né dans l'obscurité la plus profonde, non-seulement il l'avoit oublié, mais même, il n'y avoit rien qu'il ne fit pour se donner une origine illustre, il couron-

noit ses travers en jouant perpétuellement le Seigneur ; vain , & insolent , sa familiarité outrageoit autant que sa hauteur ; ignoble , & sans goût dans sa magnificence , elle n'étoit en lui qu'un ridicule de plus. Avec peu d'esprit , & moins encore d'éducation , il n'y avoit rien à quoi il ne crût se connoître , & dont il ne voulût décider. Tel qu'il étoit cependant , on le ménageoit , non qu'il pût nuire , mais il sçavoit obliger. Les plus grands d'Agra étoient assidûment ses complaisants , & ses flatteurs , & leurs femmes même étoient sur le pied de lui pardonner des impertinences qu'avec elles il pouffoit à l'excès , ou de ne rien refuser à ses desirs. Quelque couru qu'il fût dans Agra ; il étoit quelquefois bien aise de se délasser des trop  
grands

grands empressements des femmes de qualité, & de chercher des plaisirs, qui pour être moins brillants, n'en étoient pas moins vifs, & ( selon ce qu'il avoit l'insolence de dire, ) souvent guéres plus dangereux.

Ce fut un soir en sortant de chez l'Empereur devant qui Amine avoit dansé, que ce nouveau protecteur la ramena chez elle. Il promena dans son triste & obscur logement, des regards orgueilleux & distraits, puis, en daignant à peine lever les yeux sur elle; vous n'êtes pas bien ici, lui dit-il, il faut vous en tirer. C'est autant pour moi que pour vous, que je veux que vous soyez plus convenablement logée. On se moqueroit de moi, si une fille de qui je me mêle, n'étoit pas d'une façon à se faire respecter.

Après ces paroles , il s'assit sur moi , & la tirant sur lui brusquement , il prit avec elle toutes les libertés qu'il voulut , mais comme il avoit plus de libertinage que de desirs , elles ne furent pas excessives.

Amine que j'avois vû haute & capricieuse avec les Seigneurs qui alloient chez elle , loin de prendre avec Abdalathif , des airs familiers , le traitoit avec un extrême respect , & n'osoit même le regarder que quand il paroissoit desirer qu'elle le fît. Vous me plaisez assez , lui dit-il enfin , mais je veux qu'on soit sage. Point de jeunes gens , des mœurs , une conduite réglée ; sans tout cela , nous ne serions pas long-tems bons amis. Adieu , petite , ajouta-t-il en se levant , demain , vous entendrez parler de moi , vous n'êtes

tes point meublée , de façon qu'on puisse aujourd'hui souper avec vous , j'y vais pourvoir , Bonjour.

En achevant ces mots , il sortit , Amine le reconduisit respectueusement , & revint sur moi , se livrer à toute la joye que lui caufoit sa bonne fortune , & compter avec sa Mere , les diamants & les autres richesses qu'elle attendoit le lendemain de la générosité d'Abdalathif.

Cette Mere , qui quoique femme d'honneur , étoit la plus complaisante des Meres , exhortoit sa fille à se conduire sagement dans le bonheur qu'il plaisoit à Brama de lui envoyer , & comparant l'état où elles étoient , à celui dans lequel elles alloient se trouver , faisoit mille réflexions sur la pro-

vidence des Dieux qui n'abandonne jamais ceux qui la méritent.

Elle fit après cela , une longue énumération des Seigneurs qui avoient été amis de sa fille. Combien peu leur amitié vous a-t-elle été utile ! Mon enfant , lui disoit-elle ; aussi , c'est bien votre faute. Je vous l'ai dit mille fois , vous êtes née trop douce. Ou vous vous donnez par pure indolence , ce qui est un grand vice, ou ce qui ne vaut pas mieux , & vous a donné de grands ridicules , vous vous prenez de fantaisie. Je ne dis pas qu'on ne se satisfasse quelquefois , à Dieu ne plaise ! mais il ne faut pas tellement se sacrifier à ses plaisirs , qu'on en néglige sa fortune ; il faut surtout éviter qu'on ne puisse dire qu'une fille comme vous , peut  
se

se livrer quelquefois à l'amour , & malheureusement vous avez donné là-dessus matière à bien des propos. Enfin, vous êtes encore bien jeune , & j'espère que cela ne vous fera pas grand tort. Rien ne perd tant les personnes de votre condition que ces étourderies que j'ai entendu nommer, des complaisances gratuites. Quand on sçait qu'une fille est dans la malheureuse habitude de se donner quelquefois pour rien, tout le monde croit être fait pour l'avoir au même prix, ou du moins, à bon marché. Voyez Roxana, Atalis, Elzire, elles n'ont pas une faiblesse à se reprocher, aussi Brahma a benî leur conduite. Moins jolies que vous, voyez comme elles sont riches ! profitez bien de leur exemple, ce sont des filles bien raisonnables !

Hé

Hé Oui ! Ma Mere , oüi , répondit Amine , que cette exhortation impatientoit , j'y songerai ; mais me conseillerez-vous pourtant de n'être qu'au monstre , que j'ai actuellement ? cela est impossible , je vous en avertis.

Vraiment non , reprit la Mere , à l'égard de son cœur , on n'en est pas la maîtresse , je dis simplement qu'il faut que vous renonciez aux Seigneurs de la Cour , à moins que vous ne les voyiez *incognito* , & qu'ils n'ayent pour vous de meilleures façons , qu'ils n'en ont euës jusques ici. Si vous voulez , je leur parlerai , moi. Vous avez Massoud que vous aimez , c'est un bon choix , il n'est connu de personne , il se prête à tout , vous le faites passer pour votre parent , on le prend pour cela , il n'y rien  
à

à dire. Ce Monsieur qui vous veut du bien, s'y trompera comme les autres, en vous conduisant avec prudence, il ne se doutera de rien, & . . . Croyez-vous, ma Mere, interrompit Amine, qu'il me donne des diamants ? Ah ! Oui, il m'en donnera. Ce n'est pas, ajoutoit-elle, que j'aye de la vanité, mais quand on tient un certain rang, on est bien aise d'être comme tout le monde. Là dessus elle se mit à compter toutes les filles qui seroient desespérées, & des diamants, & des belles robes qu'elle auroit. Idée qui la flatoit plus que sa fortune même.

Le lendemain d'assez bonne heure, un char vint la prendre, & mon Ame curieuse de voir l'usage qu'Amine feroit des conseils de sa Mere, la suivit. On  
la

la conduisit dans une jolie maison toute meublée, qu'Abdalthif avoit dans une rue détournée. Je me plaçai en y arrivant dans un Sopha superbe que l'on avoit mis dans un cabinet extrêmement orné. Jamais je n'ai vu personne dans une aussi sotte admiration, que celle qu'Amine témoignoit pour tout ce qui s'y offroit à ses yeux. Après avoir curieusement examiné tout, elle vint se mettre à sa toilette. Les vases précieux dont elle la vit couverte, un Ecrin rempli de diamants, des Esclaves bien vêtus, qui d'un air respectueux s'empressoient à la servir, des Marchands, & des Ouvriers qui attendoient ses ordres, tout la transportoit, & augmentoit son yvresse.

Quand elle en fut un peu revenue, elle songea au rôle qu'elle

elle devoit jouer devant tant de spectateurs. Elle parla à ses Esclaves avec hauteur , aux Marchands , & aux Ouvriers avec impertinence , choisit ce qu'elle voulut , ordonna que tout ce qu'elle commandoit , fût prêt pour le lendemain au plûtard , se remit à sa toilette , y resta long-tems , & en attendant les magnificences qui lui étoient destinées , se revêtit d'un deshabilité superbe qui avoit été fait pour une Princesse d'Agra , & qu'elle trouva à peine , assez beau pour elle.

Elle passa la plus grande partie de la journée à s'occuper de tout ce qu'elle voyoit , & à attendre Abdalathif. Vers le soir enfin , il parut. Hé bien , petite , lui dit - il , comment vous trouvez vous de tout ceci ? Amine se précipita à ses pieds ,  
&

& dans les termes les plus ignobles , le remercia de tout ce qu'il faisoit pour elle.

J'étois étonné , moi , qui jusques alors , avois été en bonne compagnie , de tout ce qui frappoit mes oreilles. Ce n'étoit pas que je n'eusse jamais entendu de sottises , mais du moins , elles étoient élégantes , & de ce ton noble avec lequel il semble presque qu'on n'en dit pas.

---

## CHAPITRE V.

*Meilleur à passer qu'à lire.*

**A**VANT que de s'engager dans une plus longue conversation , Abdalathif tira de sa poche , une longue bourse pleine d'or , qu'il jetta sur une table , d'un air négligent. Serrez

rez ceci , lui dit-il , vous en aurez peu de besoin. Je me charge de toute la dépense de votre maison , & de celle de votre personne. Je vous ai envoyé un Cuisinier , c'est après le mien , le meilleur d'Agra. Je compte souper souvent ici. Nous n'y ferons pas toujours seuls ; des Seigneurs de mes amis , avec quelques beaux esprits à qui je prête de l'argent , y viendront quelquefois. On y joindra de vos Compagnes , des plus jolies , s'entend , cela fera des soupers gais , je les aime.

A ces mots , il la conduisit dans le petit cabinet où j'étois , & la Mere d'Amine , cette femme respectable , qui jusques-là , avoit été présente à la conversation , se retira , & ferma la porte.

Ce n'est pas d'une pareille  
con-

converfation , dit Amanzei en s'interrompant , que je rendrai un compte exact à votre Majesté ; Amine y parut tout à fait tendre , & vive jusqu'au transport. Abdalathif avoit pris soin de lui dire auparavant , que les femmes réservées dans leurs discours , lui déplaisoient , & avec l'envie qu'Amine avoit de lui plaire , son éducation , & les habitudes qu'elle avoit contractées , votre Majesté imagine fans peine , qu'il se tint des propos qu'il seroit difficile de lui rendre , & qui d'ailleurs ne la flateroient pas.

Pourquoi cela , demanda le Sultan , peut-être , les trouverois-je fort bons ? Voyons un peu ? Voyez , dit la Sultane en se levant , mais comme je suis sûre qu'ils ne m'amuseroient pas , vous trouverez bon que je sorte.

Voyez

Voyez - vous cela ! s'écria le Sultan , la belle modestie ! Vous croyez peut - être que j'en suis la dupe , détrompez-vous. Je connois les femmes à présent , & je me souviens d'ailleurs, qu'un homme qui les connoissoit aussi bien que moi , ou à peu près , m'a dit que les femmes ne font rien avec tant de plaisir que ce qui leur est défendu , & qu'elles n'aiment que les discours qu'il semble qu'elles ne doivent pas entendre ; par conséquent , si vous sortez , ce n'est pas que vous ayez envie de sortir. Mais n'importe , Amanzei me dira à mon coucher , ce que vous ne voulez pas qu'il me dise à présent. Cela fera précisément que je n'y perdrai rien , n'est-il pas vrai ? Amanzei n'avoit garde de ne pas convenir que le Sultan avoit

raison , & après avoir exagéré la prudence de sa conduite , il continua ainsi.

Après l'entretien d'Abdalathif , & d'Amine , qui fut plus long qu'intéressant , on servit. Comme je n'étois pas dans la salle à manger , je ne puis , Sire , vous rendre compte de ce qu'ils y dirent. Ils revinrent long-tems après. Quoiqu'ils eussent soupé tête à tête , il me parut qu'ils n'en avoient pas été plus sobres. Après quelques fort mauvais discours , Abdalathif s'endormit sur le sein de sa Dame.

Amine , toute complaisante qu'elle étoit , trouva mauvais d'abord que Abdalathif prît avec elle de si grandes libertés. Sa vanité souffroit aussi du peu de cas qu'il paroissoit faire d'elle. Les éloges qu'il lui avoit donnés

donnés sur la façon dont elle avoit soutenu l'entretien qu'elle avoit eu avec lui , l'avoient enorgueillie , & lui faisoient croire qu'elle méritoit qu'il prît la peine de l'entretenir encore. Malgré les attentions qu'elle devoit à Abdalathif, elle s'ennuïa de la contrainte où il la retenoit , & elle en auroit étourdiment marqué son chagrin , si Abdalathif ouvrant pesamment les yeux , ne lui eut demandé d'un ton brusque , l'heure qu'il étoit. Il se leva sans attendre sa réponse. Adieu, lui dit-il en la caressant brutalement , je vous ferai dire demain si je puis souper ici. A ces mots il voulut sortir. Quelque envie qu'eût Amine qu'il la laissât libre , elle crut devoir le retenir ; quoiqu'elle poussât la fausseté , jusqu'à pleurer de son départ, il

fut inexorable, & se débarassa des bras d'Amine, en lui disant qu'il vouloit bien qu'elle l'aimât, mais qu'il ne prétendoit pas être gêné.

D'abord qu'il fut sorti, elle sonna, en l'honorant à demi-bas de toutes les épithètes qu'il méritoit. Pendant qu'on la déshabilloit, sa Mere vint lui parler bas. La nouvelle qu'elle donnoit à Amine, lui fit hâter ses Esclaves, enfin elle ordonna qu'on la laissât seule. Peu de moments après que sa Mere, & ses Esclaves se furent retirés, la première rentra. Elle menoit un Nègre, mal fait, horrible à voir, & qu'Amine n'eût pourtant pas plutôt apperçu, qu'elle vint l'embrasser avec emportement.

Amanzei, dit le Sultan, si vous ôtiez ce Nègre là de vô-

tre

tre histoire, je pense qu'elle n'en seroit pas plus mauvaise. Je ne vois pas ce qu'il y gâte, Sire, répondit Amanzei. Je m'en vais vous le dire, moi, répliqua le Sultan, puisque vous n'avez pas l'esprit de le voir. La première femme de mon grand - Pere Schah - Riar couchoit avec tous les Nègres de son Palais. C'a été, graces à Dieu, une chose assez notoire. En conséquence de ce, mon susdit grand - Pere, non - seulement fit étrangler celle - là, mais toutes les autres qu'il eût après, jusques à ma grand-Mere Schéhérazade qui lui en fit perdre l'habitude. Donc, je trouve fort peu respectueux que l'on vienne, après ce qui est arrivé dans ma famille, me parler de Nègres, comme si je n'y devois prendre aucun intérêt.

Je

Je vous passe celui-ci, puisqu'il est venu, mais qu'il n'en vienne plus, je vous prie. Amanzei après avoir demandé pardon au Sultan de son étourderie, continua ainsi. Ah ! Massoud, dit Amine à son Amant, que j'ai souffert d'être deux jours sans te voir ! Que je hais le monstre qui m'obsède ! Qu'on est malheureuse de se sacrifier à sa fortune !

Massoud, à tout cela, répondoit assez peu de chose. Il lui dit cependant que quoiqu'il l'aimât avec toute la délicatesse possible, il n'étoit pas fâché qu'Abdalathif eût pour elle, des attentions. Il l'exhorta ensuite à faire tout ce qui seroit convenable pour le ruiner, & se livrant après à toute la fureur des caresses d'Amine, ils commencerent une sorte d'entre-

tien

tien dont la joie de tromper Abdalathif, augmentoit encore la vivacité. Avant que de sortir du cabinet, elle paya fort généreusement Massoud, de l'extrême amour qu'il lui avoit témoigné.

Elle passa avec lui, la plus grande partie de la nuit, & le renvoya enfin, lorsqu'elle vit paroître le jour, & la Mere d'Amine, qui par une porte de son appartement qui donnoit dans celui de sa fille, l'avoit introduit, le fit sortir par la même voye.

Amine passa la matinée à essayer toutes les robes qu'elle avoit commandées, & à en ordonner d'autres. Ce fut son amusement jusques à l'heure qui lui étoit marquée pour aller danser chez l'Empereur. Elle en fut ramenée par Abdalathif; ils étoient suivis

vis de quelques jolies Compagnes d'Amine, de quelques jeunes Omrahs, & de trois beaux esprits des plus renommés d'Aggra. Ils s'empresserent à l'envi de louer la magnificence d'Abdalathif, son goût, son air noble, la délicatesse de son esprit, & la sûreté de ses lumières. Je ne concevois pas comment des gens qui, par leur naissance, ou leurs talents, tenoient un rang distingué, pouvoient se pardonner la bassesse, & la fausseté de leurs éloges. Ils n'oublioient pas même de louer Amine, mais à la vérité, c'étoit d'une façon qui devoit lui faire sentir qu'elle n'étoit que subalterne, & que sans ce qu'on vouloit bien devoir à Abdalathif, on auroit été avec elle aussi familier que l'on cherchoit à le paroître peu. Après les loüanges

ges d'Abdalathif , chacun se dispersa dans le salon avec qui il lui plut. La conversation étoit, selon ceux qui parloient , tantôt vive , tantôt plate , & en tout , il me parut que l'on ménagoit assez peu les Dames qui devoient souper chez Amine , & qu'elles ne s'en offensoient guères.

On descendit enfin pour souper. Comme il n'y avoit pas de retraite pour mon Ame , dans le lieu où l'on mangeoit , je ne pus pas entendre les discours qui s'y tinrent. A en juger par ceux qui précédèrent le souper, & ceux qui le suivirent , on pouvoit ne pas regretter de n'être point à portée de les entendre.

Abdalathif noyé dans le vin , ennivré des éloges que le mérite qu'on avoit découvert à son

Cuisinier avoit rendu plus vifs , & plus nombreux , ne tarda point à s'endormir. Un jeune homme qui avoit intérêt qu'il laissât bien - tôt Amine en état de disposer d'elle , osa bien l'éveiller pour lui représenter qu'un homme comme lui , chargé des plus grandes affaires , & nécessaire à l'Etat , autant qu'il l'étoit , pouvoit quelquefois permettre aux plaisirs de le distraire , mais ne devoit jamais s'y abandonner. Il prouva si bien enfin à Abdalathif combien il étoit cher au Prince , & au Peuple , qu'il le convainquit qu'il ne pouvoit différer de s'aller coucher , sans que l'Etat ne risquât d'y perdre son plus ferme appui.

Il sortit , & tout le monde avec lui. Quelques regards que j'avois surpris entre Amine , &

le jeune homme qui venoit de haranguer si bien Abdalathif, me firent croire que je le reverrois bientôt. Elle se mit à sa toilette d'un air nonchalant, & débarrassée de cet attirail superbe, plus gênant encore pour les plaisirs, qu'il n'est satisfaisant pour l'amour propre, elle ordonna qu'on la laissât seule.

La respectable Mere d'Amine, gagnée apparemment par le récit que le jeune homme lui avoit fait de ses souffrances, (car je ne sçaurois croire qu'une Ame si belle eût pu être sensible à l'intérêt) l'introduisit discrètement dans l'appartement de sa fille, & ne se retira qu'après qu'il lui eût donné parole positive, de ne faire à Amine aucune proposition qui pût allarmer la pudeur d'une fille aussi sage, & aussi modeste.

En vérité ! dit Amine au jeune homme , quand ils furent seuls , il faut que je vous aime bien tendrement , pour m'être déterminée à ce que je fais ! Car enfin , je trompe un honnête homme , que je n'aime point à la vérité , mais à qui pourtant , je devrois être fidelle. J'ai tort , je le sens bien , mais l'amour est une terrible chose , & ce qu'il me fait faire aujourd'hui , est bien éloigné de mon caractère. Je vous en sçais d'autant plus de gré , répondit le jeune homme , en voulant l'embrasser. Oh ! pour cela, repliqua-t-elle en le repoussant , voilà ce que je ne veux pas vous permettre : de la confiance , du sentiment , du plaisir à vous voir , je vous en ai promis , mais si j'allois plus loin, je trahirois mon devoir. Mais ,

mon enfant , lui dit le jeune homme , deviens - tu folle ? Qu'est - ce donc que le jargon dont tu te fers ? Je te crois tout le sentiment du monde , assurément , mais à quoi veux-tu qu'il nous serve ? Est-ce pour cela que je suis venu ici ?

Vous vous êtes trompé , répondit-elle , si vous avez attendu de moi quelqn'autre chose. Quoique je n'aime point le Seigneur Abdalathif , j'ai fait vœu de lui être fidelle , & rien ne peut m'y faire manquer. Ah ! Petite Reine , repartit le jeune homme en taillant , d'abord que tu as fait un vœu , je n'ai rien à dire , cela est respectable ; & pour la rareté du fait , jette permets d'y demeurer fidelle. Hé ! dis - moi , en as-tu beaucoup fait de pareils en ta vie ? Ne raillez pas , répondit

Amine , je suis fort scrupuleuse. Oh ! tu ne m'étonnes point , répliqua-t-il , vous autres filles , tant soit peu publiques , vous vous piquez toutes de scrupules , & vous en avez en général , beaucoup plus que les femmes vertueuses. Mais à propos de ton vœu , tu aurois tout aussi bien fait de m'en instruire tantôt , & de ne me pas faire prendre la peine de venir passer la nuit ici. Cela est vrai , répondit-elle d'un air embarrassé , mais vous m'avez fait des propositions si brillantes , que d'abord elles m'ont ébloüie , je l'avoüe. Hé ! lui demanda-t-il , la réflexion te les a donc gâtées ? tien , poursuivit-il en tirant une bourse , voilà ce que je t'ai promis , je suis homme de parole ; il y a là dedans , de quoi guérir tes scrupules , &

te relever de tous les vœux que tu as pu faire. Convienst-en du moins. Que vous êtes badin ! Répondit-elle en se saisissant de la bourse, vous me connoissez bien peu ! Je vous jure que sans l'inclination que je me sens pour vous . . . . Finissons cela , interrompit - il. Pour te prouver combien je suis noble , je te dispense des remerciemens , & même de cette prodigieuse inclination que tu as pour moi : aussi bien dans le marché que nous avons fait ensemble , ne m'a-t-elle servi à rien. Je te paye même aussi cher que si j'étois en premier , & tu sçais bien que cela n'est pas dans les règles. Il me semble que si , répondit Amine , je fais une perfidie pour vous , & . . . . Si je ne te payois , interrompit - il , qu'à raison de ce qu'elle te coute ,

je te réponds que je t'aurois pour rien. Mais encore une fois finissons , quoique tu ayes de l'esprit autant qu'on en puisse avoir , la conversation m'ennuie.

Quelque impatience qu'il marquât , il ne put empêcher qu'Amine qui étoit la prudence même , ne comptât l'argent qu'il venoit de lui donner. Ce n'étoit pas , disoit - elle , qu'elle se défiât de lui , mais il pouvoit lui-même s'être trompé , enfin elle ne se rendit à ses desirs , que quand elle fut sûre qu'il n'avoit point commis d'erreur de calcul.

Lorsque le jour fut prêt à paroître , la Mere d'Amine revint , & dit au jeune homme qu'il étoit tems qu'il se retirât : il n'étoit pas tout à fait de cet avis , quoiqu'Amine le priât de

vouloir bien ménager sa réputation. Cette considération ne l'auroit sûrement pas ébranlé, & malgré ses prieres, il seroit resté, si Amine ne lui eût promis de lui accorder à l'avenir, autant de nuits qu'elle pourroit en dérober à Abdalathif.

Outre Abdalathif, Massoud, & ce jeune homme à qui quelquefois elle tenoit parole, Amine qui avoit reconnu l'utilité des conseils que sa Mere lui avoit donnés, recevoit indifféremment tous ceux qui la trouvoient assez belle pour la désirer, pourvû cependant qu'ils fussent assez riches, pour lui faire agréer leurs soupirs. Bonzes, Bramines, Imans, Militaires, Cadis, hommes de toutes nations, de tout genre, de tout âge, rien n'étoit rebuté. Il est vrai que comme elle avoit des

principes , & des scrupules , il en coutoit plus aux étrangers , à ceux sur-tout qu'elle regardoit comme des infidelles , qu'à ses compatriotes , & à ceux qui suivoient la même loi qu'elle. Ce n'étoit qu'à prix d'argent qu'ils pouvoient vaincre ses répugnances , & après qu'elle s'étoit donnée , triompher de ses remords. Elle s'étoit même fait là dessus des arrangemens singuliers. Il y avoit des cultes qu'elle avoit plus en horreur que les autres , & je me souviendrai toujours qu'il en couta plus à un Guébre , pour obtenir d'elle des complaisances , qu'il n'en avoit couté en pareil cas , à dix Mahométans.

Soit qu'Abdalathif fût trop persuadé de son mérite , pour croire qu'Amine pût être infidelle , soit qu'aussi ridiculement,

il comptât sur les sermens qu'elle lui avoit faits de n'être jamais qu'à lui , il fut long-tems avec elle , dans la plus parfaite sécurité , & sans un événement imprévu , quoiqu'il ne fût pas sans exemple , il est apparent qu'il y auroit toujours été plongé.

J'entends bien , dit alors le Sultan , quelqu'un lui dit qu'elle étoit infidelle. Non , Sire , répondit Amanzei. Ah ! Oüi , reprit le Sultan , je vois à présent que c'étoit toute autre chose , cela se devine : lui-même , il la surprit. Point du tout , Sire , repartit Amanzei , il auroit été trop heureux d'en être quitte à si bon marché. Je ne sçai donc plus ce que c'étoit , dit Schah - Baham ; au fonds ce ne sont pas mes affaires , & je n'ai pas besoin de me tourner la tête.

te , pour deviner quelque chose qui ne m'intéresse pas.

---

## CHAPITRE VI.

*Pas plus extraordinaire qu'amusant.*

**L**E moment fatal où toutes les grandeurs, les diamants, les richesses qu'Amine possédoit, alloient s'évanouïr pour elle, étoit venu. Du moins pour se consoler de leur perte, lui restoit-il le souvenir d'un beau songe, & Abdalathif supposé qu'il eût rêvé, ne l'avoit pas fait aussi agréablement qu'elle.

Depuis quelques jours, j'avois remarqué qu'Amine étoit plus triste qu'à l'ordinaire, sa maison la nuit, étoit fermée, & le jour elle ne voyoit qu'Abda-

lathif. On lui avoit écrit beaucoup de lettres , & toutes l'avoient chagrinée. Je me perdois en réflexions pour deviner ce qu'elle pouvoit avoir , & ne pouvant le pénétrer , je fus assez imbécile pour croire que les remords dont elle étoit agitée , causoient seuls, le chagrin qu'elle paroissoit avoir.

Quoique la connoissance que j'avois de son caractère , dût m'interdire cette idée , la difficulté de pénétrer la cause de son inquiétude , me la fit former. Je ne fus pas long-tems à voir que je m'étois trompé sur tout ce que j'avois imaginé.

Amine , l'air embarrassé , pensif , sombre , étoit un matin à sa toilette. Abdalathif entra. Elle rougît à sa vûë , elle n'étoit pas accoutumée à le voir le matin , & cette visite inopi-

née lui déplut. Confuse , & timide , à peine osa-t-elle lever les yeux sur lui. A la mine refrognée d'Abdalathif , aux regards terribles que de tems en tems , il lançoit sur elle , il n'étoit pas difficile de juger qu'il étoit tourmenté d'une idée facheuse à laquelle , vraisemblablement , elle avoit donné lieu. Amine , sans doute , sçavoit ce que c'étoit , car elle n'osa jamais le lui demander. Il garda quelque tems le silence. Vous êtes jolie ! Lui dit-il enfin , avec une fureur ironique , vous êtes jolie ! Oüi , très fidelle ! Oh ! parbleu , Ma Reine , parbleu ! On sçaura vous apprendre à être sage , & vous mettre en lieu où vous serez forcée de l'être , du moins , quelque tems.

Quel est donc ce discours ,

Monsieur ? lui répondit Amine d'un air de hauteur , est - ce à une personne comme moi , qu'il peut jamais s'adresser ? Mesurez un peu vos paroles , je vous prie.

L'insolence d'Amine , dans la situation présente , parut si singulière à Abdalathif que d'abord elle le confondit ; mais enfin la fureur prenant le dessus , il l'accabla de toutes les injures , & de tout le mépris qu'il croyoit lui devoir. Amine voulut alors entrer en justification , mais Abdalathif qui sans doute avoit des témoins convainquans de ce dont il l'accusoit , lui ordonna brusquement de se taire.

Amine convint en ce moment qu'Abdalathif avoit raison de se plaindre , mais il lui paroissoit si peu possible que ce

fût d'elle , qu'elle n'en revenoit pas. Elle crût même , devoir à son tour , l'accabler de reproches sur ses infidélités , lui faire même des remontrances sur les mauvais choix qu'il faisoit , toutes choses , qu'elle ne lui disoit , ajouta-t-elle , que par l'extrême intérêt qu'elle osoit prendre à ce qui le regardoit.

Une impudence si soutenüe impatienta enfin Abdalathif au point qu'il pensa s'échapper tout à fait. Amine , voyant qu'il n'étoit la dupe , ni de sa hauteur , ni de ses reproches , & craignant à la fureur où elle le voyoit , que cette scène ne finit pour elle , de la façon la plus tragique , crut enfin qu'elle devoit prendre le parti des larmes , & de la soumission. Ce fut en vain , rien ne calma Abdalathif : je ne vous dirai pas ce qu'il

qu'il avoit , mais jamais , je n'ai vû d'homme si fâché. De moment en moment, il entroit dans des accès de fureur , pendant lesquels , il auroit sans doute , tout brisé dans la maison , si tout ce qui étoit , ne lui eût pas appartenu. Cette sage considération le retenoit sur un fracas indécent qui l'auroit peut-être soulagé , & la violence qu'il se faisoit pour se retenir sur cela , augmentoit sa colére contre Amine. Ce dont il étoit le plus outré, c'étoit qu'on eût osé manquer d'une façon si crielle , à ce qu'on devoit à un homme comme lui. Cela seul lui paroissoit inconcevable.

Après avoir dit toutes les impertinences que sa fureur , & sa fatuité , lui dictoient tour-à-tour, il s'empara généralement de tout ce qu'il avoit donné à Amine.

Elle s'étoit attendüe à être quit-  
tée, & elle s'en consoloit, en  
jettant de tems en tems les yeux  
sur les diamants, & les autres  
choses qu'elle croyoit qui lui  
resteroient; mais quand elle vit  
l'impitoyable Abdalathif, se  
mettre en devoir de tout re-  
prendre, elle pouffa les cris les  
plus perçants, & les plus dou-  
loureux. Sa Mere alors entra,  
se jetta mille fois aux pieds  
d'Abdalathif, & crut l'appaiser  
beaucoup en lui avoüant que  
c'étoit un maudit Bonze qui  
étoit cause de tout ce qui arri-  
voit.

Loin que ce qu'on disoit du  
Bonze, parût attendrir Abda-  
lathif, il sembla le déterminer  
à user de toute la rigueur pos-  
sible. Hélas! Ajoutoit triste-  
ment la Mere d'Amine, nous  
sommes bien punies de nous

être fiées à un infidèle. Ma fille  
 ſçait ce que j'en penſois, & que  
 je lui ai toujours dit que cela  
 ne pouvoit que lui porter mal-  
 heur.

Pendant ces lamentations ,  
 Abdalathif, ayant à la main un  
 état de tout ce qu'il avoit donné  
 à Amine, ſe faiſoit tout reſti-  
 tuer par ordre. Lorsque cela fut  
 fait. A l'égard de l'argent que  
 je vous ai donné, dit-il à Amine  
 d'un air grave, je vous le laiſſe;  
 il n'a pas tenu à moi, Petite Rei-  
 ne, que vous n'ayez été plus  
 heureuſe. Cette mortification-  
 ci, vous rendra, ſans doute plus  
 prudente, je le deſire ſincère-  
 ment, allez, ajouta-t-il, je n'ai  
 plus beſoin de vous ici. Ren-  
 dez graces au Ciel, de ce que  
 je ne porte pas plus loin ma co-  
 lère.

En achevant ces paroles, il

ordonna à ses esclaves, de les faire sortir, n'étant pas plus ému des injures atroces qu'alors elles vomissoient contre lui, qu'il ne l'avoit été des larmes qu'il leur avoit vu répandre.

La curiosité de voir l'usage qu'Amine feroit de son humiliation, me fit résoudre, malgré le dégoût que ses mœurs me causoient, à la suivre dans ce réduit obscur d'où Abdalathif l'avoit tirée, & où elle retourna cacher sa honte, & la douleur de n'avoir pas sçu le ruiner.

Ce fut dans ce triste lieu que je fus témoin de ses regrets, & des imprécations de sa vertueuse Mere. Les débris de leur fortune, qui étoient encore considérables, les consolèrent enfin de ce qu'elles avoient perdu.

Hé bien ! Ma fille, disoit un jour la Mere d'Amine, est-ce donc un si grand malheur que ce qui vous est arrivé ? Je conviens que ce monstre que vous aviez, étoit la liberalité même, mais est-il donc le seul à qui vous puissiez plaire ? D'ailleurs, quand vous n'en retrouveriez pas un aussi riche, croiriez-vous pour cela être malheureuse ? Non, ma fille, où l'espèce manque, il faut se dédomager par le nombre. Si quatre ne suffisent pas pour le remplacer, prenez-en dix, plus même, s'il le faut. Vous me direz peut-être, que cela est sujet à des accidents, cela est vrai ; mais quand on ne se met au-dessus de rien, que l'on craint tout, on reste dans l'infortune, & dans l'obscurité.

Quelque envie qu'Amine eût

de mettre à profit ces sages conseils , l'abandonnement où elle étoit , ne lui permit pas de s'en servir aussi - tôt qu'elle l'auroit voulu. Son aventure avec Abdalathif , lui avoit si bien donné dans Agra , la réputation d'une personne peu sûre dans le commerce , que , hors le fidelle Maïfoud , de qui la tendresse étoit à l'épreuve de tout , je ne vis chez elle , pendant long-tems que quelques-unes de ses compagnes qui venoient la voir , plutôt sans doute , pour jouir de son malheur , que pour l'en consoler :

Le tems qui efface tout , effaça enfin la mauvaise opinion qu'on avoit d'Amine. On la crut changée , on imagina que les réflexions qu'on lui avoit laissé le tems de faire , l'auroient guérie de la fureur d'être infi-

delle. Les Amants revinrent. Un Seigneur Persan, qui arriva dans ce tems à Agra, & qui n'en sçavoit que médiocrement les anecdotes, vit Amine, la trouva jolie, & s'en entêta d'autant plus, qu'un de ces hommes obligeans, qui ne s'occupent que du noble soin de procurer des plaisirs aux autres, l'assura que s'il avoit le bonheur de plaire à Amine, il devoit lui en sçavoir d'autant plus de gré, que ce seroit la premiere foiblesse qu'elle auroit à se reprocher.

Tout autre auroit cru la chose impossible, le Persan ne la trouva qu'extraordinaire. Cette nouveauté le piqua, & à l'aide de l'irreprochable témoin de la vertu d'Amine, il acheta au plus haut prix, des faveurs qui, dans Agra, commençoient à

être taxées au plus bas, & n'étoient pourtant pas encore aussi méprisées qu'elles auroient dû l'être.

Cette triste maison qu'Amine habitoit, fut encore une fois, quittée pour un Palais superbe où brilloit tout le faste des Indes. Je ne sçai si Amine usa sagement de sa nouvelle fortune; mon Ame rebutée d'étudier la sienne, alla chercher des objets plus dignes de s'occuper, dans le fonds peut-être aussi méprisables, mais qui plus ornés, la revoltoient moins, & l'amusoient davantage.

Je m'envolai dans une maison, qu'à sa magnificence, & au goût qui y regnoit de toutes parts, je reconnus pour une de celles où je me plaisois à demeurer, où l'on trouve toujours le plaisir, & la galanterie, & où

où le vice même , déguisé sous l'apparence de l'amour , embelli de toute la délicatesse , & de toute l'élégance possibles , ne s'offre jamais aux yeux que sous les formes les plus séduisantes.

La Maîtresse de ce Palais , étoit charmante , & à la tendresse qu'elle avoit dans les yeux , autant qu'à sa beauté , je jugeai que mon Ame y trouveroit des amusemens. Je restai quelque tems dans son Sopha , sans qu'elle daignât seulement s'y asseoir. Cependant elle aimoit , & elle étoit aimée. Pour suivie par son Amant , persécutée par elle-même , il n'y avoit pas d'apparence que je lui fusse toujours aussi indifférent qu'elle sembloit se le promettre.

Quand j'entrai chez elle , il avoit déjà obtenu la permission de lui parler de son amour , mais

quoiqu'il fût aimable , & presant , que même il eût déjà persuadé , il étoit encore bien loin de vaincre.

Phénime , ( c'est ainsi qu'elle s'appelloit , ) renonçoit avec peine à sa vertu , & Zulma trop respectueux pour être entreprenant , attendoit du tems , & de ses soins , qu'elle prît pour lui autant d'amour qu'il en ressentoit pour elle. Mieux informé que lui , des dispositions de Phénime , je ne concevois pas qu'il pût connoître aussi peu son bonheur. Phénime à la vérité , ne lui disoit pas encore qu'elle l'aimoit , mais ses yeux le lui disoient toujours. Lui parloit-elle d'une chose indifférente ? sans qu'elle le voulut , même sans qu'elle s'en apperçût , sa voix s'attendrissoit , ses expressions devenoient plus vives.

Plus elle s'imposoit de contrainte avec lui, plus elle lui marquoit d'amour. Rien de son Amant, ne lui paroissoit indifférent, elle en craignoit tout, & les gens qu'elle aimoit le moins, en étoient en apparence, mieux traités que lui. Quelquefois elle lui imposoit silence, & l'oubliant à l'instant même elle continuoit la conversation qu'elle avoit voulu finir. Toutes les fois qu'il la trouvoit seule, ( & sans s'en appercevoir, elle lui en donnoit mille occasions, ) l'émotion la plus tendre, & la plus marquée, s'emparoit d'elle involontairement. Si dans le cours d'un entretien long & animé, il arrivoit à Zulma de lui baiser la main, ou de se jeter à ses genoux, Phénime s'éffrayoit, mais ne se fâchoit pas; c'étoit même si tendre-

ment qu'elle se plaignoit de ses entreprises :

Et cependant , interrompit le Sultan , il ne les continuoit pas ? Non afsûrément , Sire , répondit Amanzei , plus il étoit amoureux . . . . Plus il étoit bête , dit le Sultan , je le vois bien. L'amour n'est jamais plus timide , reprit Amanzei , que quand . . . . Oüi ! Timide , interrompit encore le Sultan , voilà un beau conte ! Est-ce qu'il ne voyoit pas qu'il impatientoit cette Dame ? A la place de cette femme là , je l'aurois renvoyé pour jamais , moi qui vous parle.

Il n'est pas douteux , reprit Amanzei , qu'avec une coquette , Zulma n'eût été perdu , mais Phénime qui réellement desiroit de n'être pas vaincüe , tenoit compte à son Amant , de

sa timidité. D'ailleurs plus il ménageoit les scrupules de Phénimie, plus il s'assuroit la victoire. Un moment donné par le caprice, s'il n'est pas faisi, ne revient peut-être jamais, mais quand c'est l'amour qui le donne, il semble que moins on le fait, plus il s'empresse à le rendre. J'ai cependant oui dire, repliqua Schah-Baham, que les femmes n'aiment point qu'on ne les devine pas. Cela peut être quelquefois, répondit Amanzei, mais Phénime pensoit différemment, & n'aimoit jamais tant Zulma, que quand il avoit été plus respectueux, qu'elle même ne l'avoit désiré. Et, demanda encore le Sultan, lui arrivoit-il souvent de s'y méprendre ?

Oui, Sire, répondit Amanzei, & quelquefois si grossière-

ment qu'il en étoit ridicule. Un jour , par exemple , il entra chez Phénime ; il y avoit plus d'une heure que livrée à sa tendresse , elle ne s'occupoit que de lui ! elle avoit commencé par le desirer vivement , & son imagination s'échauffant par degrés , elle s'abandonna voluptueusement à son desordre ; il étoit au plus haut point , lorsque Zulma se présenta à ses yeux ; son trouble augmenta , elle acheva de rougir en le voyant , ah ! s'il eût deviné ce qui faisoit alors rougir Phénime ! S'il eût osé même la presser ! mais il se croyoit fort mal avec elle de quelques libertés fort innocentes , que la veille , il avoit voulu prendre , & il employa à lui en demander pardon, le tems où elle ne se feroit offensée de rien.

Ah ! Le butord , s'écria le Sultan , il n'est pas croyable qu'on soit si bête ! Il ne faut cependant pas que cela vous étonne , Sire , repartit Amanzei ; tout le tems que j'ai été Sopha , j'ai vû manquer plus de momens que je n'en ai vû saisir. Les femmes accoûtumées à nous cacher sans cesse ce qu'elles pensent , mettent sur-tout , leur attention à nous dissimuler les mouvemens qui les portent à la tendresse , & telle a peut-être à se vanter de n'avoir jamais succombé , qui doit moins cet avantage à sa vertu , qu'à l'opinion qu'elle en a sçu donner.

Je me rappelle , qu'étant chez une femme célèbre par sa rare vertu , j'y fus assez long-tems sans rien voir qui démentît l'idée qu'on avoit d'elle dans le monde. Il est vrai qu'elle n'é-

toit pas jolie , & qu'il faut convenir qu'il n'y a point de femmes à qui il soit plus aise d'être vertueuses , qu'à celles qui manquent d'agrémens. Celle - ci joignoit à sa laideur , un caractère d'esprit , dur , & sévère , qui effrayoit pour le moins autant que sa figure. Quoique personne ne se fut hasardé à essayer de la rendre sensible , on n'en croyoit pas moins qu'il étoit impossible qu'elle le devînt. Par je ne sçai quel hazard , un homme plus hardi , ou plus capricieux que les autres , ou qui ne croyoit pas à la vertu des femmes , un jour se trouvant seul auprès d'elle , osa lui dire qu'il la trouvoit aimable. Quoiqu'il le lui dît assez froidement pour ne devoir pas en être crû , un discours si nouveau pour elle , lui fit impression. Elle répondit modeste-

ment , mais avec trouble , qu'elle n'étoit point faite pour inspirer de pareils sentimens ; il lui baïsa la main , elle en tressaillit ; son air embarrassé , sa rougeur , le feu qui tout d'un coup anima ses yeux , furent de sûrs garands du desordre qui s'élevoit dans son Ame. Il lui répéta , en la serrant dans ses bras avec transport , qu'elle faisoit sur lui , l'impression la plus vive. Je ne sçai , ( pendant qu'elle continuoit à s'en étonner , ) comment il fit pour lui prouver qu'il disoit vrai , mais cette modestie dont elle s'étoit armée , commença à céder à l'évidence. De quelque nature que fût la preuve qu'il lui offroit , en la convaincant , elle acheva de la subjuguier. Soit que des objets si nouveaux pour elle , lui imposassent , soit qu'en

ce moment , elle se sentit fatiguée du poids de sa vertu , à peine se souvint - elle que la bienfiance demandoit au moins qu'elle combattît , & elle se rendit plus promptement que les femmes même accoutumées à résister le moins. Cet exemple , & quelques autres du même genre , m'ont fait croire qu'il y a bien peu de femmes vertueuses qu'on ne puisse attaquer sans succès , & qu'il n'y en a point de plus faciles à vaincre , que celles qui ont le moins d'habitude de l'amour ; mais je reviens aux deux Amants dont je faisois l'histoire à Vôtre Majesté.



## C H A P I T R E V I I .

*Où l'on trouvera beaucoup à reprendre.*

**U**N soir , en quittant Phénime , Zulma lui demanda quand il pourroit la revoir ; quoiqu'elle craignît beaucoup sa présence , elle ne sçavoit pas s'en passer , ainsi après avoir révé quelque tems , elle lui répondit qu'il pourroit la voir le lendemain.

Phénime qui sentoit bien tout le danger qu'il y avoit pour elle , à être seule avec lui , avoit pensé à avoir du monde , & pourtant fit dire , le jour du rendez - vous , qu'elle n'y étoit pour personne que pour Zulma. Il lui sembloit que quand il trou-

voit quelqu'un chez elle , moins il avoit la liberté de lui parler de son amour , plus par mille choses qu'il imaginoit , il tâchoit de lui faire comprendre qu'il en étoit perpétuellement occupé ; & l'on est si clairvoyant dans le monde ! Elle entendoit si bien Zulma ! La méchanceté des spectateurs ne pouvoit - elle pas leur donner cette pénétration qu'elle ne devoit qu'à l'amour ? Zulma étoit moins dangereux pour elle , quand ils étoient seuls , puisque alors il sçavoit être respectueux , & que devant des témoins , il n'étoit pas assez prudent : donc , il ne falloit jamais le voir en compagnie , que le moins qu'il seroit possible.

D'ailleurs , il étoit si triste quand il ne pouvoit pas lui parler ! N'y avoit - il pas trop d'in-

humanité à le priver d'un plaisir que jusques alors elle avoit trouvé si peu de risque à lui accorder ?

Toutes ces raisons avoient déterminé Phénime , ou du moins elle le croyoit , & elle fondoit toujours , soit sur les usages , soit sur des choses qui lui paroissent aussi sensées , ce que l'amour seul lui faisoit faire en faveur de Zulma.

Ce jour même elle avoit été extrêmement tentée de faire son bonheur , elle s'étoit dit tout ce que peut se dire une femme qui veut se vaincre elle-même , sur ce qu'elle oppose à son amour ; elle s'étoit exagéré la constance , & les soins de Zulma , ce desir toujours si pressant qu'il avoit de lui plaire : elle se souvenoit même avec plaisir qu'il avoit toujours mieux ai-

mé être trompé , qu'infidèle. Zulma d'ailleurs , étoit jeune , spirituel , bien fait , toutes choses sur lesquelles, elle ne croyoit pas appuyer , mais qui n'en étoient pas moins , celles qui l'avoient le plus touchée.

Qui diable l'arrêtoit donc ? demanda le Sultan , cette femme là m'excede. Huit ans de vertu , répondit Amanzei, huit ans dont une seule foiblesse , alloit lui enlever tout le mérite ! En effet ! S'écria le Sultan , voilà ce qui s'appelle une perte !

Elle est pour une femme qui pense , plus considérable que Votre Majeste ne le croit , répondit Amanzei. La vertu est toujours accompagnée d'une paix profonde , elle n'amuse pas , mais elle satisfait. Une femme assez heureuse pour la

posséder , toujours contente d'elle-même , peut ne se regarder jamais qu'avec complaisance ; l'estime qu'elle a pour elle , est toujours justifiée par celle des autres , & les plaisirs qu'elle sacrifie , ne valent pas ceux que le sacrifice lui procure.

Dites - moi un peu , dit le Sultan , croyez - vous , si j'avois été femme , que j'eusse été vertueuse ? En vérité ! Sire , répondit Amanzei , stupéfait de la question , je n'en sçai rien. Pourquoi n'en sçavez vous rien ? demanda le Sultan. Mais , est-il croyable que l'on fasse de pareilles questions ! dit la Sultane. Ce n'est pas vous que j'interroge , repliqua-t-il. Je veux seulement qu'Amanzei me dise si j'aurois été vertueuse. Sire , je crois qu'oui , repartit Amanzei. Hé bien ! Mon cher , vous vous

trompez , reprit Schah-Baham , j'aurois été tout le contraire. Ce que j'en dis au reste , ajouta-t-il en s'adressant à la Sultane , ce n'est pas pour vous dégouter d'être vertueuse, vous ; ce que je pense là-dessus , n'est que pour moi , & peut-être bien , que si j'étois femme , je changerois d'avis : sur ces sortes de choses , chacun pense comme il veut , & je ne contrains personne. Votre Maître s'embarasse , dit en fouriant la Sultane à Amanzei , & je vous répons qu'il vous fera fort obligé , si vous poursuivez votre conte. Ce que j'entends , n'est pas mauvais , repliqua le Sultan , ne diroit-on pas que c'est moi qui interromps ?

Zulma entra , reprit Amanzei , & Phénime , quoiqu'il vint plutôt qu'elle ne l'attendoit , ne  
 laissa

laissa pas de lui dire qu'il venoit bien tard.

Que je suis heureux , Phénime , lui dit-il tendrement , que vous me trouviez coupable ! Phénime ne s'apperçut que dans cet instant , de la force de ce qu'elle venoit de lui dire ; elle voulut s'excuser , & ne sçut que répondre. Zulma souîrit de l'embarras où il la voyoit , & elle rougît de l'avoir vû souîrire. Il se jetta à ses genoux , & lui baïsa la main avec une ardeur extrême ; elle fit un mouvement pour la retirer , mais comme il ne faisoit pas d'efforts pour la retenir , elle la lui rendit.

Zulma , cependant , lui disoit les choses les plus tendres , elle ne lui répondoit pas , mais elle l'écoutoit avec une attention , & une avidité qu'elle se feroit sûrement reprochées , si

elle avoit pû démêler ses mouvemens. Sa gorge étoit un peu découverte , elle s'apperçut qu'il y portoit ses yeux , & voulut rapprocher sa robe. Ah ! cruelle , lui dit Zulma.

Cette exclamation suffit pour arrêter la main de Phénime. Pour laisser jouir Zulma de la légère faveur qu'elle lui accordoit , sans qu'il put rien en conclure contr'elle , elle feignit d'avoir quelque chose à raccommoder à sa coëffure. Les yeux de Zulma ne purent , sans s'enflammer , s'attacher long - tems sur l'objet que Phénime lui avoit abandonné. Elle se livra d'abord au plaisir d'être admirée de ce qu'elle aimoit , ses yeux se troublèrent , elle regarda Zulma languissamment , & parut plongée dans la plus tendre rêverie.

Allons , Zulma , dit alors le Sultan ; mais il ne voyoit pas cela , lui ! Ah la crüelle bête !

Phénime , malgré le desordre qui s'emparoit d'elle , poursuivit Amanzei , s'apperçut de celui de son Amant , & craignant également l'émotion de Zulma , & la sienne , elle se leva brusquement. Il fit quelques efforts pour la retenir , & n'ayant plus la force de lui parler , il tâcha , en arrosant sa main des pleurs qu'il répandoit , de lui faire comprendre combien il étoit touché de la crüelle résolution qu'elle prenoit. Tant de respect achevoit d'émouvoir Phénime , mais l'amour ne l'ayant pas encore absolument vaincië , elle triompha , & de ses propres desirs , & de ceux de son Amant , plus dangereux pour elle , peut - être , que les siens mêmes.

Aussi - tôt qu'elle se fût débarrassée des bras de Zulma , elle lui fit signe de se relever , il obéit. Ils se regardèrent quelque tems en gardant le silence. Phénime enfin , lui dit qu'elle vouloit jouer. Quelque déplacée que cette envie parût à Zulma , il ne sçavoit pas résister aux volontés de Phénime , & il prépara tout lui - même avec autant de vivacité , que si c'eût été lui qui eût désiré le jeu. Cette nouvelle preuve de sa soumission toucha extrêmement Phénime , & je la vis prête à lui demander pardon d'un fantaisie qu'alors elle trouvoit ridicule.

Le repentir de Phénime , ne dura pas autant qu'il l'auroit fallu pour le bonheur de Zulma , & plus elle se sentit émue , plus elle crut devoir lui cacher son trouble. Elle se mit donc au jeu ,

mais il lui inspira un ennui qui lui fit bien-tôt connoître que ce qu'elle avoit imaginé contre Zulma , étoit pour elle , d'une bien foible ressource. Elle ne voulut pourtant pas croire d'abord que les dispositions où elle étoit pour lui , causassent cette langueur dans laquelle elle se sentoit , & l'attribuant uniquement au jeu qu'elle avoit choisi , elle pressa son Amant d'en prendre un autre , il obéit en soupirant , & elle n'en fut pas moins tourmentée. Ce desordre qu'elle croyoit calmer , ces tendres idées dont elle cherchoit à se distraire , sembloient , par la violence qu'elle se faisoit , s'accroître , & prendre plus d'empire sur son Ame. Abîmée dans la rêverie , elle croyoit regarder son jeu , & ne s'occupoit que de Zulma.

L'air pénétré qu'elle lui voyoit, les profonds soupirs qu'il pouffoit, ses larmes qu'elle voyoit près de couler, & que son respect pour elle sembloit seul retenir encore, achevèrent d'attendrir Phénime. Toute entière aux tendres mouvemens qu'il lui inspiroit, elle s'attacha uniquement à le regarder; soit qu'enfin elle fût confuse de l'état où elle se trouvoit, soit qu'elle ne pût plus soutenir les regards de Zulma, elle appuya sa tête sur sa main. Zulma ne la vit pas plutôt dans cette attitude qu'il alla se jeter à ses pieds; ou Phénime trop occupée, ne le vit pas, ou elle ne voulut pas l'en empêcher. Il profita de ce moment de faiblesse, pour lui baiser la main qu'elle avoit libre, & il la baisa avec plus de transports qu'un

Amant ordinaire n'en éprouve ,  
 en jouissant de tout ce qui peut  
 le rendre heureux.

Comblé d'une faveur que dans  
 les termes même où ils en étoient  
 ensemble , il n'osoit pas encore  
 espérer , il voulut chercher dans  
 les yeux de Phénime , quel de-  
 voit être son destin. Elle avoit  
 toujours la tête appuyée sur sa  
 main , il s'en empara douce-  
 ment , & Phénime , en se dé-  
 couvrant le visage , le laissa  
 voir couvert de ses larmes. Ce  
 spectacle émût Zulma au point  
 d'en verser lui-même. Ah Phé-  
 nime ! s'écria-t-il , en poussant  
 un profond soupir. Ah Zulma !  
 répondit-elle tendrement. En  
 achevant ces paroles , ils se re-  
 gardèrent , mais avec cette ten-  
 dresse , ce feu , cette volupté ,  
 cet égarement que l'amour seul ,  
 & l'amour le plus vrai , peut  
 faire sentir.

Zulma enfin , d'une voix entrecoupée par les soupirs , reprit la parole ; Phénime , dit-il avec transport , Ah ! S'il est vrai qu'enfin mon amour vous touche , & que vous craigniez encore de me le dire , laissez du moins à ces yeux charmants , à ces yeux que j'adore , la liberté de s'expliquer en ma faveur. Non , Zulma , répondit-elle , je vous aime , & je ne me pardonnerois pas de vous retrancher rien d'un triomphe que vous avez si bien mérité. Je vous aime , Zulma , ma bouche , mon cœur , mes yeux , tout doit vous le dire , & tout vous le dit. Zulma ! Mon cher Zulma ! Je ne suis heureuse que depuis que je peux vous apprendre tout ce que je sens pour vous. A des paroles si douces , & si peu attendües , Zulma pen-

sa mourir de sa joye. Dans quelque égarement qu'elle le plongeât, il n'oublia pas que Phénime pouvoit le rendre encore plus heureux. Quoiqu'il n'ignorât pas que l'aveu qu'elle lui faisoit, l'autorisoit à mille choses qu'à peine, jusqu'à ce moment, il avoit osé imaginer, le respect qu'il avoit pour elle, l'emportant sur ses desirs, il voulut attendre qu'elle achevât de décider de son fort.

Phénime connoissoit trop Zulma, pour se méprendre au motif qui suspendoit ses empressements; elle le regarda encore avec une extrême tendresse, & cédant enfin aux doux mouvemens dont elle étoit agitée, elle se précipita sur lui, avec une ardeur que les termes les plus forts, & l'imagination la plus ardente, ne pourroient jamais bien peindre.

Que de verité ! que de sentiment dans leurs transports ! non ! jamais spectacle plus attendrissant ne s'étoit offert à mes yeux. Tous deux ennivrez, sembloient avoir perdu tout usage de leurs sens. Ce n'étoit point ces mouvemens momentanez que donne le desir, c'étoit ce vrai délire, cette douce fureur de l'amour, toujourns cherchez, & si rarement sentis. O Dieux ! Dieux ! disoit de tems en tems Zulma, sans pouvoir en dire davantage. Phénime, de son côté, abandonnée à tout son trouble, serroit tendrement Zulma dans ses bras, s'en arrachoit pour le regarder, s'y rejettoit, le regardoit encore. Zulma ! lui disoit-elle avec transport, ah Zulma ! que j'ai connu tard le bonheur.

Ces paroles étoient suivies de ce silence délicieux auquel l'ame

se plaît à se livrer, lorsque les expressions manquent au sentiment qui la pénètre.

Zulma, cependant, avoit bien des choses encore à desirer; & Phénime à qui son ardeur les rendoit en ce moment, presque aussi nécessaires, qu'à lui-même, loin de vouloir rien opposer à ses desirs, s'y livra aveuglement. Il sembloit même, qu'il fît encore plus pour elle, qu'elle ne faisoit pour lui; plus elle s'étoit deffenduë contre son amour, plus elle croyoit devoir lui prouver combien sa résistance lui avoit couté, & lui faire une sorte de satisfaction sur les tourmens, qu'elle lui avoit fait éprouver si long-tems. Elle auroit rougi de s'armer de cette fausse décence qui, si souvent gêne, & corrompt les plaisirs, & qui paroissant mettre sans cesse, le repentir à côté de l'amour.

laisse, au milieu du bonheur même, un bonheur encore plus doux à desirer. La tendre, la sincère Phénime se seroit crüe coupable envers Zulma, si elle lui avoit derobé quelque chose de l'ardeur extrême qu'il lui inspiroit; elle voloit avec empressement au devant de ses caresses, & comme quelques momens auparavant, elle s'estimoit de lui resister, elle mettoit alors toute sa gloire à le bien convaincre de sa tendresse.

Dans un de ces intervalles que, tous courts qu'ils étoient, ils remplissoient par mille tendres transports, Phénime, lui dit Zulma, de l'air le plus passionné, vous mettez trop de verité dans tous vos mouvemens, pour que je n'aye pas dû croire quelquefois, que vous m'aimiez; pourquoi avez-vous retardé si long - tems cet aveu?

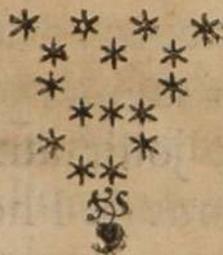
Mon cœur s'est déterminé promptement pour vous, répondit Phénime, mais ma raison s'est long-tems opposée à mes sentimens. Plus je me sentoís capable de la passion la plus sincere, plus je craignois de m'engager; sans avoir aimé, je sentoís que j'exigerois plus de tendresse que je ne pourrois en inspirer. Vous seul, m'avez fait connoître qu'il y a encore des hommes capables d'aimer; vous m'aviez touchée, mais vous ne m'aviez pas vaincuë. Vous l'avoueraí-je, Zulma! cette vertu que je vous sacrifie aujourd'hui avec tant de plaisir, a long-tems combattu contre vous. Je n'imaginois pas sans desespoir, qu'une seule foiblesse alloit me ravir, & la douce certitude que j'étois estimable, & le bonheur d'être estimée. Ah Zulma! ajouta-t-elle en le serrant dans ses

bras, que tu me rends odieux, tous les momens que je n'ai point passez à te prouver ma tendresse ! Qui moi ! Zulma, j'ai pû te résister ! je t'ai fait répandre des larmes, & ce n'a pas toujourns été celles que tu répands aujourd'hui ! pardonne le moi, j'étois plus malheureuse que toi-même ! ouï, Zulma ! je me reprocherai toujourns d'avoir pû croire qu'être à toi, ne dût pas remplir tous mes vœux, & me tenir lieu de tout. Tu m'aimois ! & je pouvois songer à l'estime des autres ! ah ! puis-je encore meriter la tienne !

Vôtre majesté devine sans doute, continua Amanzei, quelle fut la suite d'une pareille conversation ; quelque plaisir qu'elle m'ait donné, il me seroit impossible de me rappeler les discours de deux amants qui, enivrez d'eux-mêmes, s'interrogeoient,

& ne se donnoient jamais le tems de se répondre, & dont les idées n'ayant alors entre elles aucune liaison, ne peignoient que le désordre de leur ame, & ne devoient pas avoir pour un tiers, le même charme que pour eux. J'étois surpris, & de la vivacité de leur passion, & des ressources qu'ils y trouvoient. Ils ne se séparèrent que fort tard, & Zulma fut à peine sorti, que Phénime qui lui avoit consacré tous ses momens, se mit à lui écrire, Zulma revint le lendemain de fort bonne heure, toujours plus amoureux, toujours plus tendrement aimé, jouir aux genoux, ou dans les bras de Phénime, des plus délicieux momens. Malgré le penchant qui me portoit à changer souvent de demeure, je ne pus résister au desir de sçavoir si Zulma, & Phénime s'aime-

roient long-tems, & cette curiosité m'arrêta chez elle près d'un an; mais voyant enfin que leur amour, loin de diminuer, sembloit tous les jours prendre de nouvelles forces, & qu'ils avoient même joint à toutes les délicatesses, à toute la vivacité de la passion la plus ardente, la confiance, & l'égalité de l'amitié la plus tendre, j'allai chercher ailleurs ma délivrance, ou de nouveaux plaisirs.



## CHAPITRE VIII.

**E**N sortant de chez Phéni-me , j'entrai dans une maison où ne voyant que de ces choses qui , à force d'être ordinaires , ne valent la peine d'être ni regardées , ni racontées , je ne demeurai pas long-tems. Je fus encore quelques jours sans trouver dans les differens endroits où mon inquietude , & ma curiosité me conduisirent , rien qui m'amufât , ou qui dût me paroître nouveau. Ici , l'on se rendoit par vanité ; là , le caprice , l'intérêt , l'habitude , même l'indolence étoient les seuls motifs des foiblesses dont on me faisoit le témoin. Je rencontrois assez souvent , ce mouvement vif , & passager que l'on honore du nom

de goût, mais je ne retrouvois  
 nulle part, cet amour, cette dé-  
 licatesse, cette tendre volupté  
 qui chez Phénime, avoient fait  
 si long-tems mon admiration &  
 mes plaisirs.

Las de la vie errante que je  
 menois; convaincu que le senti-  
 ment dont on veut, sans cesse,  
 paroître rempli, est cependant ce  
 que l'on éprouve le moins, je  
 commençai à m'ennuyer de ma  
 destinée, & à desirer vivement  
 de trouver cette occasion qui de-  
 voit terminer le supplice auquel  
 j'étois condamné.

Quelles mœurs! m'écriois - je  
 quelquefois; non, Brama qui les  
 connoît, m'a flatté d'une espe-  
 rance vaine; il n'a pas crû qu'a-  
 vec ce goût effrené des plaisirs  
 qui regne dans Agra, & ce me-  
 pris des principes qui y est si gé-  
 neralement repandu, je pûsse ja-

mais trouver deux personnes, telles qu'il les demande pour m'appeler à une autre vie.

Tout entier à ces chagrinantes réflexions, je me transportai dans une maison où tout avoit l'air paisible. Une fille, âgée de près de quarante ans, y logeoit seule. Quoiqu'elle fût encore assez bien pour pouvoir sans ridicule, se livrer à l'amour, elle étoit sage, fuyoit les plaisirs bruyants, voyoit peu de monde, & sembloit même avoir moins cherché à se faire une société agreable, qu'à vivre avec des gens qui, soit par leur âge, soit par la nature de leurs emplois, pussent la mettre à l'abri de tout soupçon. Aussi y avoit-il dans Agra, peu de maisons plus tristes que la sienne.

Entre les hommes qui alloient chez elle, celui qu'elle

paroissoit voir avec le plus de plaisir , & qui aussi la quittoit le moins , étoit un homme déjà d'un certain âge , grave , froid , réservé , plus encore par tempéramment , que par état , quoiqu'il fût Chef d'un Collège de Bramines. Il étoit dur , haïssoit les plaisirs , & ne croyoit pas qu'il y en eût aucun dont l'ame du vrai sage , pût n'être pas avilie. A cette mauvaise humeur , à cet extérieur sombre , je le pris d'abord pour une de ces personnes , plus farouches que vertueuses , inexorables pour les autres , indulgentes pour elles-mêmes , & blâmant en public avec aigreur , les vices auxquels elles se livrent en secret ; je le pris enfin pour un faux devot. Fatmé m'avoit terriblement gâté l'esprit sur les gens dont l'extérieur étoit sage , &

réglé. Quoique je me fois rarement mepris en pensant mal d'eux, je me trompois sur Moclès; & lorsque je le connus, il méritoit que j'eusse de lui d'autres idées. Son ame alors étoit droite, & sa vertu sincere. Tout Agra le croyoit plus sage même qu'il ne vouloit le paroître; personne ne doutoit que son aversion pour les plaisirs ne fût réelle, & que, quelques durs que fussent ses principes, il ne les eût toujours suivis. L'on avoit d'Almaïde, (c'est le nom de la fille chez qui j'étois) des idées aussi favorables. L'étroite liaison qui étoit entre elle & Moclès, n'avoit donné aucun lieu à des soupçons qui leur fussent désavantageux, & quelle que soit sur les liaisons intimes, la méchanceté du Public, il n'y avoit personne qui ne respectât la

leur , & qui ne la crût fondée sur le goût qu'ils avoient pour la vertu.

Moclès venoit tous les soirs chez Almaïde , & , soit qu'ils fussent en compagnie , soit qu'ils fussent seuls , leurs actions étoient irréprochables , & leurs discours sages , & mesurées. Communément ils agitoient quelque point de Morale ; Moclès , dans ces discussions , faisoit toujours briller ses lumieres , & sa droiture. Une chose seule me déplaisoit ; c'étoit que deux personnes si supérieures aux autres , & qui tenoient toutes leurs passions dans des bornes si resserées , n'eussent point triomphé de l'orgueil , & que mutuellement elles se proposassent pour exemple. Souvent même ne s'en reposant pas sur l'estime qu'ils avoient l'un pour l'autre , cha-

cun d'eux entreprenoit son panegyrique, & se louoit avec une complaisance, une chaleur, une vanité dont assurément, leur vertu n'auroit pas dû être contente.

Quoi qu'une maison si triste m'ennuyât beaucoup, je résolus d'y demeurer quelque tems. Ce n'étoit pas que j'esperasse de m'y amuser un jour, ou d'y trouver ma délivrance. Plus je croyois Almaïde, & Moclès assez parfaits pour l'operer, moins j'osois attendre d'eux une foiblesse; mais las encore de mes courses, dégoûté du monde, sentant alors avec horreur à quel point il m'avoit perverti, je n'étois pas fâché d'entendre parler morale, soit que la nouveauté dont elle étoit pour moi, fût seulement ce qui me la rendoit agreable, ou que dans les dispositions

où j'étois, je la regardasse comme une chose qui pouvoit m'être salutaire.

Ah vraiment ! s'écria le Sultan, je ne suis plus étonné que vous m'en ayez accablé, je vois où vous l'avez prise ; mais afin que vous ne foyez pas encore tenté de me montrer vôtre éloquence, ou vôtre mémoire, je réitere les menaces que je vous ai faites avec tant de prudence au commencement de vôtre conte. Si j'étois moins clément, je vous laisserois faire, & avec le plaisir que vous avez à parler, sans doute, vous iriez loin, mais je n'aime pas la supercherie, & je veux bien vous redire encore, que rien ne m'est moins salutaire que la Morale.

Malgré la rare vertu dont Almaïde, & Moclès étoient doiïés, reprit Amanzei, ils mêloient quel-

quelquefois à la Morale , des peintures du vice , un peu trop détaillées. Leurs intentions , sans doute , étoient bonnes , mais il n'en étoit pas plus prudent à eux de s'arrêter sur des idées dont on ne sçauroit trop éloigner son imagination , si l'on veut échapper au trouble qu'elles portent ordinairement dans les sens.

Almaïde , & Moclès qui n'y sentoient pas de danger , ou s'y croyoient supérieurs , ne craignoient point assez de disserter sur la volupté ; il est bien vrai qu'après en avoir vivement étalé tous les charmes , ils en exagéroient la honte , & les dangers. Ils convenoient même , que la vraie félicité ne se trouve que dans le sein de la vertu , mais ils en convenoient sèche-

trop généralement reconnue , pour avoir besoin d'être discutée. Ce n'étoit pas avec la même rapidité qu'ils faisoient l'examen du plaisir ; ils s'étendoient sur une matiere si intéressante , & s'appesantissoient sur les details les plus dangereux , avec une confiance dont enfin j'osai esperer qu'ils pourroient bien être la dupe.

Il y avoit au moins un mois , que , tous les soirs , ils s'amusoient de ces peintures vives que je croyois si peu faites pour eux , & que , quelque sujet qu'ils traitassent d'abord , ils retomboient toujours sur celui qu'ils auroient dû éviter. Moclès , de qui , insensiblement , ces discours avoient adouci l'humeur , venoit chez Almaïde , plutôt qu'à son ordinaire , s'y amusoit davantage , & en sortoit plus tard.

Almaïde , de son côté , l'attendoit avec plus d'impaticence , le voyoit avec plus de plaisir , l'écoutoit avec moins de distraction. Quand Moclès arrivoit chez elle , & qu'il y trouvoit du monde , il y avoit l'air contraint & embarassé , & elle-même ne paroïssoit pas être plus contente. Enfin les laissoit-on seuls , je remarquois sur leur visage , cette joye que ressentent deux amans , qui , long-tems troublés par une visite importune , ont enfin le bonheur de pouvoir se livrer à leur tendresse. Almaïde , & Moclès s'approchoient l'un de l'autre avec empressement , se plaignoient de ce qu'on ne les laissoit pas assez à eux-mêmes , & se regardoient mutuellement avec une extrême complaisance. C'étoit à peu près la même façon de se parler , mais ce n'é-

toit plus le même ton. Ils vivoient enfin avec une familiarité qui devoit les mener d'autant plus loin , qu'ils s'étourdissoient sur ce qui l'avoit fait naître, ou (ce que je croirois plus aisément) ne le pénétoient pas.

Moclès , un jour , louoit excessivement Almaïde sur sa vertu ; pour moi , dit-elle , il n'est pas bien singulier que j'aye été sage : dans une femme , les préjugés aident la vertu , mais dans un homme , ils la corrompent. C'est une espece de sottise à vous de n'être pas galants , en nous , c'est un vice de l'être. Vous avez dû , vous , par exemple qui me louez , en ne pensant que comme moi , mériter pourtant plus d'estime. A ne pas examiner les choses avec cette exactitude de raisonnement qui les montre telles qu'elles sont , repondit-il gra-

vement , on imagineroit que je suis en effet plus estimable que vous , & l'on se tromperoit. Il est aisé à un homme de résistera l'amour , & tout y livre les femmes. Si ce n'est pas la tendresse qui les y porte , ce sont les sens. Au deffaut de ces deux mouvemens qui causent tous le jours, tant de désordres , elles ont la vanité qui , pour être la source de leurs foiblesses , que l'on doit excuser le moins , n'en est peut-être pas la moins ordinaire ; & ce qui , ajouta-t'il en soupirant , & en levant les yeux au Ciel , est encore plus terrible pour elles , c'est le désœuvrement perpetuel dans lequel elles languissent. Cette nonchalance fatale , livre l'esprit aux idées les plus dangereuses ; l'imagination naturellement vicieuse , les adopte , & les étend : la passion déjà née, en

prend plus d'empire sur le cœur, ou s'il est encore exempt de trouble, ces phantômes de volupté que l'on se plaît à se présenter, le dispose à la foiblesse. Quand seule, & abandonnée à toute la vivacité de son imagination, une femme poursuit une chimere que son désœuvrement l'a forcée d'enfanter, pour n'être pas troublée dans cette jouissance imaginaire, elle écarte toutes ces idées de vertu qui la feroient rougir des illusions qu'elle se forme; moins l'objet qui la séduit, est réel, plus elle croit inutile de lui résister; c'est dans le silence, c'est vis-à-vis elle-même qu'elle est foible, qu'a-t-elle à craindre? Mais ce cœur qu'elle nourrit de tendresse, cessens qu'elle plie à l'habitude de la volupté, se contenteront-ils toujours d'illusions? Suppose

même qu'elle ne cherche pas ce qui blesse plus réellement la vertu, peut-elle se flatter que dans un moment, ( & qui sera peut-être un de ceux où intérieurement elle s'égare ) où un amant tendre, ardent, empressé, viendra gémir à ses genoux, & y porter en même-tems, ses larmes, & ses transports, elle retrouvera dans un cœur qu'elle a tant de fois livré volontairement aux charmes de la molesse, ces principes qui seuls pouvoient la faire triompher d'une si dangereuse occasion ?

Ah Moclès ! s'écria Almaïde en rougissant, que la vertu est difficile à pratiquer ! Vous êtes moins faite qu'une autre pour le croire, répondit-il, vous qui avec tous les agrémens possibles, née pour vivre au milieu des plaisirs, avez tout sacrifié à cet-

te même vertu , qu'aujourd'hui l'on sacrifie aux choses mêmes qui sembleroient devoir le moins l'emporter sur elle. Je ne me flatte point , repliqua-t'elle modestement , d'être arrivée à la perfection , mais il est vrai que j'ai tout craint , surtout , ce désœuvrement dont vous venez de parler , & ces livres , & ces spectacles pernicious qui ne peuvent qu'amollir l'ame. Oüi, je le sçai , reprit-il , & c'est à ce soin continuel de vous occuper , que vous devez principalement votre sagesse , car ( & je le vois par nous mêmes ) rien ne nous livre plus aux passions , que l'oïveté ; & si elle prend tout sur nous qui sommes nés moins fragiles , jugez de ce qu'elle peut sur vous. Il est vrai , répondit - elle , que nous avons tout à combattre. Infiniment plus que nous , repliqua-

pliqua-t-il , & c'étoit ce que je vous disois. Il faut , de plus , que vous confideriez que les femmes sont toujours attaqués , & que ( si vous en exceptez quelques-unes sans pudeur , & sans principes , qui , même sans aimer , osent les premières dire qu'elles aiment ) il n'arrive pas , quelque corrompu que l'on soit aujourd'hui , que nous ayons à combattre ces soins , ces pleurs , & cette obstination que nous employons tous les jours , contre les femmes avec tant de succès. D'ailleurs , si vous ajoutez aux hommages qu'on leur rend , l'exemple... à cet égard , interrompit-elle , nous n'avons point d'avantage sur vous ; l'exemple doit même d'autant plus vous entraîner , que vous êtes galants par état. Cela n'est pas exactement vrai pour tous les hom-

mes , répondit-il , puisqu'il y en a beaucoup à qui leur état même , interdit cette frénésie de l'ame , que l'on appelle le plaisir d'aimer : moi , par exemple , je suis dans ce cas-là. Quand cela ne feroit pas , repliqua-t-elle , né assez heureux pour être inaccessible aux passions , vous auriez toujours . . . ici , Moclès leva les yeux au Ciel en soupirant. Quoi ! continua Almaïde , vous reprocheriez-vous quelque chose ? ah Moclès ! si vous n'êtes pas content de vous - même , qui peut oser l'être de soi ? quoi ! vous auriez voulu connoître l'amour ? Oüi , répondit-il tristement ; cet aveu m'humilie , mais je le dois à la vérité. Il est vrai aussi que je n'ai pas cédé à cette funeste tentation. En vous avouant que j'ai quelquefois été obligé de combattre , je me mon-

tre, sans doute, à vos yeux, avec des foiblesses dont, à votre étonnement, je vois bien que vous ne me croyiez pas capable, mais en vous tirant d'une erreur qui m'étoit avantageuse, je crains de vous faire encore trop bien penser de moi. Il est moins humiliant d'être tenté, qu'il n'est glorieux de résister à la tentation. En vous confiant mes foiblesses, je suis forcé de vous parler de mes triomphes; ce que je perds d'un côté, il semble que je veuille le regagner de l'autre, & je ne sçai si je ne dois pas craindre que vous n'attribuez à orgueil, un aveu que je ne vous fais que pour éviter le mensonge.

En achevant ce modeste discours, Moclès baissa les yeux. Oh ! vous ne risquez rien avec moi, lui dit vivement Almaïde, je vous connois. Eh bien ! vous

avez donc été quelquefois tenté de succomber ? vous ne m'étonnez pas ! on a beau marcher d'un pas constant à la perfection , on n'y arrive jamais. Ce que vous dites , n'est malheureusement que trop prouvé , répondit-il. Hélas ! s'écria-t-elle douloureusement , pensez-vous donc que j'aye tant à me louer de moi-même & que je sois exempte de ces foibleffes que vous vous reprochez ! Quoi ! lui dit-il , vous aussi ; Almaïde ! J'ai trop de confiance en vous , pour vouloir rien vous cacher , reprit-elle , & je vous avouerai que j'ai eu cruellement à combattre. Ce qui m'a long-tems étonnée , & qu'encore aujourd'hui, je ne conçois pas , c'est que ce trouble qui s'empare des sens , & les confond, soit indépendant de nous-mêmes : cent fois , il m'a surprise dans les occupations les plus sérieuses , &

qui , naturellement , devoient y rendre mon ame moins accessible. Quelquefois , je le combattois avec assez de succès: dans d'autres tems , moins forte contre lui, malgré moi-même , il m'asservissoit , entraînoit mon imagination, se soumettoit toutes mes facultés. Que ces honteux mouvemens subjuguent une ame qui se plaît à les nourrir , & qui ne se trouve heureuse qu'autant qu'elle y est en proye , je n'en suis pas surprise , mais pourquoi y est-on exposé , quand on fait le plus grand , & le plus continu de ses soins, de les anéantir ?

Ce que l'on appelle sagesse, répondit Moclès, consiste beaucoup moins à n'être pas tenté, qu'à sçavoir triompher de la tentation, & il y auroit trop peu de mérite à être vertueux, si, pour l'être, l'on n'avoit pas d'obstacles à sur-

monter. Mais, puisque nous en sommes sur ce chapitre, dites-moi de grace : depuis que vous êtes dans cet âge où le sang coulant dans les veines avec moins d'impétuosité, nous rend moins susceptibles de desirs, avez-vous encore ces momens affreux? Ils sont beaucoup moins fréquens, répartit-elle, mais j'y suis encore sujette. Je suis aussi dans le même cas, répondit-il en soupirant.

Mais, nous sommes fols de parler comme nous faisons, dit Almaïde en rougissant, & cette conversation n'est pas faite pour nous. Je doute, toutes réflexions faites, que nous devions beaucoup la craindre, répondit Moclès en souriant d'un air vain : il est bon de se deffier de soi-même, mais ce seroit aussi avoir trop mauvaise opinion de nous, que de nous

croire si susceptibles. Je conviens que le sujet que nous traitons , ramene nécessairement à de certaines idées , mais il est bien différent de le discuter dans la vûë de s'éclairer , ou dans celle de se féduire , & nous pouvons , je crois , sans nous tromper , nous répondre de nos motifs , & nous reposer sur eux , de notre tranquillité. Il ne faut pas , d'ailleurs , que vous croyiez que ces sortes d'objets , si dangereux pour les gens qui vivent dans le désordre , puissent faire la même impression sur nous : par eux-mêmes , ils ne font rien ; des personnes de la vertu la plus pure , sont quelquefois forcées de s'y arrêter , sans que la discussion la plus exacte de ces matieres , prenne sur l'innocence de leurs mœurs. Tout est mal , & corruption pour les cœurs corrompus , comme les choses qui paroissent

le plus contraires à la sagesse, sont sans pouvoir sur ceux qui ne cherchent point à s'y complaire. Cela n'est pas douteux puisque vous le croyez, répondit-elle, & je n'ai garde de me faire des scrupules, quand il vous paroît que je n'en dois pas avoir.

Vous ne devineriez jamais, lui dit-il, la curiosité qui m'occupe; je n'ose vous la découvrir, parce que je la crois indiscrete, & je ne puis cependant y résister; je voudrois sçavoir si jamais on ne vous a fait de propositions d'un certain genre, si jamais enfin (pour vous montrer ma curiosité toute entiere) vous n'avez essuyé les transports d'aucun homme, soit volontairement, soit malgré vous?

A cette question qu'Almaïde n'avoit pas prévuë, elle demeura étonnée, rougit, & parut rêver: enfin, prenant son parti,

mais oïïi , répondit-elle avec embarras , & , puisque vous voulez le sçavoir , je vous avouerai naturellement qu'un jour , un jeune étourdi qui ( car je ne veux rien vous dissimuler ) malgré mon aversion pour les hommes , me paroïssoit assez aimable , me trouvant seule , me dit de ces galanteries que les hommes croient nous devoir , quand nous ne sommes pas encore parvenuës à cet âge heureux qui ne leur inspire pour nous , que du respect , ou que nous sommes assez à plaindre pour avoir une figure qui nous expose à leurs desirs. Nous étions seuls; je lui répondis selon les principes que je m'étois faits. Loin que ma réponse lui imposât, il crut que je cherchois moins à lui dérober sa conquête , qu'à la lui faire valoir : il osa même m'assurer que je l'aimerois ; vous imaginez bien

que je lui soutins fortement le contraire. Je ne sçai avec quelles femmes vivoit ordinairement cet étourdi, mais assurément, elles ne l'avoient pas accoûtumé au respect. Il s'approcha de moi, & me prenant brusquement entre ses bras, il me renversa sur un sofa. Dispensez-moi, de grace, du reste d'un récit qui blesseroit ma pudeur, & qui, peut-être, troubleroit encore mes sens. Qu'il vous fuffise de sçavoir . . . non, interrompit Moclès, vous me direz tout; c'est moins, je le vois, (& ne le vois pas sans frémir pour vous) la crainte d'émouvoir vos sens, ou de blesser la pudeur qui vous ferme la bouche, que la honte d'avouer que vous avez été trop sensible, & ce motif, loin d'être louable, ne sçauroit être trop blâmé. Je puis, je crois même, devoir ajouter à ce que je vous

dis, que s'il est vrai que vous craigniez que le récit que j'exige de vous, ne vous jette dans une émotion dangereuse, vous ne pouvez le supprimer, ou l'adoucir sans être coupable. N'est-il donc pour vous d'aucune conséquence d'ignorer ce que peuvent sur vous, de certaines idées ? osez-vous compter sur vous-même, quand vous ne vous serez pas éprouvée ? ainsi donc, ménageant toujours votre ame, vous ignorerez toujours quelles sont ses forces ! Almaïde, croyez-moi, l'on ne craint jamais assez un danger que l'on ne connoît pas, & l'on ne tombe ordinairement, que pour avoir trop compté sur soi-même. Vous ne pouvez donc peser trop sur toutes les circonstances de votre histoire ; ce n'est que par l'effet qu'elles feront aujourd'hui sur

vous , que vous pourrez apprendre jusques où vont les progrès que vous avez faits dans le chemin de la vertu , ou ( ce qui est encore plus essentiel ) ce qu'il vous reste encore à détruire , pour parvenir à cette aversion totale des plaisirs qui, seule fait les vertueux.

Ce conseil me surprit dans la bouche de Moclès ; je lui connoissois de la droiture , & des lumieres, & je ne concevois pas ce qui , dans cet instant, le faisoit raisonner d'une façon si contraire à ses principes. Quoi ! me dis - je avec étonnement , c'est Moclès ! ce sage Moclès ! qui conseille à Almaïde , de peser sur des détails qui peuvent blesser la pudeur , & porter à la corruption ? L'envie que j'avois de m'éclaircir des motifs de Moclès, me le fit regarder avec attention , & je lui trouvai tant

d'égarement dans les yeux , que je commençai à croire que je pourrois bien trouver ma délivrance dans le lieu du monde, où j'aurois le moins osé l'attendre.

Pendant que je fondois de si douces espérances , autant sur l'idée que j'avois de la vertu d'Almaïde , & de Moclès , que sur le trouble où tous deux commençoient à se mettre , Almaïde continua son histoire.



## CHAPITRE IX.

*Où l'on trouvera une grande  
Question à décider.*

**J**E vous obéirai aveuglement ,  
répondit Almaïde à Moclès :  
vous venez de me faire sentir  
que la vanité seule , me fermoit  
la bouche , & je vais m'en punir,  
en vous confiant sans déguise-  
ment , les circonstances de mon  
avanture , qui me mortifient le  
plus.

Je vous ai dit , ce me semble,  
que ce jeune homme dont je  
vous parlois , m'avoit renversé  
sur un sofa ; je n'étois pas en-  
core revenuë de mon étonne-  
ment , qu'il s'y précipita sur moi.  
Quoique l'excès de ma surprise ,  
me permît à peine de lui expri-

mer ma colere , il la lut aisément dans mes yeux , & voulant se précautionner contre mes cris , il parvint , malgré ma résistance , à me fermer la bouche avec le baiser le plus insolent. Il me seroit impossible de vous dire combien d'abord j'en fus révoltée ; je l'avoueraï pourtant, mon indignation ne fut pas longue. La nature qui me trahissoit , me porta bientôt ce baiser dans le fonds du cœur ; il se mêla tout d'un coup , à ma colere , des mouvemens qui ne la laisserent plus agir qu'avec foiblesse. Tous mes sens se souleverent , un feu inconnu se glissa dans toutes mes veines ; je ne sçai quel plaisir qui , en le détestant , m'entraînoit , remplit insensiblement toute mon ame ; mes cris se convertirent en soupirs , & emportée par des mouvemens aux-

quels, malgré ma colere , & ma douleur , je ne pouvois plus résister , en gémissant de l'état où je me voyois , je n'avois plus la force de m'en deffendre.

Voilà , s'écria Moclès , une terrible situation ! Eh bien ! continua-t-il en la regardant avec des yeux enflammés. Que vous dirai-je , reprit-elle ? quand je le pouvois , je lui faisois des reproches , mais c'étoit machinalement. Je crois que je lui parlois , que je le traitois avec tout le mépris qu'il méritoit ; je dis que je le crois , car je n'oserois l'assurer. A mesure que ce trouble cruel augmentoit , je sentois expirer mes forces , & ma fureur ; une confusion singuliere regnoit dans toutes mes idées. Je ne m'étois pourtant pas encore renduë , mais , quelle résistance ! qu'elle étoit foible ! & que toute foible qu'elle

qu'elle étoit, elle me coutoit encore ! Je ne me rappelle, Moclès, ce souvenir qu'avec horreur, & la honte qu'il me cause, me le rend aussi présent, que si je gémissois encore, entre les bras de cet audacieux. Quel moment pour ma vertu ! Ah Moclès ! comment, sentant tout le prix de cette innocence que l'on cherchoit à me ravir, ne craignant rien tant, même au milieu du désordre auquel j'étois livrée, que le malheur de la perdre, trouvois-je tant de douceur dans cette volupté qui s'étoit emparée de moi ? Comment, des craintes si vives, ne m'arrachent-elles pas aux plaisirs, ou pourquoi les plaisirs laissoient-ils encore sur mon cœur, tant d'empire à la vertu ? Je souhai-  
tois, (mais avec quels efforts !  
combien ne souffrois-je pas à le

souhaiter ! ) que l'on vînt m'arracher au fort qui me menaçoit : en même-tems que je formois cette idée , un mouvement contraire qui agissoit sur moi avec la dernière violence , & qui cependant , me déplaisoit moins que le premier , me faisoit desirer vivement que rien ne s'opposât à ma deffaite. En rougissant de ce que je sentoie , je brulois d'en sentir davantage ; sans imaginer de nouveaux plaisirs , j'en souhaitois ; l'ardeur qui me devoit , commençoit à devenir un supplice pour moi , & à fatiguer mes sens.

Quelle que fût l'ivresse dans laquelle j'étois plongée , je n'avois pas encore pû parvenir à étouffer cette voix importune qui crioit au fonds de mon cœur , & qui n'ayant pû m'arracher à ma foiblesse , conti-

nuoit de me la reprocher , lorsque ce jeune homme , remarquant , sans doute , l'impression qu'il faisoit sur moi , poussa enfin jusqu'au bout , les outrages qu'il me faisoit. Il . . . mais comment pourrois-je vous exprimer ce dont je rougis encore ! Occupée uniquement , autant que mon trouble me le permettoit , à me deffendre de ces baisers dont il m'accabloit sans cesse , je n'avois point pris , d'ailleurs , de précautions contre lui. Malgré le cruel état où j'étois , cette nouvelle insulte réveilla ma fureur ; hélas ! ce ne fut pas pour long-tems. Je sentis bientôt augmenter mon désordre ; jusqu'aux efforts que je faisois pour échapper à cet audacieux , ou pour le déranger du moins , tout y contribuoit , tout achevoit de me séduire. Perdue en-

fin dans des transports inexprimables , dans un ravissement dont il me seroit impossible de vous donner l'idée , je tombai sans force , & sans mouvement, entre les bras du cruel qui me faisoit de si sanglants affronts.

Quel état ! s'écria Moclès , & que j'en crains les suites ! Elles ne furent cependant pas , telles que vous les imaginez , répondit Almaïde. Au milieu d'une situation dont j'avois d'autant plus à craindre , que je n'en craignois plus rien , je ne sçai pourquoi mon ennemi suspendit tout d'un coup sa fureur , & ses entreprises. Par un prodige que je n'ai jamais pû concevoir , & que vous ne croirez peut-être pas , tant il est extraordinaire ! dans l'instant où je n'avois plus rien à lui opposer , & où lui-même paroïsoit au comble de l'égar-

ment, ses yeux, dont je ne pouvois soutenir l'éclat, & l'expression, changerent; une sorte de langueur qui vint y regner, en bannit la fureur: il chancela, & en me pressant dans ses bras, avec plus de tendresse, & moins de violence qu'auparavant, il devint, ( juste punition des maux qu'il m'avoit faits! ) aussi foible que je l'étois moi-même. En ce moment, mon trouble commençoit à se dissiper, & je fus assez heureuse pour pouvoir jouir de toute l'humiliation de mon ennemi; après l'avoir considérée avec tout le plaisir possible, & remercié intérieurement Brama de la protection visible qu'il m'avoit accordée, je me relevai avec violence. A mesure que mes sens se calmoient, & que mes idées devenoient plus claires, je sentoient plus vivement

ma honte. Vingt fois, j'ouvris la bouche, pour charger ce jeune téméraire, des reproches qu'il méritoit, mais cette confusion secrète dont j'étois accablée, me la ferma toujours, & après l'avoir regardé avec toute l'indignation que méritoit l'insolence de son procédé, je le quittai brusquement. J'aimai mieux, à vous dire vrai, garder le silence, que d'entrer dans des détails qui m'auroient fait rougir, & que la foiblesse dont je venois d'être capable, me faisoit craindre.

Voilà, poursuivit-elle, la seule fois que je me sois trouvée dans ce danger que j'avois toujours crainé avant que de le connoître, & que je n'ai connu que pour l'éviter avec plus de soin que jamais. Je me crus même, d'autant plus obligée à le fuir, que je ne doutai pas, aux mouvemens que j'avois

éprouvés, que je n'eusse plus de penchant à l'amour que je ne l'avois crû.

Vous voyez bien, dit alors Moclès, qu'il est important d'essayer son ame; mais à propos, comment va la vôtre? ce récit a-t-il fait sur vous, les impressions que vous craignez? Mais enfin, répondit-elle en rougissant, elle n'est pas aussi tranquille qu'elle l'étoit. De sorte, reprit-il, que si actuellement vous trouviez un téméraire, vous ne laisseriez pas d'en être un peu embarrassée. Ah! ne me parlez plus de cela, s'écria-t-elle, ce seroit le plus cruel malheur qui pût m'arriver. Oüi, répondit-il avec distraction, cela se conçoit aisément.

En achevant ces paroles, il tomba dans la rêverie la plus profonde: de tems en tems, il

regardoit Almaïde d'un air interdit, & avec des yeux qui peignoient ses desirs, & son irrésolution. L'aveu qu'Almaïde venoit de lui faire de son trouble, l'encourageoit, mais son inexpérience ne lui permettant pas de sçavoir le mettre à profit, peu s'en falloit qu'il ne lui devînt inutile. La façon dont il devoit s'y prendre, pour achever de séduire Almaïde, n'étoit pas la seule chose à laquelle il rêvât. Retenu par le souvenir de ce qu'il avoit été, tyrannisé par l'idée des plaisirs, séduit, cessant de l'être, je le voyois, tour-à-tour, prêt à fuir, ou à tout tenter.

Pendant qu'il éprouvoit tant de combats, Almaïde n'étoit pas dans un état plus tranquille. Le récit que Moclès lui avoit demandé, avoit produit tout ce qu'elle

qu'elle en avoit crainit. Ses yeux s'étoient animés; une rougeur, différente de celle que la pudeur fait naître; des soupirs entrecoupés, de l'inquiétude, de la langueur, tout m'apprit mieux qu'elle ne le sçavoit elle-même, la force de l'égarement dans lequel elle étoit plongée. J'attendois avec impatience, ce que deviendroit la situation où deux personnes si sages, s'étoient si imprudemment engagées. Je craignis même quelque tems qu'ils ne sentissent l'erreur où leur trop grande sécurité les avoit entraînés, & que, dans des cœurs accoûtumés à la vertu, elle ne fît pas tout le progrès que mon état, & les promesses de Brama, me forçoient de souhaiter.

Je crus voir enfin aux regards d'Almaïde, & de Moclès qui,

de moment en moment, devenoient moins timides, & se chargeoient de plus de volupté, que c'étoit moins la crainte de succomber qui les retenoit, que l'embaras d'amener leur chûte. Tous deux étoient également tentés, tous deux me sembloient avoir le même desir, & le même besoin de connoître. Cette situation pour deux personnes qui auroient eu un peu d'usage du monde, n'auroit pas été embarrassante, mais Almaïde, & Moclès, loin de sçavoir l'art de s'aider mutuellement, n'osoient, ni se confier leur état, ni se marquer autrement que par des regards, encore mal assurés, le feu dont ils se sentoient bruler. Quand même ils se seroient crûs l'un à l'autre, les mêmes idées, sçavoient-ils à quel point ils étoient séduits tous deux?

quelle honte ne feroit-ce pas pour celui qui parleroit le premier, s'il trouvoit dans le cœur de l'autre, quelques restes de vertu, & comment pouvoir s'éclaircir quand tous deux avoient tant de raisons de ne pas rompre le silence? en supposant à Almaïde plus de foiblesse encore qu'à Moclès, elle n'en étoit pas moins forcée de l'attendre. A cette sagesse dont elle avoit toujours fait profession, se joignoient la pudeur, & les bienséances de son sexe, qui ne lui permettoient pas de déclarer ses desirs, & quoique pour toutes les femmes, cette loi ne soit pas inviolable, Almaïde, ou tout-à-fait neuve, ou peu faite à la galanterie, craignoit le mépris si justement attaché à une démarche de cette nature. D'ailleurs sçavoit-elle comment Moclès la prendroit? peut-

être , si elle eût été sûre qu'en la méprisant , il eût voulu céder , se feroit - elle étourdie là - dessus , mais , s'il s'en tenoit simplement au mépris ?

Après qu'ils eurent agité quelque tems en eux-mêmes , de quelle maniere ils pourroient se parler sans s'exposer à la honte de ne pas réussir , Moclès , de qui un aveu formel de ses sentimens auroit trop blessé l'orgueil & l'état , crut qu'il ne pouvoit mieux réussir que par le Sophisme ; supposé cependant que le choix des moyens dépendît encore de l'examen qu'en pouvoit faire sa raison , & qu'il ne cherchât pas encore plus à s'ébloüir lui-même , ou à sauver sa gloire en cas que l'épreuve qu'il alloit tenter , ne lui réussit point , qu'à tromper Almaïde. Heureux s'il eût voulu employer pour se deffendre , seule-

ment la moitié de l'art qu'il mit à achever de se séduire, ou à se justifier sa séduction :

Oh parbleu ! dit alors le Sultan , on peut dire que s'il s'y prend mal , ce ne sera pas faute d'y avoir beaucoup rêvé. Mais , dit la Sultane , je ne sçai pas pourquoi vous êtes si étonné qu'il ait fait tant de réflexions ; il me semble que la situation où il se trouvoit , exigeoit qu'il en fît quelques-unes. Quelques-unes , passe , répondit Schah-Baham , & c'est précisément , parce qu'il n'en falloit que quelques-unes , qu'il n'avoit pas besoin d'en faire tant. Il falloit que ces gens-là fussent terriblement tentés pour ne pas rentrer en eux-mêmes , avec le tems qu'ils se donnoient pour cela. Vous avez risqué de faire une remarque judicieuse , reprit la Sulta-

ne. Vous avez risqué ! dit Schah-Baham, oserois-je bien vous demander ce que cela veut dire ? Vous avez de petites façons de parler, aussi peu respectueuses que j'en connoisse, & dont il n'y a peut-être pas au monde, de Sultan qui voulût s'accommoder. Mais, je veux dire, répondit la Sultane, qu'elle porte à faux. Toutes ces idées tumultueuses qui occupoient Almaïde, & Moclès, se succédoient avec une extrême promptitude ; & , si vous vouliez bien y penser, vous verriez que ce qu'Amanzei ne nous a dit qu'en un quart d'heure, ne dût pas suspendre deux minutes, leurs résolutions. Eh bien ! repliqua le Sultan, le Conteur est donc une bête, s'il employe tant de tems à rendre, ce que les gens dont ils parlent, pensèrent avec tant de

promptitude. Je voudrois bien, reprit-elle, que vous fussiez obligé de nous en peindre autant. J'ai mes raisons pour croire que je m'en acquitterois fort bien, repartit-il, mais je ferois encore mieux que tout cela, car, ce que je trouverois si difficile à dire, je ne me ferois point du tout de peine de le passer.

Les idées dans lesquelles Moëlès étoit absorbé, ses desirs, les efforts qu'il faisoit pour les éteindre, le plaisir avec lequel il s'y livroit, lui donnoient un air si férieux, & si occupé qu'Almaïde enfin jugea à propos de lui demander ce qu'il avoit pour garder si long-tems le silence. Je crains, ajouta-t-elle, que vous ne vous fassiez des idées noires. Vous avez raison, repartit-il, & c'est le récit que vous venez de me faire, qui me les a fait naître. Almaïde

parut étonnée de ce qu'il lui disoit. N'en foyez pas surprise, continua-t-il, & ne foyez pas plus choquée de ce que je vais vous dire, tout extraordinaire qu'il sera dans ma bouche. Je suis désolé que ce jeune téméraire qui vous ménagea si peu, n'ait pas eu le tems d'achever son crime. Ah Moclès! s'écria-t-elle, & pourquoi? Parce que, répondit-il, vous seriez en état de calmer des doutes qui me tourmentent depuis long-tems, que vous venez de me rendre dans toute leur force, & que nôtre inexpérience réciproque laissera toujours subsister, puisque vous ne pourriez point répondre à mes questions, & qu'il seroit trop dangereux pour moi, d'interroger sur ce qui m'agite, une autre personne que vous. Ma curiosité roule sur des choses d'une natu-

re si étrange pour un homme de mon caractère, & de ma profession, qu'à moins de me connoître comme vous faites, on ne manqueroit pas de l'attribuer à un motif qui ne me feroit pas honneur. Il est certain, répondit-elle, que vous pouvez tout me dire, sans rien risquer. C'est cela même, reprit-il, qui me feroit presque desirer que vous fussiez plus instruite, car ayant en moi, autant de confiance que j'en ai en vous, sûrement vous ne me cacheriez rien. Quand j'aurois pû douter de vôtre amitié, & de la façon dont vous comptez sur ma discrétion, la vérité avec laquelle vous venez de me confier jusqu'à vos plus intimes mouvemens, m'en auroit convaincu. Sçachons toujours ce qui vous occupe, repliqua-t-elle; peut-être à force de

raisonner , viendrons - nous à  
 bout. . . Oh non ! interrompit-  
 il , vous ne pourriez me donner  
 que des conjectures ; & ce qui  
 m'occupe , est d'une nature à  
 exiger la plus parfaite certitude.  
 Sans vous inquiéter davantage ,  
 je vais vous dire ce que c'est , &  
 vous jugerez s'il doit m'être in-  
 différent , pensant comme je  
 fais , d'être sur un pareil article ,  
 dans une si profonde ignorance.  
 D'ailleurs votre intérêt s'y trou-  
 ve joint au mien , puisqu'il n'est  
 pas possible que , vertueuse com-  
 me vous êtes , vous ne soyez pas  
 tourmentée des mêmes idées  
 que moi. Vous m'effrayés ! lui  
 dit Almaïde , parlez , je vous en  
 conjure. Eh bien ! lui dit-il ,  
 je pense qu'il est possible que  
 nous ayons fort peu de mérite à  
 ne nous être jamais écartés de  
 nos devoirs. Cela se pourroit-il ?

s'écria-t-elle , & d'un air assez  
 fâché de ce que la conversation  
 prenoit un tour si sérieux. Sans  
 doute , reprit-il , & je vais vous  
 en convaincre. Vous n'avez ,  
 vous , jamais éprouvé les dou-  
 ceurs de l'amour ( car quelque  
 chose que vous en puissiez croi-  
 re , il n'est pas douteux que ce  
 qui vous est arrivé avec ce jeune  
 homme , ne vous en a donné  
 qu'une idée fort imparfaite )  
 moi , je l'ai toujours fui , est-ce  
 là de quoi nous croire si parfaits ?  
 mais , direz - vous , nous avons  
 eu des desirs , & nous en avons  
 triomphé. Est-ce donc une si  
 grande victoire que celle - là ?  
 sçavons-nous ce que nous desi-  
 rions ? sommes - nous même ,  
 bien sûrs d'avoir eu des desirs ?  
 non , nôtre orgueil nous a trom-  
 pés : ce que nous avons pris  
 pour les desirs les plus ardens ,

étoit , sans doute , de bien leger-  
 restentations. Ce n'est, peut-être,  
 que par ignorance que nous nous  
 y sommes mépris, plût au Ciel !  
 mais s'il est vrai ( comme je le  
 crains bien ) que la seule envie  
 de nous exagerer nos triomphes,  
 ou de croire seulement, que nous  
 en remportions, nous ait trom-  
 pez là-dessus, dans quelle coupable  
 erreur n'avons-nous pas vécu ?  
 nous nous sommes flattés d'être  
 vertueux , pendant que nous  
 étions peut-être plus imparfaits  
 que ceux que nous osions blâmer,  
 & que nôtre vanité, nous don-  
 noit même, un vice de plus qu'à  
 eux.

Cela est vrai , dit Almaïde ,  
 vous venez de faire là une affli-  
 geante réflexion ! Ce n'est pas  
 d'aujourd'hui qu'elle me tour-  
 mente, repliqua-t-il d'un air trif-  
 te , & d'autant plus que , pour

me guérir de mes doutes, je ne vois qu'un moyen qui, tout simple qu'il est, ne laisse pas d'être dangereux. Voyons toujours, lui demanda-t-elle ; comme je suis précisément dans le même cas que vous, j'ai l'intérêt du monde le plus pressant, à sçavoir ce que vous avez pensé. Il faut vous connoître comme je fais, répondit-il, pour ne pas craindre de vous le dire.

Nous nous croyons vertueux, vous, & moi, mais, comme je vous le disois tout à l'heure, nous ne sçavons réellement, ce qui en est, & vous n'en allez plus douter. En quoi consiste la vertu ? dans la privation absoluë des choses qui flattent le plus les sens. Qui peut sçavoir quelle est la chose qui les flatte le plus ? celui-là seul qui a joiü de toutes. Si la joiissance du plai-

fir, peut seule apprendre à le  
 connoître, celui qui ne l'a point  
 éprouvé, ne le connoît pas; que  
 peut-il donc sacrifier? Rien, une  
 chimere; car, quel autre nom  
 donner à des desirs qui ne portent  
 que sur une chose qu'on ignore?  
 & si, comme cela est décidé, la  
 difficulté du sacrifice en fait seule  
 tout le prix, quel mérite peut  
 avoir celui qui ne sacrifie qu'une  
 idée? Mais, après s'être livré aux  
 plaisirs, & s'y être trouvé sensi-  
 ble, y renoncer, s'immoler soi-  
 même, voilà la grande, la seule,  
 la vraie vertu! & celle que ni  
 vous, ni moi ne pouvons nous  
 flatter d'avoir.

Je ne le vois que trop, dit Al-  
 maïde; il est certain que nous  
 ne pouvons pas nous en flatter.  
 Nous nous en sommes flattés  
 pourtant, répondit vivement  
 Moclès, qui craignoit qu'en laif-

fant à Almaïde le tems de la réflexion, elle ne sentit combien les raisonnemens qu'il employoit, étoient faux, nous avons osé le croire, & de ce moment, nous voilà coupables d'orgueil. Je suis bien aise, continua-t-il, & je vous louë sincerement de ce que vous sentez que tant qu'on ne s'est point mis à portée de pouvoir faire une comparaison exacte du vice, & de la vertu, l'on ne peut avoir sur l'un, & sur l'autre, que des idées fausses. D'ailleurs, car ce mal, tout grand qu'il est, n'est pas le seul, on est sans cesse, tourmenté du desir d'apprendre ce que l'on s'obstine à ignorer. L'ame exercée malgré elle-même, par ce mouvement de curiosité, en a sûrement, plus de négligence sur ses devoirs; en proye à des distractions fréquen-

tes, elle perd à raisonner, à entrevoir, à suivre, à détailler, à approfondir ce qu'elle a conçu, le tems que, sans cette tourmentante idée qui l'obsède toujours, elle donneroit uniquement à la pratique de la vertu. Si elle sçavoit à quoi s'en tenir sur ce qu'elle souhaite de connoître, elle seroit plus tranquille, elle seroit plus parfaite : il faut donc connoître le vice, soit pour être moins troublé dans l'exercice de la vertu, soit pour être sûr de la sienne.

Quoiqu'Almaïde fût dans une situation à ne pouvoir guères saisir que ce qui, en lui démontrant la nécessité du plaisir, la délivreroit de la crainte des remords, ce sophisme la fit frissonner; elle demeura quelques momens interdite, mais l'envie qu'elle avoit de s'éclairer sur la volupté,

volupté , ou de s'y perdre encore , l'emportant sur sa terreur , elle me parut enfin , plus surprise qu'effrayée de ce qu'elle venoit d'entendre. Vous croyez donc , lui demanda-t-elle d'une voix tremblante , que nous en ferions plus parfaits ? mais vraiment , repliqua-t-il , je n'en doute pas , car , considerez de grace , la position où nous sommes , & jugez s'il en est de plus horrible. Je ne le vois que trop , dit-elle , elle est réellement épouvantable !

Premierement , continua-t-il , nous ne sçavons pas si nous sommes vertueux ; état triste pour des gens qui pensent comme nous. Ce doute , tout cruel qu'il est , n'est pas le seul malheur qu'entraîne notre situation : il n'est que trop certain que , contents de la privation que nous

nous sommes imposée , il y a mille choses plus essentielles , peut-être , sur lesquelles nous nous sommes crûs dispensés de nous observer , par conséquent à l'ombre d'une vertu qui pourroit bien n'être qu'imaginaire , nous avons commis des crimes réels , ou ( ce qui , sans être de la même importance , a cependant des inconvéniens considérables ) nous avons négligé de faire de bonnes actions. Enfin , en nous supposant tels que nous nous sommes crûs jusques ici , je me defferois encore d'une vertu que nous avons choisie , & je n'imaginerois pas qu'il y eût un grand mérite à l'avoir. Mettez différens fardeaux au choix d'un homme , il n'est pas douteux que ce sera du plus léger qu'il se chargera.

Je vous entends , dit-elle en

soupirant , vous voulez dire que nous avons fait de même. A combien de scrupules , ne me livrez-vous pas , continua-t-elle en baissant les yeux , & comment n'en être pas tourmentée , quand le seul moyen que l'on ait pour s'en délivrer , en fait lui-même , naître tant ! Ce moyen , reprit-il vivement , est dans le fonds , moins à craindre qu'il ne le paroît. Je suppose ( & plutôt au Ciel que je ne supposasse rien ! ) que fatigués de notre incertitude , sentant enfin qu'il est de notre devoir de nous en tirer , nous voulons connoître le plaisir , & juger de ses charmes par nous-mêmes , quel seroit le danger de cette épreuve ? de ne pouvoir pas nous y arracher , quand , une fois , nous l'aurions connu ? pour des ames un peu foibles , j'avoue que cela seroit à risquer ,

mais il me semble que sans trop de présomption, nous pouvons un peu compter sur nous-mêmes. Si, comme à ne vous rien cacher, je le présume, ce plaisir est moins séduisant qu'on ne le dit, ce ne sera pas la peine de nous livrer à de choses à la privation desquelles, flatteuses ou non, l'on a attaché de la gloire; si, au contraire, elles peuvent porter dans l'ame, un trouble aussi grand qu'on l'assure, nous nous en priverons avec d'autant plus de joye, que nous serons sûrs qu'il y a beaucoup de vertu à le faire.

Ce raisonnement que, sans doute, Almaïde auroit détesté, si elle avoit été plus à elle-même; fit sur une ame qui n'attendoit plus pour succomber, que l'apparence d'une excuse, tout l'effet que le malheureux Moclès

s'en étoit promis. Après l'avoir regardé quelque tems avec des yeux incertains, & troublés, je fens comme vous, lui dit-elle, la nécessité absoluë de cette épreuve, mais avec qui la pourrions-nous faire en sûreté ?

A ces mots elle se pancha languissamment sur Moclès, qui peu à peu s'étoit approché d'elle au point qu'en ce moment, il la tenoit entre ses bras. Je crois, lui répondit-il, que si nous la voulions hazarder, ce ne pourroit être qu'entre nous deux : nous sommes sûrs l'un de l'autre, & comme nous ne pouvons point douter que ce ne soit par une plus grande recherche de la vertu, que nous nous déterminons à des actions qui semblent la blesser, nous sommes certains de ne nous pas faire une habitude d'un mouvement de curiosité

qui ne part que d'un si bon principe. De quelque façon que ce puisse être enfin , nous y gagnerons , puisqu'au moins le souvenir de notre chute , nous garantira de l'orgueil.

Quoiqu'Almaïde ne répondit rien , elle paroïsoit encore incertaine ; Moclès qui vouloit , à quelque prix que ce fût , la déterminer , lui proposa pour achever de la vaincre , de ne tenter cette épreuve que par degrés , afin , disoit-il , que s'ils trouvoient dans leurs premiers essais, assez de volupté pour fixer leurs doutes , ils n'allassent pas plus loin. Elle y consentit , bientôt ils s'égarèrent , & irritant leurs desirs par des choses qui , quoiqu'elles fussent faites sans graces, & avec maladresse , n'en prenoient pas moins d'empire sur leurs sens , ils perdirent de vûë ,

le marché qu'ils venoient de faire. Tous deux trouvant trop, ou trop peu dans ce qu'ils sentoient, jugerent à propos de poursuivre, ou ne purent s'arrêter, &... tout d'un coup, vous devintes autre chose, interrompit le Sultan? Non, Sire, répondit Amanzei. Je ne comprends rien à cela, reprit Schah-Baham, & je sçais bien pourquoi, c'est que cela est incompréhensible! car il n'est pas douteux qu'ils n'eussent tout ce que votre Brama demandoit. Je le crus d'abord comme votre invincible Majesté, repartit Amanzei, il falloit pourtant qu'au moins, l'un des deux en eût imposé à l'autre. J'imagine que vous fûtes bien fâché! repliqua le Sultan, & dites-moi, du quel des deux vous deffiâtes-vous le plus? Le récit d'Almaïde, ré-

pondit Amanzei , me donna sur elle , de grands soupçons ; & l'ignorance qu'elle affecta quand elle se rendit à Moclès , quoiqu'elle fût extrême , ne m'empêcha pas de croire qu'en lui faisant le récit de son aventure , elle avoit supprimé la circonstance qui me faisoit rester dans ma prison. Voilà bien les femmes ! s'écria le Sultan ; oh oui ! votre réflexion est juste : eh bien ! je n'en ai rien dit , mais j'aurois parié qu'elle ne disoit pas tout , si je m'en étois vanté , il y a ici des gens qui m'auroient accusé de faire l'esprit fort. Allez , allez , soyez-en certain , ce fut elle qui empêcha que vous ne fussiez délivré.

La chose , toute probable qu'elle est , répondit Amanzei , souffre des difficultés ; Moclès , pour un homme jusques alors,

fi

si irréprochable , me parut avoir bien de l'expérience. Ceci change la these , dit le Sultan , car ... ah oiii ! on le voit bien , c'étoit lui. Mais accordez-vous donc , dit la Sultane ; c'étoit elle , c'étoit lui ; pourquoi , sans se tourmenter tant , ne pas penser que tous deux étoient de mauvaise foi ? Vous avez raison , repliqua le Sultan , à la rigueur cela se pourroit : il me semble pourtant qu'il seroit plus plaisant que ce fût l'un ou l'autre , je ne sçai pas pourquoi , mais je l'aimerois mieux. Voyons toujours , que dirent-ils après ? ce n'est pas là ce qui m'intéresse le moins.

Moclès fut le premier qui revint de son égarement ; il me parut d'abord comme étonné de se trouver entre les bras d'Almaïde ; & sa raison reprenant peu à peu son empire , à l'étonnement suc-

céda l'horreur : il sembloit ne pouvoir pas comprendre ce qu'il voyoit ; il cherchoit à en douter, à se flatter qu'un songe seul lui offroit de si cruels objets. Trop sûr , enfin , de son malheur , il leva douloureusement les yeux sur lui-même , & se retraçant tout ce qu'il avoit fait pour séduire Almaïde ! combien sa criminelle passion l'avoit aveuglé ! avec quel art il l'avoit corrompuë par degrés ! il tomba dans la douleur la plus amère.

Almaïde , enfin , ouvrit les yeux , mais encore troublée , ne distinguant pas les objets aussi-bien que Moclès , elle fut d'abord plus confuse qu'affligée. Soit enfin que le desespoir où elle le voyoit , lui fit sentir sa chute , soit que d'elle-même , elle connût tout ce qu'elle avoit à se reprocher , ah Moclès ! s'é-

cria-t-elle en pleurant , vous m'avez perdue ! Moclès en convint, il s'accusa de l'avoir séduite , la plaignit , tâcha de la consoler , & lui parla en homme vraiment humilié , sur le danger qu'il y a à compter trop sur soi-même. Enfin après lui avoir dit tout ce que peuvent inspirer la plus vive douleur , & le repentir le plus sincère , sans oser la regarder , il prit congé d'elle pour toujours.

Almaïde resté seule , n'en fut ni moins honteuse , ni plus tranquille ; elle passa toute la nuit à pleurer , & à se reprocher tout , jusques au reproche qu'elle avoit fait à Moclès , & dans lequel alors , elle trouvoit trop de vanité. Moclès , dès le lendemain, prit le parti de la retraite la plus austère... Voilà qui acheve de me décider, interrompit le Sultan , ce n'étoit pas lui. Et Al-

maïde , continua Amanzei , toujours inconsolable , quelques jours après , suivit son exemple. Ceci me dérange , reprit le Sultan , il falloit donc que ce ne fût pas elle. Jamais question plus difficile à décider , ne s'étoit offerte à mon esprit , & je la laisse à résoudre à qui le pourra.

---

## CHAPITRE X.

*Où , entr'autres choses , on trouvera la façon de tuer le tems.*

**Q**uelque goût que j'eusse pris pour la Morale , je commençois à m'ennuyer chez Almaïde , lorsque Moclès la séduisit. Un jour plus tard j'en serois sorti , persuadé qu'il y avoit au moins , dans Agra , deux femmes insensibles, Ma patien-

ce heureusement , me sauva une idée fausse.

Après avoir quitté Almaïde , j'errai long-tems ; les ridicules , ou les vices d'un genre qui m'étoit déjà connu , me promettant peu de plaisir , j'évitai avec soin, ces maisons où tout avoit l'air décent & arrangé. Mes courses me conduisirent dans un Faux-bourg d'Agra qui étoit rempli de maisons fort ornées ; celle pour qui je me déterminai , appartenoit à un jeune Seigneur qui n'y logeoit pas , mais qui , quelquefois , y venoit *incognito*.

Le lendemain que je m'y fus fixé , je vis , sur le soir , arriver mystérieusement une Dame , qu'à sa magnificence , & plus encore à la noblesse de son air , je pris pour une femme du plus haut rang. Mes yeux furent ébloüis de ses charmes ; avec

plus d'éclat encore que Phénime, elle avoit la même modestie ; & une physionomie si douce, que je ne pus la voir sans m'intéresser à elle vivement. A l'air dont elle entra dans le cabinet où j'étois, il sembloit qu'elle fût étonnée de la démarche qu'elle faisoit ; elle ne parla qu'en tremblant à l'Esclave qui la conduisoit, & sans oser lever les yeux, elle vint s'asseoir sur moi, en rêvant, mais avec tant de langueur, qu'il ne me fut pas difficile de deviner quel étoit le mouvement qui l'occupoit.

A peine fut-elle seule, & livrée à elle-même, que s'occupant des plus tristes réflexions, après avoir soupiré plusieurs fois, ses beaux yeux répandirent des larmes. Sa douleur paroissoit cependant plus tendre que vive, & elle sembloit moins

pleurer des malheurs , qu'en craindre. Elle avoit à peine es- fuyé ses pleurs , qu'un jeune homme fort bien fait , & mis superbement, entra avec impé- tuosité , & en chantant , dans le cabinet. Sa présence acheva de troubler la Dame ; elle rougit , & en détournant ses yeux de dessus lui , & en se cachant le vi- sage , elle tâcha de lui dérober la confusion où elle étoit.

Pour lui , il s'avança vers elle de l'air du monde le moins ten- dre , & le plus galant , & se jet- tant à ses genoux , ah Zéphis ! lui dit-il , mes yeux ne me trom- pent-ils pas ! est-ce Zéphis que je vois ici ! est-ce bien vous ! vous que j'adore , & que je n'osois presque pas y espérer ! quoi ! c'est vous qu'enfin je tiens dans mes bras !

Oùi , répondit-elle en soupi-

rant , c'est moi qui n'aurois jamais dû venir ici , c'est moi qui meurs de honte de m'y trouver , & qui n'ai cependant pas craint de m'y rendre. Que vous me rendez chere cette folitude ! s'écria-t-il en lui baissant la main. Ah ! répondit-elle , qu'un jour , peut-être , elle me coutera de regrets ! Les preuves que je vous y donne de ma foiblesse , deviendront plus cruelles pour moi , à mesure qu'elles s'effaceront de votre souvenir ; & elles s'en effaceront , Mazulhim ! ou si vous vous les rappelez quelquefois , ce ne sera que pour me mépriser de ce que j'aurai fait pour vous. Mais quelle erreur ! repliqua-t-il d'un ton badin , pouvez-vous , belle comme vous êtes , vous former de pareilles chimères ! sçavez-vous bien qu'*au vrai* , je n'ai jamais aimé personne aussi

tendrement que vous ; & vous doutez de mes sentimens ! Non, je n'ai point le bonheur d'en douter , reprit-elle tristement ; je sçai que vous ne pouvez être ni constant, ni fidele ; je doute même, que vous sçachiez aimer ; cependant je vous aime , je vous l'ai dit , & je viens dans ces lieux, vous le dire encore. Je sens ma foiblesse dans toute son étendue, je m'en fais pitié à moi-même, j'en vois toutes les suites , & pourtant j'y cède. Ma raison me fait voir tout ce que j'ai à craindre , mon amour me fait tout braver.

Mais, en vérité , répondit-il , sçavez-vous bien que vous me faites un vrai tort , un tort mortel de ne me pas voir aussi tendre que je le suis ? Ah Mazulhim ! s'écria-t-elle , est - ce ainsi que vous sentez tout ce que je vous

sacrifice , & que vous rassurez mon cœur ! Je vous aime , Mazulhim ; si vous me connoissiez mieux , vous n'en douteriez pas. Ce cœur qui vous adore , n'a ( vous ne pouvez pas l'ignorer ) jamais été qu'à vous ; dites-moi que vous desirez qu'il y soit toujours. Si vous sçaviez combien j'ai besoin de croire que vous m'aimez , vous ne me refuseriez pas de me le dire , ne fût-ce même que par humanité. C'est à vous seul aujourd'hui que mon bonheur est attaché ; vous voir, vous aimer toujours , c'est mon seul bien , & mes uniques vœux. Seroit-il bien vrai que vous fussiez incapable de penser pour moi, comme je pense pour vous !

Ah ! s'écria-t-il , je vous proteste... Mazulhim , interrompit-elle , laissez-moi le soin de vous justifier , je m'en acquit-

terai mieux que vous-même ,  
 & j'ai plus d'envie de croire  
 que vous m'aimez , que vous de  
 me le persuader. Je vous avoue-  
 rai , Madame , reprit-il d'un air  
 plus sérieux que touché , que je  
 ne me croyois pas assez malheu-  
 reux pour que les preuves que  
 depuis six mois , j'ai tâché de  
 vous donner de ma tendresse ,  
 vous en eussent aussi peu persua-  
 dée. Je sens bien qu'un amour  
 extrême , tel que celui que j'ai  
 eu le bonheur de vous inspirer ,  
 ne va jamais sans un peu de def-  
 fiance ; si celle que vous me té-  
 moignez , pouvoit ne tourmen-  
 ter que moi , ajouta-t-il en la ser-  
 rant dans ses bras , je m'en plain-  
 drois beaucoup moins , & le plai-  
 sir de vous trouver si délicate ,  
 me feroit oublier combien vous  
 êtes injuste , mais c'est de votre  
 repos qu'il s'agit ici , & si vous

ébonnoiffiez mieux mes sentimens , vous n'auriez pas de peine à croire qu'il m'est infiniment plus cher que le mien.

En achevant ces mots, il voulut prendre avec Zéphris , les plus tendres libertés , mais elle se deffendit d'un air si vrai que ne pouvant plus imaginer que ce fût en elle , envie de faire de ces façons auxquelles on ne prend seulement pas garde aujourd'hui , il la regarda avec étonnement. Eh quoi ! Zéphris , lui dit-il , est-ce ainsi que vous me prouvez votre tendresse , & devois-je m'attendre à tant d'indifférence ? Mazulhim ! répondit-elle en pleurant , daignez m'écouter. Je ne suis pas venue ici , sans sçavoir à quoi je m'exposois , & vous me verriez verser moins de larmes , si je n'étois pas déterminée à me livrer à vo-

tre tendresse ; je vous aime , & si je n'en croyois que les mouvemens de mon cœur , je serois entre vos bras ; mais , Mazulhim , il en est encore tems , & nous ne sommes pas encore assez engagés l'un à l'autre , pour que vous deviez me cacher vos sentimens. Il n'y a pas de tems où il ne me soit affreux d'apprendre que vous ne m'aimez pas , mais jugez combien j'aurois à me plaindre de vous , jugez quel seroit mon état si je ne l'apprenois qu'après que ma foiblesse ne vous auroit rien laissé à desirer ! Dominé par le desir de plaire , accoûtumé à l'inconstance , par des succès qui ne se font point démentis , vous ne cherchez qu'à vaincre , & vous ne voulez pas aimer. Peut-être est-ce sans passion pour moi , que vous m'avez attaquée ? examinez bien

votre cœur , vous êtes maître de  
 ma destinée , & je ne mérite pas  
 que vous la rendiez malheureu-  
 se. Si ce n'est pas l'amour le plus  
 tendre qui vous attache à moi ,  
 en un mot , si vous ne m'aimez  
 pas comme je vous aime, ne crai-  
 gnez pas de me le déclarer ; je ne  
 rougirai pas d'être le prix de l'a-  
 mour , mais je mourrois de hon-  
 te , & de douleur , si je ne m'é-  
 tois vûë que l'objet d'un caprice.

Quoique ces paroles , & les  
 pleurs que Zéphis verfoit en les  
 prononçant , n'attendrissent pas  
 Mazulhim , elles lui firent pren-  
 dre un ton moins froid , que ce-  
 lui qu'il avoit d'abord employé  
 auprès d'elle. Que vos craintes  
 me touchent , lui dit-il , mais  
 que je les mérite peu ! est-il pos-  
 sible que vous imaginiez que  
 je vous confonds avec ces objets  
 méprisables , qui , seuls jusques

à ce jour , ont paru m'occuper. J'avouë que la façon dont j'ai vécu , a pû donner lieu à vos soupçons , mais , Zéphis , voudriez-vous que j'eusse joint au ridicule d'avoir eu les femmes qui ont rempli mes loifirs , la honte de les avoir aimées ? Il est vrai , je craignois l'amour ; eh ! que pouvois-je faire de mieux , pour lui échapper toujours , que de vivre avec des femmes fans mœurs , & fans principes , qui dans l'instant même qu'elles me séduisoient le plus par leurs agrémens , me fauvoient par leur caractère , du danger d'une passion ! Je suis , dites-vous , accoutumé à l'inconstance par les succès. M'estimez-vous assez peu pour croire qu'avant de vous avoir touchée , je me flatâsse d'en avoir eu quelques-uns ? il n'y a pas une de ces victoires

dont , peut-être, vous me croyez si vain , qui intérieurement ne m'ait couvert de confusion ; pas une enfin qu'au prix de tout mon sang , je ne voulusse n'avoir point remportée , puisqu'elles me rendent moins digne de vous !

Zéphis , à ces paroles , parut un peu rassurée , & tendit la main à Mazulhim en attachant sur lui ses beaux yeux , avec cette expression tendre, & touchante que l'amour seul peut donner. Oüi Zéphis ! continua Mazulhim , je vous aime ! ah ! combien vivement ! avec quel plaisir je sens à vos genoux , qu'au milieu même des transports les plus ardents , ce n'étoit pas à l'amour que je sacrifiois ! qu'il m'est doux de le connoître , & de ne le connoître que par vous ! sans vos charmes , même sans vos vertus,  
j'aurois

j'aurois, sans doute, ignoré toujours ce sentiment auquel jusques à vous, je refusois de me livrer. C'est à vous seule que je le dois, c'est pour vous seule que je veux en être éternellement rempli !

Ah Mazulhim ! s'écria-t-elle, que nous serons heureux si vous pensez ce que vous me dites ! s'il est vrai que vous m'aimiez, vous m'aimerez toujours ! A ces mots, elle se pencha sur Mazulhim, & en le serrant tendrement dans ses bras, elle approcha sa tête de la sienne. La plus tendre ivresse étoit peinte dans ses yeux, & bien-tôt Mazulhim, par ses transports, en pénétra toute son ame. Dieux ! quels yeux quand il eut achevé de les troubler ! je n'avois jamais vû les mêmes qu'à Phémime.

Quelque préparée qu'elle fût,

L. Partie.

V

cependant, à rendre Mazulhim, l'amant du monde, le plus heureux, elle ne put, sans se ressouvenir de ses craintes, & peut-être, de sa vertu, le voir si près de son bonheur. Vous ne doutez pas que je ne vous aime, lui dit-elle, en lui opposant la plus foible résistance, mais ne pouvez-vous... Ah Zéphis! interrompit-il, Zéphis! pouvez-vous craindre encore de me prouver vôtre tendresse!

Zéphis soupira, & ne répondit rien: plus vaincuë par son amour, qu'elle n'étoit persuadée de celui de son amant, elle céda enfin à ses desirs. Trop heureux Mazulhim! que de charmes s'offrirent à tes regards, & combien la pudeur de Zéphis, n'en augmentoit-elle pas le prix! aussi Mazulhim m'en parut-il vivement frappé; tout l'é-

tonnoit, tout étoit en Zéphis, l'objet d'un éloge, & d'un baiser. Quoique loin de condamner l'admiration dans laquelle il étoit plongé, je la partageasse avec lui, il me sembla que pour la situation où il se trouvoit, elle duroit trop long-tems, & qu'elle sembloit même suspendre, ou lui faire oublier ses desirs.

Il est bien vrai que plus on est délicat, plus on s'amuse de bagatelles. Le sentiment seul connoît ces tendres écarts qu'il imagine, & qu'il varie sans cesse; mais enfin, on ne sçauroit s'y plaire toujours, & si l'on s'y arrête, c'est moins pour y borner ses desirs, que pour y trouver de nouvelles sources de flamme. J'eus, quelques instans, assez bonne opinion de Mazulhim, pour n'attribuer l'anéantissement où je le voyois, qu'à un excès

d'amour ; & les charmes de Zéphis justifioient cette idée. Vraisemblablement , Zéphis le crut aussi , & plus long-tems que moi. Je ne concevois pas comment les transports d'un amant si tendre , si pressé d'être heureux , s'affoiblissoient à mesure qu'ils trouvoient de quoi augmenter : il étoit vif sans être ardent ; il loüoit , il admiroit toujours , mais n'est-ce donc que par des éloges , qu'un amant sçait exprimer ses desirs ?

Avec quelque adresse que Mazulhim dissimulât son malheur , Zéphis s'apperçut du peu de succès de ses charmes : elle n'en parut ni surprise , ni choquée , & tournant ses beaux yeux vers son amant , levez-vous , lui dit-elle , avec le plus doux sourire , je suis plus heureuse que je ne pensois.

Mazulhim , à ce discours qui

ne lui parut qu'insultant, s'efforça, mais vainement, de prouver à Zéphris, qu'il ne méritoit pas qu'elle eût de lui, l'idée qu'elle sembloit en avoir prise. Forcé enfin de se rendre justice, hélas Madame, lui dit-il d'un ton qui me fit rire, c'est que vous m'avez attristé. Votre trouble me divertit, répondit Zéphris, mais votre douleur m'offenseroit. Il seroit trop cruel pour moi, que vous crussiez mon cœur blessé... Ah Zéphris! interrompit Mazulhim, qu'il est affreux d'avoir tort avec vous, & difficile de s'en justifier! Cessez donc de vous affliger, répondit tendrement Zéphris; je crois que vous m'aimez, je ne le crois même que depuis un instant, & vous ne pouviez mieux me prouver votre tendresse, que par les choses que vous vous reprochez.

Ah! cela , comme l'on dit , est bon pour le discours , dit le Sultan , mais dans le fonds de l'ame , cette Dame-là n'étoit sûrement pas contente. Premièrement , c'est que par soi - même , cela est affligeant , & qu'il y a apparence que ce qui afflige toutes les femmes , n'en sçauroit divertir une , ou du moins vous conviendrez qu'en ce cas-là , elle seroit bien capricieuse. D'ailleurs , c'est que le sentiment n'est pas une chose si consolante , quand cela arrive , qu'on le pourroit bien dire.

A ce propos , je me souviens qu'un jour ( j'étois parbleu bien jeune ! ) c'étoit une femme. Je ne vous dirai pas comment cela arriva ; nous étions pourtant tous deux... Réellement , je ne m'en ferois jamais deffié , ne voilà-t-il pas que tout d'un coup... je

ne ſçai pas trop comment vous dire cela. Eh bien ! j'eus beau lui tenir les propos du monde , les plus galants ; plus je lui parlai , plus elle pleura. Je n'ai jamais vû cela qu'une fois , mais il eſt vrai que c'étoit une choſe bien attendriſſante. Je lui diſ pourtant entre autres , qu'il ne falloit deſeſperer de rien , que je ne l'avois pas fait exprès. . . Eh finiſſez vôtre cruelle hiſtoire , interrompit la Sultane. Je trouve aſſez bon , répondit Schah - Baham , qu'il ne me ſoit point permis de faire un conte , & chez moi , ſurtout ; de-là , comme je vous diſois , pourſuivit-il , j'ai conclu , & pour jamais , qu'il n'y a point de femme à qui cela faſſe un certain plaisir ; par conſéquent , la Dame de Mazulhim , qui diſoit de ſi belles choſes . . . auroit tout autant aimé n'avoir pas eu à les

dire , interrompit la Sultane , cela est probable ; mais sçachez pourtant que ce que vous croyez si fâcheux pour une femme , l'afflige moins qu'il ne l'embarasse. Ah ouï ! reprit le Sultan , je n'aurois , par exemple , qu'à... mais n'ayez pas peur ! continuez , Emir.

Quelque déconcerté que Mazulhim me parût de son aventure , il me sembla qu'il étoit encore plus étonné de la façon dont Zéphis la prenoit.

Si quelque chose peut, lui dit-il, me consoler de cette affreuse disgrâce, c'est de voir qu'elle ne prenne rien sur vôtre cœur ; que de femmes me détesteroient, si elles avoient autant à se plaindre de moi ! Je vous avoie , répondit Zéphis, que je ferois peut-être comme elles, si je pouvois attribuer cet accident, à  
vôtre

votre froideur , mais , si comme  
 vous me l'avez dit , & que je le  
 crois , l'amour seul trouble vos  
 sens , je ne trouve dans cette  
 aventure , que mille choses plus  
 flatteuses pour moi , que tous  
 vos transports. Je vous aime  
 trop pour ne pas croire que vous  
 m'aimez ; peut-être aussi ai-je  
 trop de vanité , ajouta-t'elle en  
 souriant , pour imaginer qu'il y  
 a de ma faute ; mais quel que soit  
 le motif de mon indulgence , ce  
 qu'il y a de vrai , c'est que je vous  
 pardonne. Je vous avertis , au  
 reste , que je serois moins tran-  
 quille sur le plus simple soupçon ,  
 sur votre fidélité , que sur ce que  
 vous appelez un crime. Oiii ,  
 Mazulhim , soyez-moi fidelle ,  
 & passé-je toujours vous trou-  
 ver tel que vous êtes actuelle-  
 ment ! Ce que j'y perdroit du côté  
 de ce que vous appelez des

*I. Partie.*

X plaisirs,

plaisirs , ne le trouverois - je pas bien dans la certitude que vous seriez constant ?

Pendant que Zéphis parloit, Mazulhim qui auroit bien voulu lui avoir moins d'obligation , n'épargnoit rien de tout ce qui pouvoit faire cesser son malheur. Zéphis se prétoit à ses desirs avec une complaisance , qu'intérieurement , peut-être , il n'approuvoit pas, parce que , de moment en moment , elle le rendoit moins excusable. Cette complaisance même , devenoit plus tendre , insensiblement elle augmentoit ; Zéphis déffendoit moins, ou accordoit de meilleurs graces ; ses yeux brilloient d'un feu que je ne leur avois pas encore vû ; il sembloit que ce ne fût que dans cet instant , qu'elle se fût véritablement renduë: elle n'avoit jusques-là , que souffert

les empressemens de Mazulhim, alors elle les partageoit. Cette répugnance inséparable du premier moment, que tant de femmes jouent, & que si peu sentent avoir cessé. Zéphis soutenoit sans embarras, les éloges de Mazulhim, & paroïssoit même desirer qu'il pût se mettre à portée de lui en donner de nouveaux : elle rougissoit, & ce n'étoit plus la pudeur qui la faisoit rougir ? ses regards ne se détournoient plus de dessus les objets qui d'abord avoient paru les blesser ; la pitié que Mazulhim lui inspiroit, enfin n'eût plus de bornes, cependant....

Ah ouï ! interrompit le Sultan ; cependant.. j'entends bien ! voilà un impatient petit homme ! Je ne connois rien qui soit, à la longue, plus insupportable que les procédés qu'il a

avec Zéphris ; je suis bien sûr qu'elle s'en fâcha. Et moi , dit la Sultane , je le suis du conttaire : se fâcher d'un pareil malheur , c'est le mériter. Bon ! reprit le Sultan , pensez-vous qu'une femme fasse une pareille réflexion ? ce qu'il y a de certain pour moi , c'est qu'en pareil cas , je me fâcherois , & si je ne m'en croirois pas moins raisonnable , non. Voyons pourtant ce que dit Zéphris , car , à ce que je vois , en cela , comme en toute autre chose , chacun a son goût.

Quelque indulgente qu'elle fût , reprit Amanzei , l'obstination du malheur de son amant , me parut l'ennuyer ; soit qu'ayant plus fait pour lui , que la première fois , elle crût le mériter moins , soit qu'étant en ce moment plus favorablement disposée , elle trouvât dans sa  
raison

raison moins de force pour le soutenir.

Mazulhim , moins convaincu que Zéphris de son infortune, ou accoutumé peut-être à braver de pareils malheurs, ne pensant pas de Zéphris aussi bien qu'il le devoit, tenta ce que, s'il eût été plus sage, ou plus poli, il n'auroit pas tenté. Il me sembla qu'elle n'agréoit pas une épreuve qui lui montrait moins encore de présomption dans Mazulhim, que la mauvaise opinion qu'il osoit avoir de ses charmes.

Malgré son trouble, il lui échappa un souris malin qui sembloit dire à Mazulhim qu'elle n'étoit point personne avec qui cette temerité fût placée, & pût être heureuse. Sûre qu'il en seroit bientôt puni, elle se livra à ses ridicules entreprises, avec une intrepidité que toute fem-

me est assez vaine pour avoir en pareil cas , mais qui n'est point dans toutes , justifiée par le succès. Quoique Mazulhim fût en ce moment moins à plaindre qu'il ne l'avoit été , il n'étoit pas cependant dans une situation dont on pût le féliciter , & quelques fussent ses efforts , Zéphis eut raison de ne les avoir pas craints.

A l'air étonné de Mazulhim , je dus croire que s'il étoit fait à une partie de ce qui lui arrivoit , il ne l'étoit pas à trouver des femmes qui , comme Zéphis , ne pussent dans ses malheurs , lui laisser aucunes ressources. Ce que je distoutes fois sans vouloir en offenser aucune ; & que sçait-on , d'ailleurs si ce seroit toujours à elles qu'on devoit s'en prendre ?

Quoi qu'il en soit , la surprise  
de

de Mazulhim , fut si plaisamment marquée , & aux depens de beaucoup d'autres femmes , faisoit si bien l'éloge de Zephis , qu'elle ne put s'empêcher d'en rire. Si vous me l'aviez demandé , lui dit-elle , je vous l'aurois dit , mais vous ne m'en auriez peut-être pas cruë. J'aurois assurément eu tort , répondit-il , mais je ne devois pas m'y attendre ; une expérience de dix ans , toujours heureuse , me faisoit croire toujours possible , ce qu'avec vous seule , j'ai inutilement tenté. Ah Zéphis ! ajouta-t'il , faut-il que je trouve dans ce qui devrait combler mes desirs , de nouvelles raisons de me plaindre ! En effet , répondit-elle en riant , je conçois combien vous êtes malheureux , & vous devez aussi être bien sûr de toute ma pitié. Zéphis ! reprit-il avec un

transport plus vrai que tous ceux que je lui avois vûs, rien n'égale ma tendresse, que vos charmes; chaque moment augmente mon ardeur, & mon desespoir; & je sens... Eh Mazulhim! interrompit-elle, quel auroit donc été ce bonheur dont vous regrettez tant la perte! non, s'il est vrai que vous m'aimez, vous n'êtes pas à plaindre. Un seul de mes regards doit vous rendre plus heureux que tous ces plaisirs que vous cherchez, si vous les aviez trouvés auprès d'une autre. Vos sentimens me charment, & me pénètrent, dit-il, mais en redoublant mon amour, ils augmentent mes regrets, & ma douleur.

Finissons cet entretien, dit Zéphisen se levant. Quoi, s'écria-t'il, voudriez-vous déjà me  
quit-

quitter? ah Zéphis! ne m'abandonnez point à l'orreur de ma situation! Non Mazulhim, repliqua-t'elle, je vous ai promis de passer ce jour avec vous; Eh! puisse-t'il ne vous point paroître plus long qu'à moi! mais sortons de ce cabinet: allons jouir de la délicieuse fraîcheur qui commence à se répandre; distraire votre imagination, la détourner enfin de dessus les objets qui l'attristent: peut-être, Mazulhim, plus on cherche les plaisirs, moins on peut les goûter; essayons si, en y arretant moins notre pensée, nous ne nous y disposerions pas mieux,

La généreuse Zéphis sortit en achevant ces paroles, & Mazulhim lui donna la main, de l'air du monde le plus respectueux.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce Mazulhim qui employoit  
si

si mal les rendez-vous qu'on lui donnoit, étoit l'homme d'Agra le plus recherché ; il n'y avoit pas une femme qui ne l'eût eu, ou qui ne voulût l'avoir pour amant ; vif, aimable, volage, toujours trompeur, & n'entrouvant pas moins à tromper, toutes les femmes le connoissoient, & toutes cependant, cherchoient à lui plaire ; sa reputation enfin étoit étonnante. On le croyoit ! ... que ne le croyoit-on pas ! & pourtant, qu'étoit-il ? que ne devoit-il pas à la discrétion des femmes, lui qui ayant pour elles, de si mauvais procédés, les menageoit cependant si peu ?

Après une heure de promenade, Zéphris & lui, revinrent du jardin. Je cherchai promptement dans leurs yeux, s'ils étoient plus contents que lorsqu'ils étoient sortis. A l'air  
mo-

modeste de Mazulhim , je crus que non, & je ne me trompois pas. Zéphis s'affit sur moi, nonchalamment , & Mazulhim se mit à ses pieds , sur des carreaux. Ayant assez peu de chose à lui dire , & n'imaginant d'abord aucune sorte d'amusemens qu'il fût en état de lui procurer , il s'abandonna à la rêverie , en la regardant assez tendrement. Honteux, peu de tems après, du personnage qu'il jouoit auprès de la plus belle femme d'Agra , mais consterné encore de ses malheurs tremblant , envoulant les réparer , d'essuyer de nouveaux affronts , il fut quelques momens sans sçavoir à quoi se déterminer. Il craignit enfin que son silence , & sa froideur , ne parussent plutôt à Zéphis des preuves d'indifférence que de crainte , ou de repentir. Il la prit brus-

brusquement dans ses bras, & lui donnant les baisers les plus tendres, sembla vouloir sortir par un coup d'éclat, de la profonde léthargie dans laquelle il étoit plongé. Zéphis d'abord parut délibérer en elle-même, si elle se prêteroit aux nouvelles entreprises de Mazulhim. Si sa tendresse la sollicitoit à tout accorder, cette même tendresse lui faisoit voir avec douleur, qu'elle n'avoit jamais plus de cruauté pour Mazulhim, que quand elle ne lui refusoit rien. Desiroit-il d'être heureux, ou la connoissoit-il assez peu pour croire qu'elle seroit blessée s'il ne cherchoit pas à le devenir? étoit ce enfin l'amour, ou la vanité qui le lui ramenoient si tendre?

Pendant qu'elle s'occupoit de ces idées, Mazulhim ( soit qu'il cherchât uniquement à se tirer  
d'une

d'une situation qui l'ennuyoit , soit que , comme il étoit admirable pour les menus détails de l'amour , il voulût empêcher Zéphris de s'ennuyer ) crut devoir employer ces riens , charmants quand ils précèdent , ou suivent une conversation sérieuse , mais qui par leur frivolité , ne sont pas faits pour en tenir lieu. Zéphris refusa d'abord de s'y prêter , mais croyant à l'empressement extrême avec lequel Mazulhim lui demandoit plus de complaisance qu'il avoit besoin qu'elle en eût , elle consentit par pure générosité , & en haussant les épaules , à ce dont il se faisoit de si grandes idées , & dont , car il faut lui rendre justice , elle attendoit beaucoup moins que lui.

L'air in'attentif , & même ennuyé qu'elle garda long-tems , loin d'impatienter Mazulhim ,

l'engagea à redoubler ses soins ; & comme il étoit l'homme de son tems, qui ſçavoit le mieux traiter les petites choses, il la força à lui prêter plus d'attention ; de l'attention, il la conduisit à l'intérêt : le peu de réalité des objets qu'il lui offroit, disparut insensiblement à ses yeux ; elle seconda elle-même l'illusion où il la jettoit, & connut enfin de combien de plaisirs l'imagination est la source, & combien sans elle, la nature seroit bornée.

Pour comble de bonheur, ce que Mazulhim avoit peut-être moins regardé comme une ressource pour lui, que comme une sorte de dédommagement qu'il devoit à Zéphis, lui fit une impression plus vive qu'il ne s'en étoit flatté. Les charmes de Zéphis, devenus même plus touchants,

chants , lui firent sentir cette émotion qu'il avoit jusques-là , cherchée si vainement , & dans le doux désordre qui commençoit à s'emparer de ses sens , ayant perdu le souvenir de ses malheurs , ou en étant alors plus irrité qu'abatu , il vainquit enfin glorieusement ces obstacles cruels , par lesquels il s'étoit vû si long-tems , & si cruellement arrêté.

J'entens , dit alors le Sultan , c'est fort bien fait ; *il vaut mieux tard que jamais* ; c'est-à-dire que.. N'allez-vous pas nous expliquer cela , interrompit la Sultane , & pensez-vous qu'Amanzei ait eu la prudence , la finesse de nous laisser quelque chose à deviner ? Je n'en sçais rien , reprit le Sultan , ce ne sont pas là mes affaires , mais enfin , c'est que , comme vous le sçavez aussi-bien que moi ,

moi, ce Mazulhim est un peu sujet à des accidens, & qu'il me paroît tout simple que l'on s'informe... parce que, par hazard, il se pourroit... Eh bien ! dites-moi donc un peu, Mazulhim ?

Sire, il fut heureux, mais il sçavoit mieux offenser, qu'il ne sçavoit réparer les outrages qu'il faisoit, & je doute que s'il eût eu affaire à une personne moins genereuse que Zéphris, il eût pû pour si peu, obtenir son pardon. Plus vain qu'il n'étoit amoureux, il me parut moins sentir le bonheur de posséder Zéphris, que le plaisir d'avoir moins à rougir devant elle. Ils commencerent une conversation tendre, où Zéphris mit beaucoup de sentiment, & Mazulhim extrêmement de jargon.

Peu de tems après, on servit un souper où il avoit épuisé la délicatesse,

délicatesse , & le goût. Zéphis animée de plus en plus par la présence de son amant , lui dit mille choses fines , & passionnées qui ne me fit pas moins admirer son esprit , que sa tendresse. Quoique lui-même fût étonné de tant de charmes , ils n'agissoient pas sur lui , aussi vivement que sur moi , & il me parut que son orgueil étoit plus flatté de la conquête de Zéphis , que son cœur n'étoit touché de cette passion vive & délicate qu'elle avoit pour lui , & dont , malgré ce qu'elle craignoit de son inconstance , elle étoit uniquement remplie.

Si la possession de Zéphis n'avoit pas rendu Mazulhim aussi amoureux qu'elle l'auroit dû , il en étoit , du moins , devenu plus vif ; son cœur inaccessible au sentiment , languissoit encore ;

toutes les vertus de Zéphis, que l'ingrat lovoit sans les connoître, & peut-être sans les lui croire, loin de l'attacher à elle, sembloient l'en éloigner, & le contraindre. Je ne le voyois pas même ému de l'amour tendre, & vrai qu'elle avoit pour lui, mais elle commençoit à lui inspirer des desirs. Il la regardoit avec transport, il soupiroit, il lui parloit avec ardeur du bonheur dont il avoit joui, & sembloit attendre avec impatience, que le souper finît. Il le lui dit même, mais soit qu'elle s'y amufât, soit qu'elle n'eût pas si bonne opinion que lui de l'après-souper, elle étoit moins impatiente. Cependant elle l'aimoit, il la pressa, bientôt... ah Mazulhim! que tu aurois été heureux si tu avois sçu aimer!

Peu de tems après, Zéphis  
sortit

fortit , & Mazulhim la suivit , en lui faisant des protestations d'amour , & de reconnoissance , que je crus d'autant moins vrayes , qu'elle les méritoit mieux. Zéphis étoit trop estimable pour qu'il pût s'attacher constamment à elle ; elle étoit vraie , sans fard , sans coquetterie ; Mazulhim étoit sa premiere affaire , mais ce qui auroit fait la félicité d'un autre , n'étoit pour ce cœur corrompu , qu'une liaison où il ne trouvoit ni plaisir , ni amusement. Il ne lui falloit que de ces femmes qui , nées sans sentiment , & sans pudeur , ont mille aventures , sans avoir un amant , & qu'à l'indécence de leur conduite , on pourroit accuser de chercher plus encore le deshonneur que le plaisir. Il n'étoit pas étonnant que Mazulhim , qui n'étoit qu'un

fat , plût aux femmes de ce genre , & qu'à son tour , il les recherchât.

Mais , Amanzei , demanda la Sultane , comment un homme de si peu de mérite , avoit-il pû toucher une personne aussi estimable que vous nous avez peint Zéphis ? Si votre Majesté vouloit bien se ressouvenir du portrait que j'ai fait de Mazulhim , répondit Amanzei , elle s'étonneroit moins qu'il eût sçu plaire à Zéphis ; il avoit des agrémens , & sçavoit feindre des vertus. Zéphis , d'ailleurs , ne feroit pas la première femme raisonnable qui auroit eu le malheur d'aimer un fat , & votre Majesté n'ignore pas qu'on ne voit autre chose , tous les jours. Sans doute , dit le Sultant , par exemple , il a raison , l'on ne voit que cela ; au reste , ne me demandez

dez pas pourquoi, car je n'en sçais rien. Ce n'est pas à vous, non plus que je le demande, reprit la Sultane. Ce sont des choses, qu'avec tout l'esprit que vous avez, il me paroît simple que vous ne sçachiez pas.

Qu'une femme raisonnable, continua-t'elle, se rende à un amour également tendre, & constant; que sûre des sentimens, & de la probité d'un homme qui l'aime, si ( toutes-fois, quelque chose peut jamais l'en assurer ) elle se livre enfin à lui, cela ne me surprend pas, mais qu'elle soit capable de foiblesse pour un Mazulhim! voilà ce que je ne puis comprendre, L'amour, répondit Amanzei: ne seroit pas ce qu'il est, si.. Si, si, interrompit le Sultan, allez-vous faire long-tems les beaux esprits? & ne vous souvient-il plus.

plus que j'ai deffendu les dissertations ? Que vous importe , dites-moi , que cette Zéphis aime ce Mazulhim , que l'une soit une bégueule , & l'autre un fat ? eh bien ! elle l'aime tel qu'il est. Vous voulez sçavoir pourquoi : que ne le demandiez-vous à Amanzei , pendant qu'il étoit femme ? croyez-vous qu'il se souviennne de cela , lui , à présent ? Vous êtes cause , au reste , avec tous vos discours , que les contes que l'on me fait , ne finissent point ; & cela m'excede. Voyons , Emir , où en étiez-vous ? que devint cette Zephis si raisonnable qu'elle en ennuye ? quelle fut la fin de tout cela ?

Celle qu'elle devoit avoir , reprit Amanzei ; Mazulhim ne voulant pas d'abord manquer totalement d'égards pour Zéphis , la trompa le plus secrettement

ment qu'il pût. Ou les menagemens qu'il eut pour elle , ne furent pas assez habilement employez pour la tromper longtems , ou les infidélitez qu'il lui faisoit , étoient trop fréquentes , & trop marquées , pour qu'il pût toujours les lui dérober. Quoiqu'il en soit , elle se plaignit , mais comme avec toutes les délicatesses de l'amour le plus tendre , elle en avoit tout l'aveuglement , il vint aisément à bout de la calmer. Il continua ses infidélitez , & elle recommença ses reproches. Enfin , il s'impacienta , & peu touché de son amour , & de ses larmes , il rompit absolument avec elle , & la laissa livrée à la honte de l'avoir aimé , & à la douleur de l'avoir perdu.

Ma foi , dit le Sultan , il fit fort bien de la quitter , & la preuve de cela , c'est que j'aurois fait de même.

même. Je sçai bien qu'elle étoit fort belle , qu'elle avoit beaucoup de merite , mais ce mérite-là m'auroit , moi qui veut qu'on me divertisse, ennuyé tout comme lui. Ce n'est pourtant pas que je sois un Mazulhim, je pense qu'on ne me le reprochera pas, mais c'est qu'il ne laisse pas d'être plaisant de quitter des femmes , quand ce ne seroit uniquement que pour entendre ce qu'elles en disent,

---

## CHAPITRE XI.

*Qui contient une recepte contre les  
Enchantemens.*

**T**ROIS jours après que j'eus vû Zéphhis pour la première fois , Mazulhim arriva seul. A peine avoit-il eu le tems de donner

donner quelques ordres qu'une petite femme dont l'air étoit vif, indécent, étourdi, & pourtant manieré, entra dans le cabinet. De loin, elle ne manquoit pas d'éclat; de près, ce n'étoit qu'une figure médiocre, & que sans ses ridicules, ses mines, & cette prodigieuse vivacité qu'elle affectoit, on n'auroit seulement pas remarquée. Aussi, étoit ce la seule chose qui avoit fait naître à Mazulhim, l'envie de l'avoir.

Ah! s'écria-t'il en la voyant, c'est vous! mais sçavez-vous bien que vous êtes divine d'arriver de si bonne heures!

Cette beauté qui, malgré ses airs enfantins, avoit trente ans au moins, s'avança vers Mazulhim avec cette noble indécence qui composoit presque toutes ses graces, & sans lui répondre, ni

presque le regarder , vous avez raison , lui dit - elle , de me dire que votre petite maison étoit jolie ; mais , c'est qu'elle est charmante ! meublée d'un goût ! d'une volupté ! cela est divin ! N'est-il pas vrai , répondit-il , que c'est la plus jolie du Fauxbourg ? Ne diroit-on pas , à ce propos , repliqua - t'elle , que j'en connois beaucoup ? Ce cabinet-ci est charmant ! continua-t'elle , galant au possible ! Je suis , dit-il , charmé de vous y voir , & qu'il vous plaise. Oh pour moi ! repliqua-t'elle , je n'ai peut - être pas fait pour y venir , toutes les façons que je devois ; ce n'est pas que je ne sçache aussi-bien qu'un autre, l'art de filer , & de mettre de la décence dans une affaire , mais... vous ne le pratiquez pas , interrompit-il , oh ! pour cela , l'on vous rend justice. C'est que cela est

est vrai , au moins ! reprit-elle ;  
 exactement , je ne suis point  
 fausse. Hier , quand vous me di-  
 tes que vous m'aimiez , & que  
 vous me proposâtes de venir  
 ici . . . je fus portant bien ten-  
 tée de vous répondre non , mais  
 la vérité de mon caractère ne me  
 le permit point ; je suis franche,  
 naturelle , vous me plaisez , &  
 me voilà. Vous n'en pensez pas  
 plus mal de moi , peut-être ?  
 Qui ! moi ! répondit-il en hauf-  
 sant les épaules , voilà une belle  
 idée ! j'en penserois mille fois  
 mieux , s'il m'étoit possible. Au  
 vrai , vous êtes charmant ! re-  
 prit-elle ; mais , dites-moi donc ?  
 y a-t'il long-tems que vous êtes  
 ici. J'arrivois , repartit-il ; & j'en  
 rougis ! j'en suis confondu ! mais  
 vous avez pensé être ici la pre-  
 miere. Cela auroit vraiment été  
 joli , dit-elle , & je n'aurois pas  
 Z 2 manqué

manqué de vous en sçavoir gré. Vous concevez bien , répondit-il , qu'on ne fait pas ces choses-là exprés , & qu'elles peuvent arriver aux gens les plus pressés. Oiii , oiii , reprit-elle , je le conçois bien , je ne l'aimerois pourtant pas. Ecoutez donc , que je vous dise des nouvelles. Zobéide vient dans la minute , de quitter Areb-chan : ne lui a-t'elle fait que cela , demanda-t'il ? Et Sophie , continua-t'elle , vient de prendre Dara. N'a-t'elle pris que lui , demanda-t'il encore ?

Pendant qu'elle perloit , Mazulhim qui la connoissoit trop pour la respecter seulement un peu , prenoit avec elle les plus grandes libertés. Loin qu'elle m'en parût plus émuë que lui , elle promena ses yeux dans le cabinet avec distraction , puis les ramenant sur sa montre , mais ,  
quelle

quelle folie donc ! Mazulhim ,  
 lui dit-elle , est-ce que nous se-  
 rons seuls tout le jour ? Voilà  
 une assez bonne question ! ré-  
 dondit-il ; sans doute , nous se-  
 rons seuls. Mais vraiment , re-  
 prit-elle , je n'avois pas compté  
 là-dessus ; laissez donc ! ajouta-  
 t'elle sans aucun desir qu'il finît ,  
 ni qu'il continuât , [ aussi ne s'en  
 embarrassa-t'il pas plus qu'elle ]  
 vous êtes , au vrai , d'une folie  
 qui ne ressemble à rien ; & à pro-  
 pos de quoi , être seuls s'il vous  
 plaît ? Il me semble , répondit  
 froidement Mazulhim , que cet-  
 te conversation n'empêchoit pas  
 de s'amuser , que cela étoit con-  
 venu entre nous. Convenu ! dit-  
 elle , quel conte ! où avez-vous  
 donc pris cela ? je n'en ai pas dit  
 un mot , je vous jure ; après  
 tout , cela m'est égal , & je sçau-  
 rai bien vous contenir. Ah pour

cela , laissez donc ! vous avez des façons singulieres ! Pas trop , il me semble que je ne suis pas plus singulier qu'un autre. D'ailleurs , étant ensemble comme nous y sommes , je dois croire que je n'outré rien. Ah Zulica ! ajouta - t'il , vous qui avez du goût , dites - moi ce que vous pensez de ce plafonds ? C'étoit à cela que je rêvois , dit-elle , je le voudrois moins chargé de dorure ; tel qu'il est , je le trouve pourtant fort beau , ajouta-t'elle en s'asseyant sur ses genoux , & selon toutes les apparences , ce n'étoit pas pour le déranger.

Quand j'y pense , reprit-elle , il faut que je sois bien folle pour croire que vous me ferez fidelle , vous qui ne l'avez encore été à personne. Ah ! ne parlons pas de cela , repliqua - t'il en s'occupant toujours , & [graces aux bontés

bontés de Zulica ] fort commodément ; vous seriez peut-être bien embarrassée , si j'étois plus constant que vous ne me soupçonnez de l'être. Vous ne voulez donc pas me laisser ? dit - elle en ne faisant pas le moindre mouvement pour lui échaper , ou pour le contraindre. A l'égard de la constance, continuait-elle aussi froidement que s'il n'eût pas continué , lui ; j'en ai dans le caractère , j'ose le dire. Ce n'est pas aujourd'hui une vertu , que la constance , tant elle est commune , répondit-il , & l'on peut , sans se vanter , dire qu'on en est capable ; vous avez pourtant , & malgré celle dont vous pouvez vous piquer , changé quelque fois. Pas tant , n'allez pas croire cela. Mais je sçais , & vous ne l'ignorez pas , répondit-il , tous les amans que vous

avez eus. Eh bien ! dit-elle, en ce cas là, vous conviendrez qu'il n'a tenu qu'à moi, d'en avoir davantage ; finissez donc ! vous me tourmentez ! Beaucoup moins que je ne devrois. Mais enfin, repliqua-t'elle, c'est toujours plus que je ne veux. Quoi ! lui dit-il, ne m'aimez-vous pas ? allez-vous avoir un caprice ? n'avez-vous pas tout réglé ? Eh mais...ouïi, répondit-elle, mais... Ah ! Mazulhim ! vous me déplaitez ! C'est un conte, repar-tit-il froidement, cela ne se peut pas.

Alors il la posa doucement sur moi. Je vous assure, Mazulhim, lui dit-elle en s'y arrangeant, que je suis outrée contre vous ; je vous le dis, c'est que je ne vous le pardonnerai jamais.

Malgré ces terribles menaces  
de

de Zulica , Mazulhim voulut achever de lui déplaire. Comme entr'autres choses , il avoit la mauvaise habitude de ne s'attendre jamais , & qu'elle avoit apparemment celle de ne jamais attendre personne , il lui déplut en effet , à un point qu'on ne sçauroit imaginer. Cependant , malgré sa colere , elle attendit , & sa vanité lui fit suspendre son jugement. Dans toutes les occasions où elle s'étoit trouvée , [ & elles avoient été fréquentes assurément ] on ne lui avoit jamais manqué ; c'étoit pour elle , une preuve incontestable de ce qu'elle valoit. D'ailleurs , ce Mazulhim qu'elle trouvoit si peu digne d'estime , de quels prodiges , si l'on en croyoit le Public , n'étoit-il pas capable ! Si [ comme la chose lui paroïssoit assez avérée ] elle n'avoit rien à se

se reprocher, par quel hazard, Mazulhim qui, disoit-on, n'avoit jamais eu tort avec personne, en avoit-t'il avec elle, un si singulier ? Elle avoit oüi dire à tout le monde, qu'elle étoit charmante ; la réputation de Mazulhim étoit trop belle, pour qu'il ne la méritât pas, au moins, par quelque endroit ; donc, ce qui lui faisoit faire tant de réflexions, n'étoit point naturel, & ne pouvoit pas durer.

Avec ces consolantes idées, & d'oüi dire, en oüi-dire, Zulica s'étoit armée de patience, & cachoit son dépit le mieux qu'il lui étoit possible. Mazulhim, cependant tenoit les propos du monde, les plus galants sur les beautés qui sembloient le toucher si peu. Il falloit, disoit-il, que pour le rendre tel qu'il se trouvoit, tous les Magiciens des Indes,

Indes , eussent travaillé contre lui ; mais , continuoit - il , que peuvent leurs charmes contre les vôtres ? Aimable Zulica ! ils en ont differé le pouvoir , mais ils n'en triompheront pas.

A tout cela , Zulica plus fâchée que Mazulhim , n'étoit déconcerté , ne lui répondit que par des souris malins , mais auxquels , de peur de l'achever , elle n'osoit donner toute l'expression qu'elle auroit voulu. Vous êtes , lui demanda - t'elle d'un air railleur , brouillé avec des Magiciens ? je vous conseille de vous raccommo-der avec eux ; des gens capables de jouer de pareils tours , sont de dangereux ennemis ! Ils le seroient moins , si vous vous étiez bien mise en tête de leur en donner le démenti , répondit - il , & je doute aussi que , malgré leur mauvaise volonté ,

lonté , si je vous aimois avec moins d'ardeur , j'eusse éprouvé... Oh ! c'est un propos auquel j'ajoute assez peu de foi , que celui que vous me tenez là , interrompit Zulica , qui ayant déterminé en elle-même , le tems que l'on pouvoit rester enchanté , croyoit alors avoir accordé assez de répit. Je sçais bien, reprit-il , que si vous me jugez à la rigueur, vous ne devez pas être contente , mais , moins vous l'êtes , plus vous devriez achever de me mettre dans mon tort. Je doute , repliqua-t'elle , que cela fût convenable. Je vous croyois moins attachée à la décence , reprit-il d'un air railleur , & j'osois esperer... Vous prenez assurément bien votre tems pout railler ! interrompit-elle , vous avez raison ! rien n'est si glorieux pour vous ,  
que

que cette aventure ! Mais , Zulica , reprit-il , ne voudrez-vous donc jamais sentir que le ton que vous prenez , ne peut que me nuire , & perpétuer mon humiliation ? C'est , je vous jure , dit-elle , ce dont je me soucie le moins. Mais , lui demanda-t'il , si vous vous en souciez si peu , de quoi vous fâchez - vous tant ? Vous me permettrez de vous dire , Monsieur , que c'est une fort sottise question , que celle que vous me faites ?

A ces mots , elle se leva , malgré tous les efforts qu'il fit pour la retenir ; laissez moi , lui dit-elle d'un ton aigre , je ne veux ni vous voir , ni vous entendre ! Assurément ! s'écria-t'il , j'en ai vû d'aussi malheureuses , mais je n'en ai jamais vû d'aussi fâchées !

Cette exclamation de Mazulhim ne plut pas à Zulica ; désespérée

perée de l'accident qui lui arri-  
voit , outrée de l'air froid de  
Mazulhim , elle s'en prit , dans  
sa fureur , à un grand vase de  
porcelaine qu'elle trouva sous sa  
main , & qu'elle brisa en mille  
morceaux. Hélas Madame ! lui  
dit Mazulhim en fouriant , vous  
n'auriez rien trouvé ici à brizer ,  
si toutes les personnes qui n'y ont  
pas été contentes de moi , s'en  
étoient vangées de la même ma-  
niere ; au reste , ajouta-t'il en s'af-  
seyant sur moi , je vous conjure  
de ne vous pas gêner.

Voilà une femme qui me plaît  
tout-à-fait , dit Schah-Baham ,  
elle a du sentiment , & n'est pas  
comme cette Zéphis , à qui tout  
étoit égal , & qui , d'ailleurs ,  
étoit bien la plus sotte précieuse  
que j'aye de ma vie rencontrée !  
Je sens qu'elle m'intéresse infini-  
ment , & je vous la recomman-  
de ,

de, Amanzei ; entendez-vous ? tâchez qu'on ne la chagrine pas toujours. Sire , répondit Amanzei , je la favoriserai autant que le respect dû à la vérité , pourra me le permettre.

Mazulhim en finissant de parler, se mit à rêver d'un air distrait. Zulica qui étoit allée s'asseoir dans un coin , & loin de lui, soutint assez bien pendant quelque tems, la méprisante indifférence qu'il lui témoignoit, & pour la lui rendre, elle se mit à chanter. Ou je me trompe, lui dit'il, quand elle eut fini, ou le morceau que Madame vient de chanter, est de tel Opera ? Elle ne repondit rien. Vous avez, continua-t'il, une jolie voix, peu étendue, mais fluttée, & dont les sons vont droit au cœur. Il est heureux qu'elle vous plaise, répondit - elle sans le regarder.

der. Vous ne le croyez peut-être pas , repartit-il , mais il est vrai pourtant , que vous pourriez en être flattée , & que peu de gens s'y connoissent aussi bien que moi. Un autre agrément que je vous trouve , & que je vous dirois , si je pouvois à présent , vous paroître digne de vous louer , c'est une expression charmante , qui ne laisse rien à désirer par sa vivacité , & par sa justesse , & que vos yeux secondent si bien qu'il est impossible de vous entendre , sans se sentir remuer jusques au fonds du cœur. Vous allez me répondre encore , qu'il est heureux que cela me plaise ?

Non , répondit-elle d'un ton plus doux , je ne suis pas fâchée que vous me trouviez des choses aimables , & plus je vous sçais connoisseur , plus vos éloges doivent

doivent me flatter. Voilà précisément, dit-il, la raison qui me feroit desirer de mériter les vôtres. Ah sans doute ! dit-elle. Allez-vous dire que vous ne vous connoissez à rien, répondit il, & pour mettre le comble à l'injustice, n'imaginerez-vous pas aussi, qu'il m'est indifférent que vous pensiez de moi, bien ou mal ? joindrez-vous cette injure à toutes celles que vous m'avez déjà faites ? Ah Zulica ! est-il possible que ce qui devoit augmenter votre tendresse, ne serve qu'à vous irriter contre moi !

Est-il possible aussi ! reprit-elle avec emportement, que vous me croyiez assez dupe pour regarder comme une preuve d'amour, l'affront le plus sanglant que jamais vous pussiez me faire ! Un affront ! s'écria - t'il ; aimable

Zulica ! vous connoissez peu l'amour , si vous croyez que nous devions vous & moi , rougir de ce qui nous est arrivé. Je ne craindrai pas de vous dire plus : les gens que vous avez honorés de votre tendresse , vous ont aimée bien peu , si vous ne les avez pas trouvé tous , aussi malheureux que moi.

Oh pour cela ! monsieur , dit-elle en se levant , finissez , ou je vous quitte , je ne puis plus soutenir le ridicule , & l'indécence de vos propos. Je n'ignore pas qu'ils vous blessent , répondit-il , & je suis surpris , je l'avoue , de ce qu'ils font cet effet-là sur vous ; mais , ce dont je ne reviens pas , c'est que vous vous obstiniez à me trouver si coupable. Je trouverois tout simple qu'une femme ordinaire , sans monde , sans usage , s'offensât  
 moi-

mortellement d'une aventure pareille, mais vous! que vous foyez précisément comme quelqu'un qui n'a jamais rien vû! en vérité! cela n'est pas pardonna-ble! En effet! dit-elle, il faut être sotte au dernier point pour ne la pas trouver flatteuse, & je m'étonne de ne vous avoir point encore remercié de l'impression singuliere, que j'ai faite sur vous! Raillerie à part, dit-il en voulant se lever, je vais vous prouver que je n'ai pas tort.

Non, Monsieur, s'écria-t'elle, je vous deffends de m'approcher. J'executerai vos ordres, tout injustes qu'ils sont, & je prouverai de loin, puisque vous le jugez à propos. Oiii, repliqua-t'elle, cela vous fera sûrement plus commode; mais faisons mieux, n'en parlez plus; aussi-bien, ne suis-je pas assez imbe-

cile pour que vous puissiez me persuader jamais, que plus un amant a de tendresse, moins il peut l'exprimer à ce qu'il aime.

C'est-à-dire, reprit-il d'un air nonchalant, que vous croyez précisément le contraire, vous? Oüi, repartit-elle; précisément, c'est qu'on ne peut pas être plus persuadée d'une chose, que je le suis de celle-là. Eh bien Madame! vous pouvez donc vous vanter d'être la femme la moins délicate qu'il y ait au monde; &, si je ne vous aimois au point que je ne connois, sous le Ciel, rien d'assez fort pour m'arracher à vous, je vous avouerais que cette façon de penser, m'en éloigneroit pour jamais. Il seroit, en effet, dit-elle, assez étonnant qu'elle vous plût.

Oh non! reprit-il d'un air détaché, je ne suis pas intéressé  
au-

autant que vous voulez bien me  
 faire l'honneur de le croire , à  
 m'en déclarer l'ennemi ; mais  
 c'est qu'il est décidé de tout  
 tems , que plus on a d'amour ,  
 moins on a l'usage de ses sens, &  
 qu'il n'appartient qu'à des cœurs  
 grossiers , & incapables de se lais-  
 ser pénétrer des charmes de la  
 volupté , de se posséder dans les  
 momens où vous m'avez trouvé  
 si loin de moi-même. Si l'espoir  
 du plaisir suffit pour troubler un  
 amant, jugez de ce que doit pro-  
 duire sur lui , l'approche de ces  
 instans heureux qu'il a si vive-  
 ment desirés ; combien son ame  
 doit s'être usée dans les trans-  
 ports qui les précèdent , & si ce  
 désordre que vous me repro-  
 chez , est aussi désobligeant pour  
 une femme qui sçait penser , que  
 ce sang froid dont, faute d'y ré-  
 flechir , sans doute , vous vou-  
 driez

driez que j'eusse été capable. Franchement, ajouta-t'il en s'allant jeter à ses genoux, seroit-ce la premier fois que vous. . Ah ! cessez cette mauvaise plaisanterie, interrompit-elle, laissez-moi, je veux sortir, & ne vous voir de ma vie. Mais Zulica, lui dit-il, en la ramenant de mon côté, ne voudrez-vous donc jamais sentir qu'il semble, à la façon dont vous prenez mon malheur, que vous ne vous croyez pas assez de charmes pour le faire cesser ?

Soit que les délicates distinctions de Mazulhim eussent déjà disposé Zulica à la clemence, soit que la grande reputation qu'il s'étoit acquise, rendit ce qu'il disoit, plus vraisemblable, elle se laissa conduire sur moi, en faisant cette legere résistance qui, communément enflamme plus

plus qu'elle n'arrête. Peu à peu Mazulhim en obtint davantage , se retrouva enfin dans la même circonstance où Zulica s'étoit fâchée.

Déjà , troublée par les emportemens de Mazulhim , elle commençoit à desirer vivement qu'il se laissât moins frapper les sens , que la première fois , déjà même elle esperoit , lorsque Mazulhim plus délicat que jamais , manque cruellement à ses plus douces espérances. Elle en fut d'autant plus indignée que [ vanité à part ] il lui auroit alors fait plaisir de se comporter différemment.

Oh bien ! dit le Sultan , qu'il finisse donc aussi , lui ; cela m'ennuie autant qu'elle. Ce n'est pas parce que j'ai déjà pris le parti de Zulica , mais je vous demande s'il y a quelqu'un que cela  
n'im-

n'impatientât pas, si la patience d'un Derviche y tiendrait ? C'est parbleu ! bien la peine de la faire attendre ! Amanzei, vous ne m'aviez pas promis cela, au moins ? A la fin, vous me feriez croire que vous en voulez à cette femme-là ; & , je vous le dis naturellement, je ne le trouverois pas bon, mais, point du tout. Sire, répondit Amanzei, si je faisois un conte à votre Majesté, il me seroit facile d'arranger les objets comme elle le voudroit, mais je raconte ce que j'ai vû, & je ne puis, sans altérer la vérité, donner à Mazulhim des procédés différents de ceux qu'il avoit. Ah le sot que ce Mazulhim. ! s'écria Schah-Baham, & que je suis piqué contre lui ! Mais, dit la Sultane, je ne sçais pas pourquoi vous lui en voulez tant, il ne le faisoit pas plus ex-  
près

près que vous. Lui ! reprit-il, ma foi ! je n'en sçai rien, c'étoit un méchant homme ! D'ailleurs, dit encore la Sultane, c'est que cette Zulica qui vous plaît tant, étoit la dernière des. . . Je vous prie, Madame, interrompit-il, d'en penser tout bas, ce qu'il vous plaira, & de ne m'en point dire de mal. Je sçai bien qu'il suffit que je prenne quelqu'un en amitié, pour qu'il vous déplaîse ; & cela me choque, je vous en avertis. Votre colere ne m'effraye point, répondit la Sultane, & de plus, je ne serois point du tout étonnée que cette Zulica que vous aimez tant aujourd'hui, vous ennuyât demain mortellement. J'en doute, reprit le Sultan, je ne me préviens pas comme vous, moi ; en attendant que cela arrive, voyons toujours, le reste de son histoire.

Zulica rougit de fureur au

nouvel affront que Mazulhim faisoit à ses charmes : en vérité ! Monsieur, lui dit-elle, en le repoussant avec violence, si c'est une préférence que vous me donnez, j'ose dire qu'elle est mal placée. Je le dirois tout le premier, répondit-il, si je pouvois imaginer que vous crussiez un seul moment, mériter les torts que j'ai avec vous ; mais je n'y vois pas d'apparence, & j'avoueraï sans peine, que rien ne me justifie. C'est que quand on se connoît d'une certaine façon, dit-elle, l'on doit laisser les gens en repos. Ce sera, sans doute, le parti que je prendrai, si ceci a des suites, repliqua-t-il ; vous permettrez pourtant que je me flatte du contraire. En vérité ! dit-elle, je ne vous le conseille pas.

Alors elle se leva, prit son éventail, remit ses gands, & tirant une

boëte à rouge, alla vis-à-vis une glace. Pendant qu'avec toute l'attention possible, elle tâchoit de se remettre comme elle étoit, lorsqu'elle étoit entrée, Mazulhim qui étoit venu derriere elle, en troublant son ouvrage, la prioit tendrement de ne se point donner une peine, qu'à coup sûr, il faudroit qu'elle reprît. Zulica ne lui répondit d'abord que par une mine qui dût lui prouver le peu de foi qu'elle avoit à ses prédications, mais voyant enfin qu'il continuoit à la tourmenter, eh bien, Monsieur, lui dit-elle, ceci sera-t-il éternel, & ne voulez-vous pas que je puisse sortir? vous n'avez qu'à dire! Mais, autant que je puis m'en souvenir, répondit-il, tout est dit là-dessus; est-ce que vous ne soupez pas ici? Non pas que je sçache, reprit-elle. Vous verrez, dit-il en souriant,

que vous n'avez pas non plus compté là-dessus. Enfin, dit-elle, je suis engagée, & il est tard. Voilà une assez bonne folie ! dit-il en la rejetant sur moi, & en voulant encore essayer s'il ne trouveroit pas enfin, le moyen de lui rendre les heures moins longues. Tenez Mazulhim, lui dit-elle d'un ton doux, vous m'en croirez si vous voulez, je vous le dis sans colere, mais le personnage que vous me faites jouer, est insoutenable. Plus de bonté de vôtre part, répondit-il, m'auroit rendu moins à plaindre, mais vous êtes si peu complaisante ! En vérité ! repartit-elle, il y auroit aussi, trop d'inhumanité à vous ôter la seule excuse qui puisse vous rester. Il lui répondit avec fermeté, qu'il en courroit volontiers le hazard.

Alors elle entra dans ses raisons, pour avoir le plaisir de le

combler de tous les torts imaginables. Plus il méritoit sa pitié, plus [ car elle n'étoit pas née généreuse ] elle se sentoit d'indignation. Blessée qu'il eût été si peu sensible à ses charmes, elle sembloit l'être encore plus qu'il eût répondu si mal à ses dernières bontés ; sa vanité seule lui faisoit soutenir ce qui la blessoit si sensiblement. A peine elle s'étoit flattée du triomphe, qu'elle le voyoit s'évanouir. Vingt fois elle fut près de renoncer à un espoir qui ne sembloit se présenter à elle, que pour la tromper après, plus cruellement. Mais quoi ? après tout ce qu'elle a fait pour Mazulhim, l'abandonnera-t-elle à sa destinée ? un moment de plus, peut vaincre son ingratitude. S'il eut été plus doux pour elle, de devoir tout à la tendresse de Mazulhim, il lui doit être plus glorieux de lui tout rrachera.

Ce raisonnement n'étoit peut-être pas le plus juste que Zulica pût faire, mais, pour la situation où elle se trouvoit, c'étoit encore beaucoup qu'elle pût raisonner.

Mazulhim qui sentoit à l'air dont elle le regardoit, que pour résister à l'opiniâtre froideur que malgré lui-même, il lui témoignoit, elle avoit besoin d'être soutenuë, lui donnoit sans cesse les éloges les plus flatteurs sur son caractère compatissant. Assurément ! s'écria-t-elle à son tour, dans un instant où peut-être l'impatience prenant le dessus, lui faisoit trouver plus de mérite dans les bontés qu'elle avoit pour Mazulhim, assurément ! il faut convenir que j'ai une belle ame !

A cette exclamation si bien placée, Mazulhim ne put s'empêcher d'éclater, & Zulica qui sçavoit combien quelquefois, il

est dangereux de rire, se fâcha fort sérieusement de ce qu'il avoit ri.

La gayeté de Mazulhim ne lui fut cependant pas aussi funeste, qu'elle l'avoit craint. Les Enchanteurs qui l'avoient jusques-là, si cruellement persécuté, commencèrent même à retirer leurs bras malfaisans de dessus lui. Quoiqu'il s'en fallût beaucoup que la victoire qu'elle remportoit sur eux, ne fût complete, elle ne laissa pas de s'en féliciter tout haut; ce n'étoit pas qu'avec les lumieres qu'elle avoit, elle s'y trompât, mais elle vouloit fortifier Mazulhim, par la confiance qu'elle sembloit avoir: elle le connoissoit bien peu, de croire qu'il en eût besoin.

A peine Mazulhim, qui étoit l'homme du monde le plus avantageux, se sentit moins accablé,

qu'il porta la témérité jusqu'à se croire capable des plus grandes entreprises. Quelque chose que Zulica, qui étoit à portée de juger des objets, plus sainement que lui, pût lui dire, elle ne put l'arrêter. Soit qu'il imaginât qu'il ne pouvoit différer sans se perdre, soit [ce qui est plus vraisemblable] qu'il crût n'avoir besoin de rien de plus auprès d'elle, il voulut tenter ce qui [ & encore par le plus grand hazard du monde ] ne lui avoit jamais manqué qu'une fois. Zulica qui ne s'éblouissoit pas facilement, & qui, d'ailleurs, n'étoit pas la femme d'Agra qui pensoit le moins bien d'elle-même, fut étonnée de la présomption de Mazulhim, & lui fit sur son audace, les représentations les plus sensées. Elles ne réussirent pas; & Mazulhim s'opiniâtrant toujours, par une suite né-

cessaire de sa confiance en ses charmes, & pour l'humilier, elle ne se refusa pas plus que Zéphris à des idées dont elle ne pouvoit assez admirer le ridicule. Ah oui ! dit - elle d'un air dédaigneux. Tout d'un coup sa physionomie changea, & je jugeai à sa rougeur, & à son dépit, autant qu'à l'air railleur, & insultant de Mazulhim, que ce qu'elle avoit annoncé comme impraticable, étoit aisé au dernier point.

Voyez-vous cela ! s'écria le Sultan ; eh puis ! les femmes se plaindront, ou feront les merveilles : cela est bon à sçavoir ! Quoi ? lui demanda la Sultane, quelle admirable découverte venés-vous donc de faire ? Oh ! je m'entends bien, répondit le Sultan, c'est que si jamais on s'avise de me faire des reproches, je sçais à présent ce que j'aurai à répondre.

(298)

Je suis pourtant bien fâché que cette mortification arrive à Zulica, elle la méritoit certainement, moins que personne : mais poursuivez, Emir ; il y a de très-belles choses dans ce que vous venés de nous raconter, & ceci me donne fort bonne opinion du reste.

*Fin de la premiere Partie.*

110634

